

**LA RESISTANCE,  
A QUOI CA A SERVI ?**

**MAQUIS DE RIEUMES – MURET  
SECTION GRUNENVALD - COURREGE**







**TABLE DES MATIERES :**

TABLE DES MATIERES : .....	5
LA RESISTANCE A QUOI CA A SERVI ? .....	9
"EN PASSANT, EN REPASSANT PAR LA LORRAINE..." .....	13
BREVES RENCONTRES...novembre 1943 .....	14
"VOUS CROYEZ QUE ÇA VA MORDRE, AUJOURD'HUI ? ... " .....	16
« LE POISSON EST FERRE ! ... » .....	17
"ME VOILA TERRORISTE !..." .....	18
"DUR...DUR... LES TEMPS SONT DURS EN ZONE "NONO"... " .....	19
"LE CAPITAINE NOUS BOURRE LE CRANE" .....	21
"LA FAMILLE DOUMENG..." .....	22
RASSEMBLEMENT à TOULOUSE-Gare de st -CTPRIEN. . .DEPART pour le S.T.O. ....	24
"EN ATTENDANT LE GRAND SOIR, la vie continue..." .....	25
NOËL 1943.....	26
EN ATTENDANT... « La vie est comme un long fleuve tranquille »... .....	27
TOUJOURS PRETS ! .....	28
"C'EST JOLI, AU CLAIR DE LUNE !..." .....	29
"C'EST JOLI, AU CLAIR DE LUNE !..." .....	30
"LES MORTS FONT DE LA RESISTANCE..." .....	31
"LES MORTS FONT DE LA RESISTANCE..." .....	32
"LES MORTS FONT DE LA RESISTANCE..." .....	34
"LA CHASSE AUX TERRORISTES COMMENCE..." .....	38
« LA CRAINTE... » .....	39
"LA CHASSE AUX TERRORISTES" .....	41
« GROSSE COCHONNERIE,GAZO ! » .....	43
"LE RETOUR DU CAPITAINE" .....	44
"PAS SI SIMPLE QUE ÇA" .....	46
« MESSIEURS ? FAITES VOS JEUX... » .....	47
"La Résistance sort de la clandestinité et se constitue en maquis opérationnel" .....	48
"RASSEMBLEMENT DEVANT LA GARE DE ST-SULPICE..." (5 juin 1944) .....	49
"5 juin 1944 : RASSEMBLEMENT DEVANT LA GARE DE ST-SULPICE" .....	50
5 JUIN 1944, 22 heures : DEPART POUR LE MAQUIS.....	52
"LA DISCIDENCE..." .....	53
« Premiers jours au maquis » .....	54
"Premiers jours, au rythme du soleil et des alertes..." .....	55
ETE 44 « ON S'ORGANISE... » .....	58
ETE 44 « ON S'ORGANISE... » DES CHEFS : .....	59
ETE 44 « ON S'ORGANISE... » SECTION GRUNENVALD (alias COURREGE) : .....	60
« ILS ETAIENT VINGT ET CENT, ILS ETAIENT DES MILLIERS... » .....	61
ETE 44 « DANS LES BOIS... » .....	64
ETE 44 "Dans le petit bois..." .....	65
ETE 44 "On s'installe..." .....	66
ETE 44 "Vol d'une citerne d'essence à Francazal..." .....	68
ETE 44 14 juillet 1944 : "fête nationale..." .....	69
COMBAT DANS LE BOIS DE SAVERES.....	71
ETE 44 : "17 juillet 1944 : Bataille de Saveres".....	72

ETE 44... "17 juillet 1944 : BATAILLE DE SAVERES" .....	74
ETE 44 "Dans les bois, des terroristes fantômes" .....	76
"LES MALGACHES - SENEGALAIS" (**).....	78
ETE 44 "Dans les bois..." .....	79
"UN DROLE DE PRISONNIER !!!" .....	80
NAZAR .....	81
ETE 44 "ILS ONT TUE NOTRE COMMANDANT !" .....	82
ETE 44 "Des terroristes, maquisards, miliciens" .....	83
"SECTION LE-LAY... RETOUR DE FABAS" .....	84
ETE 44 "quoi de nouveau ?" .....	87
"20 août 1944 : au lieu-dit LE-GUERRIER" .....	89
"20 août 1944, au lieu-dit "LE-GUERRIER" : BATAILLE DE MURET" .....	90
"22 août 1944 : ACCROCHAGE D'AUTERIVE..." .....	92
ETE 44 "Accrochage d'Auterive" .....	93
REMISE DU DRAPEAU "BATAILLON DELATTRE" .....	97
LE BARIL DE POUDRE .....	98
JOUR DE FETE A SAINT-SULPICE.....	99
ETE 44 "Fête de la Libération à St-Sulpice" .....	100
"ET PUIS... ?" .....	101
ET PUIS... ? .....	102
« 20 août 1944 : LIBERATION de TOULOUSE... ».....	104
"Défilé dans les rues de Toulouse" .....	105
"Le rideau est baissé" .....	107
"LE RIDEAU EST BAISSE ?..." .....	108



# La chronique intacte de l'armée secrète

juin 1984  
Le Député.

Pierre Grunenwald l'a écrit pour son petit-fils, curieux d'entendre ce « papi » qui avait fait de la Résistance.

Le quarantième anniversaire du débarquement des alliés en Normandie vient d'être célébré avec grandiose. Il y a quatre ans, à Muret, elle était beaucoup plus discrète la cérémonie marquant le quarantième anniversaire de l'appel du 18 juin, par le général De Gaulle. Ce n'est pas sans tristesse que Pierre Grunenwald avait noté qu'il était alors le seul représentant des engagés volontaires de l'armée secrète du bataillon Delaître, celle du maquis de Rieumes. Et comme ampitruon l'écho, cette solitude, le petit-fils de M. Grunenwald lui demandait : « Dis papi, qu'est-ce que c'était la Résistance ? »

Alors, Pierre Grunenwald s'est installé pendant un mois derrière une machine à écrire. A partir de notes qu'il avait rassemblées et de témoignages recueillis auprès de ses camarades de combat, il a écrit une chronique précise et étonnamment vivante de ces années de brasse : son engagement le 6 novembre 1943 par un lieutenant de Miremont, les parachutages, les rassemblements de maquis, les combats, l'ancien adjudant d'aviation, devenu lieutenant Courège, dans la Résistance décrit cette période, sans ménagement et avec un sens aigu de l'observation.

Cette histoire, il est allé la raconter au lycée pour son petit-fils et ses camarades. Et, en attendant que son manuscrit puisse être publié, il nous a livré son témoignage que nous résumons ici :

« Véronèse était un peintre ». Je cherchais un titre à quatre feuilles ». Ces messages destinés aux 50.000 engagés volontaires de l'armée secrète avaient été diffusés par la radio de Londres, le 5 juin 1944, à 18 heures.

Dans l'arrondissement de Muret, l'armée secrète était constituée par un bataillon de choc comprenant des sections de francs-tireurs et des plastiqueurs. Nous étions cinq cents volontaires en janvier 1944. En mars, nous fumes armés grâce

à des parachutages anglais : des armes automatiques, des munitions, des pistolets qui furent cachés dans les cimetières de Miremont, d'Auterive, de Saint-Sulpice. Mais deux parachutes ne s'étaient pas ouverts. Alertés par des collaborateurs, la Gestapo arrêta seize combattants qui furent Mirémont et d'Auterive qui furent déportés à Dachau.

## LES VONES FERRES SAUTENT

Le 5 juin, après l'appel de la radio, les résistants se rassemblèrent à Muret, à Rieumes, à Saint-Sulpice. Nous étions cinquante et un à Saint-Sulpice à prendre le chemin du maquis, près de Pouy-du-Touch.

A minuit, la section de distribution commençait le plestiquage de 25 kilomètres de voies ferrées, sur les lignes Toulouse-Fox et Toulouse-Terres. Tout sautait à 5 heures. Une heure plus tard, les armées alliées posaient la pied sur les plages du Cotentin.

Le 6 juin, à 8 heures, la division Das Reich, répartie sur 600 kilomètres dans le Sud-Ouest, recevait l'ordre de rejoindre la Normandie. Pour cela, les Allemands avaient stocké dans les gares proches de leurs canonnements des wagons pour leurs déplacements rapides. C'était le cas pour la brigade blindée stationnée au Verzet. Après la destruction des voies ferrées, la brigade dut partir vers Montauban par la route et, chaque jour, elle fut mitraillée par l'armée secrète.

Les Allemands supportaient mal la présence des maquis destructeurs de rails. Beaucoup de petits maquis, comme celui de Saint-Lys, quatre jours après sa naissance, furent exterminés lors de représailles qui affectaient les populations proches.

Dans les bois de Savères, sous les ordres du commandant Delaître, nous étions cent soixante-cinq hommes répartis en six sections armées chacune de huit fusils et de dix-huit mitrailleuses.

Le 13 juillet, un commando de quatre hommes s'empara

d'une citerne pleine d'essence sur la base allemande de Francazal. Le 14 juillet, deux sections de maquis déposèrent une gerbe au monument aux morts de Rieumes et de Muret. Le sous-préfet du gouvernement de Vichy fit détruire la gerbe de Muret. Le soir, le lieutenant Cabe et sa section, venus accomplir leur mission, furent arrêtés par les Allemands, journaliers à la gare de Muret, journaliers tirés par les Allemands.

Le 17 juillet, à 6 heures, quatre avions bimoteurs « Heinkel » bombardèrent le maquis à quelques mètres de notre canonnière. Il n'y eut aucune victime. Un bataillon allemand, avec automitrailleuses, fut accueilli par le feu de treize fusils-mitrailleurs. Plus tard, seront relevés quarante-trois tués Allemands et miliciens...

## LA DISPARITION DU COMMANDANT DELAÏTRE

Le 9 août, le commandant Delaître parti en voiture, fut abattu à l'entrée de Rieumes par des miliciens. Son adjoint, le commandant Lacroix, prit le commandement. Le lendemain, nous redîmes les hommes à la dépourville morcelée.

Après le débarquement du général De Lattre sur les côtes de Provence, les Allemands fuirent vers l'est. Au matin du 19 août, Toulouse était libérée.

Le maquis avait bloqué les routes à partir du 17, mais les Allemands nous avaient gagné de vitesse. Nous nous installâmes à Muret le 20 août. Vers midi, notre deuxième section ouvrit le feu sur une colonne allemande venant de Saint-Lys. Nous encerclâmes les Allemands qui ripostèrent avec un canon de 25 mm. Après trois heures de tir, ils agitérent le drapeau blanc. Il y avait vingt Allemands morts, trente-cinq blessés et cent vingt prisonniers.

Le 22 août, deux maquisards de Rimont, dans l'Anège, vinrent demander une centaine de soldats en renfort, car ils tenaient en respect un régiment d'Allemands tentant de franchir la frontière espagnole. Deux sections, celle de Verney et la mienne, partirent. Mais à Auterive, nous fumes arrêtés.

Une colonne allemande nous recut avec une salve de quatre fusils-mitrailleurs et un canon de 25 mm. A peine avions-nous sauté dans le fossé, que le canon brûlait, touché par les obus. Nous avions un blessé, atteint de six balles dans la cuisse...

Les hommes du maquis de Rieumes devaient défilier le 13 septembre, à Toulouse, devant le général De Gaulle, venu installer le commissaire de la République.

## Le lieutenant SCHIFFRE porte le drapeau durant la cérémonie du 14 juillet 1944, à Muret.

## La section de M. GRUNENVALD défile dans les rues de Toulouse, en septembre 1944.



## **LA RESISTANCE A QUOI CA A SERVI ? ...**

Propos de Pierre GRUNENVALD,  
Rédigés avec l'aide de Jeannine COUTENS (sa fille),  
Illustrés par Pierre GRUNENVALD et  
Jean-Marie COUTENS (son petit fils).



Le 18 juin 1980, je réponds à un appel paru dans la presse invitant les habitants de Muret à venir nombreux se recueillir devant la stèle de la Résistance, à l'occasion du 40<sup>e</sup> anniversaire de l'appel du Général de Gaulle, le 18 juin 1940.

Cette stèle est érigée en souvenir des Combattants Volontaires de la Résistance du Bataillon Delattre-Maquis de Rieumes, à l'emplacement où eut lieu la bataille de Muret, le 20 août 1944.

Une brève cérémonie, marquée par le dépôt de plusieurs gerbes, en présence de M. le Sous-Préfet, de M. le Maire de Muret, de M. le Conseiller Général du Canton, des 21 élus municipaux, du Commandant Directeur de XXX, d'un officier et un sous-officier de la Gendarmerie, de nombreuses associations avec drapeaux, des Anciens Combattants, des Prisonniers, des Veuves de Guerre, des Anciens Combattants d'Algérie et des Déportés du Travail.

La population de Muret est totalement absente.

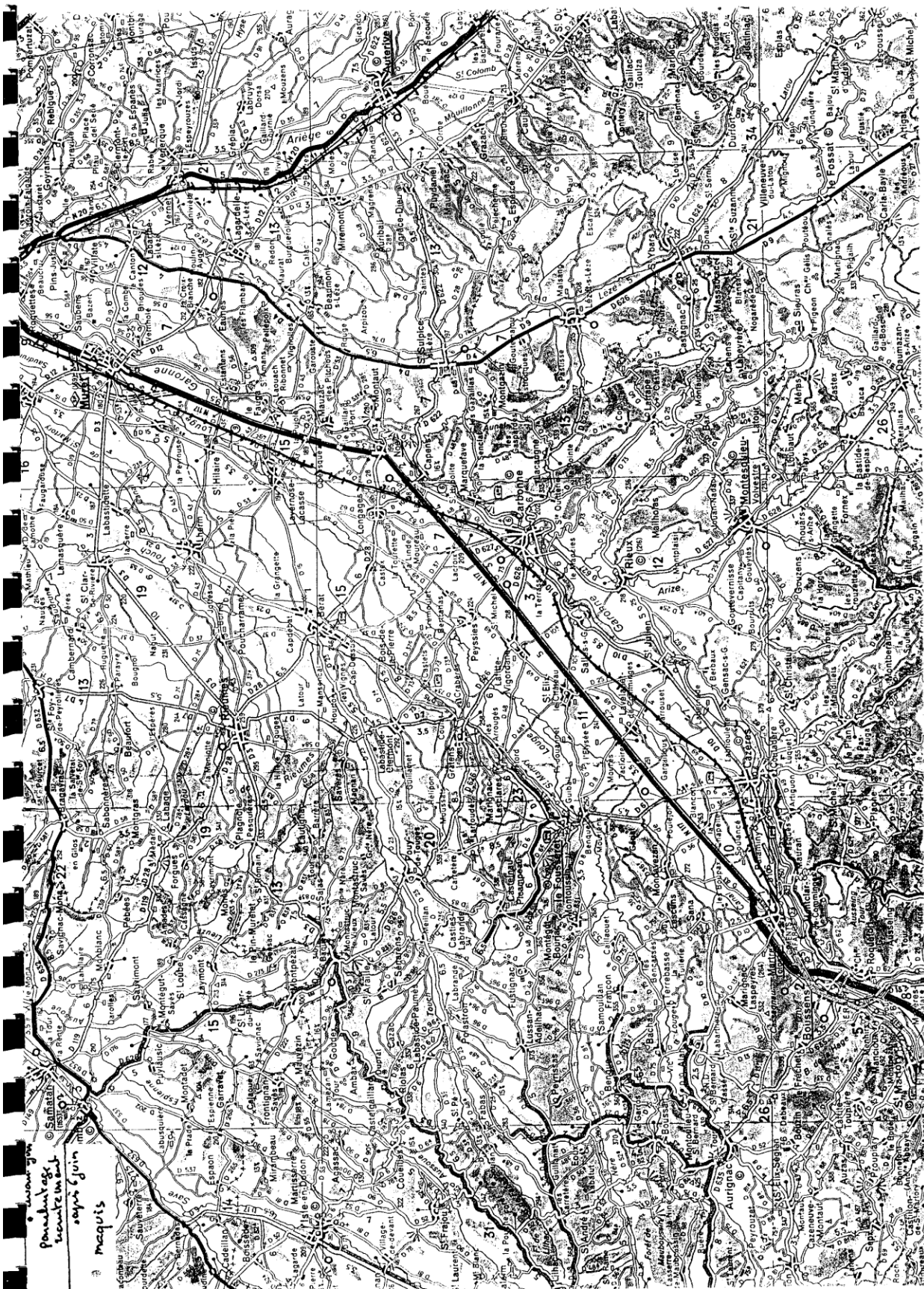
La Résistance aussi.

Je suis le seul représentant des engagés volontaires de l'Armée Secrète du Bataillon Delattre : les autres combattants de l'Ombre sont encore dans l'ombre !

A mon retour au domicile, mes enfants et petits-enfants m'attendaient pour m'embrasser.

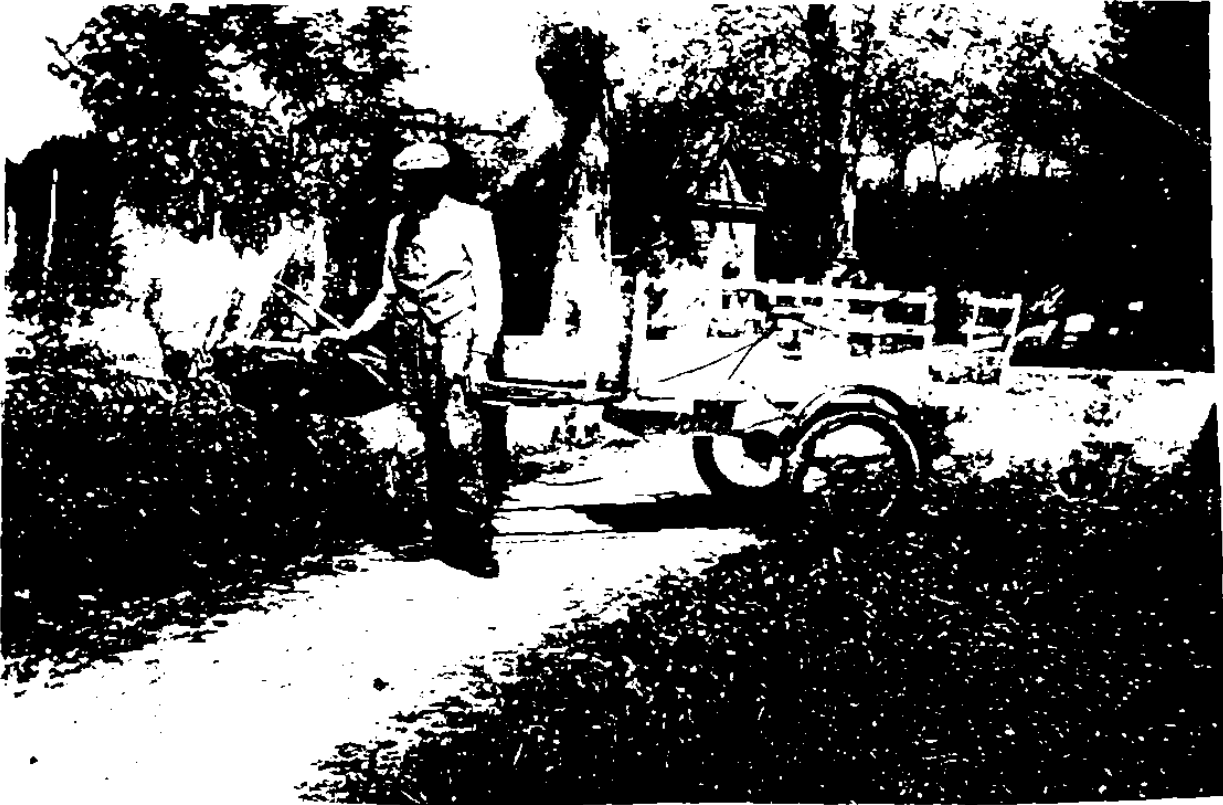
Le petit-fils me dit : « -Eh, Papi, qu'est-ce que c'est la Résistance ?

-La Résistance ? Je vais te raconter son histoire. »



**"EN PASSANT, EN REPASSANT PAR LA LORRAINE..."**

**Troisième guerre en 70 ans.**



\* 11 novembre 1940 : **expulsion** de 18.000 Alsaciens et Lorrains. Des trains partent pour l'Allemagne, d'autres pour la France non-occupée.

La famille **Grunenvald** est envoyée à Lourdes; puis se réfugiera à St-Sulpice. Le Père fera des " miracles" dans le petit jardin, près de la fontaine.

\* 30 novembre 1940 : **annexion** de l'Alsace et de la Lorraine par l'Allemagne.

\* 11 novembre 1942 : **invasion** de la zone sud par les Allemands.

Ici, le Père Grunenvald, l'âne et le carretou bleu du Père Bertrand, les roues de moto.

BREVES RENCONTRES....novembre 1943



Pierre LACROUX, Lieutenant d'Infanterie, évadé d'Allemagne.

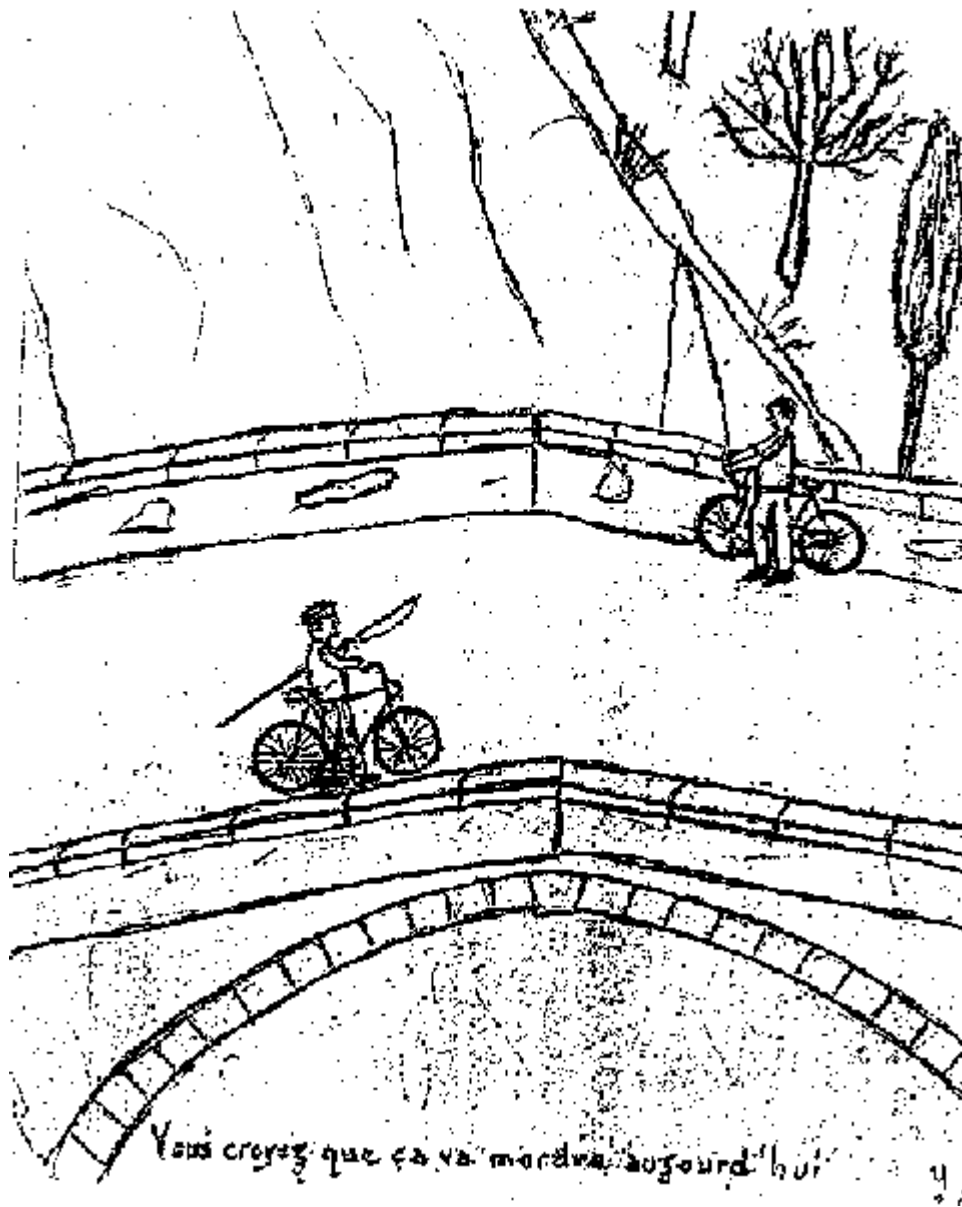
(Miremont. R.Melet)



Pierre Grunenvald, alors adjudant de l'Armée de l'Air, basé à Franczal, en congé d'armistice.

**"VOUS CROYEZ QUE ÇA VA MORDRE, AUJOURD'HUI ? ..."**

(novembre 1943)



Première rencontre entre le petit homme au pantalon rouille, Lieutenant d'Infanterie, évadé d'Allemagne, Pierre LACROUX et l'Adjudant de l'Armée de l'Air, basé à Francazal, en congé d'armistice, Pierre GRUNENVALD.

**« LE POISSON EST FERRE ! ... »**

Ce 6 novembre 1943, j'écoutais radio-Vichy "les Allemands enfoncent le front russe, causant de nombreuses pertes aux Bolcheviques"... On frappe à la porte, c'est Elie Pudebat. Il me parle de Lacroux, ce petit homme au pantalon couleur de rouille qui est souvent chez Maer, le tailleur, son beau-frère. Lacroux est un Lieutenant d'Infanterie, évadé d'Allemagne. Il recrute surtout des officiers pour former plusieurs bataillons de combat. Comme je suis adjudant de l'armée en congé d'armistice, ils ont pensé à moi... Je suis d'accord ; on doit se rejoindre au Pont de Pierre à 2 heures : signe de reconnaissance, la canne à pêche.

A midi, je n'ai pas beaucoup faim : beaucoup de questions et peu de réponses. J'informe la famille de ma décision.

Me voilà au rendez-vous. Arrive bientôt un cycliste vêtu d'un pantalon rouille, d'une veste grise et un large béret sur la tête. Il me dit "Bon jour, vous croyez que ça va mordre aujourd'hui ? - certainement pas, j'ai oublié mes asticots !".

Nous faisons plus ample connaissance ; évadé de l'Offlag Division IV depuis 6 mois, il se cache tantôt chez sa mère à Miremont, tantôt chez sa soeur, Mme Maer. Bientôt nommé Capitaine par Londres, il me propose d'être son adjoint et me charge de recruter des hommes pour former une section. Il s'agit d'une guerre d'un genre nouveau : destructions stratégiques d'axes de communication afin de nuire aux déplacements des unités allemandes qui iraient en renfort sur les lieux de débarquement que préparent les Alliés !!!!!

- "Quoi ? Un débarquement ? Quand ? Où ? Comment serons-nous armés ? Où cacherons-nous les armes ? Qui décide ? Comment serons-nous au courant ? Le rassemblement aura lieu quand ? - doucement, l'aviateur ; il faut que nous soyons en position de combat : donc il faut recruter, former une armée, informer les Alliés sur les Allemands, les collabos et les miliciens (on a déjà une liste) ; il faut aussi informer certains Français sur les projets alliés..... Simple, clair et net..... Rendez-vous demain sur la route de Lézat.

Tout tourbillonne dans ma tête ; le soir, j'écoute radio-Londres "les français parlent aux Français, ici Londres, quelques messages personnels tels que " le bois est vermoulu" "la tempête fait rage ce soir"... C'est alors que je réalise que ces messages sont un moyen de communication, un moyen de lutte, que d'autres Résistants écoutent peut-être près d'ici ? Pourquoi pas pour moi, un jour ? Cela me donne confiance, me donne de l'énergie pour lutter !

**"ME VOILA TERRORISTE !...."**

(fin 1943)

Le lendemain, je pars en vélo au rendez-vous de Lézat ; au passage, le forgeron, Ribaute me crie : "allez Vietto!". S'il savait à quelle étape je me rends ! Le Capitaine m'attend, le pneu de son vélo est crevé, nous discutons tout en réparant. Il me demande si je suis toujours aussi décidé. -"pas d'hésitation, mes parents, lorrains, réfugiés ici désespèrent de revoir un jour leur maison. Il faut lutter".

Il me fait signer une déclaration sur l'honneur d'accepter les ordres de mes supérieurs et de les exécuter. Résistant, oui, mais militaire.

Tout est simple avec le Capitaine : il faut trouver les terrains pour les parachutages, trouver des caches pour les armes parachutées avant le débarquement ; il faut recruter des hommes pour se servir des armes éventuellement ! Et enfin, il faut être prêts pour le "jour J". Il faut surtout des hommes prêts au jour "J".

Comment ? C'est facile aussi, avec quelques précautions : repérer les sympathisants; procéder au coup par coup et avec prudence ; respecter un cloisonnement strict ne dépassant pas 2 à 3 personnes ; pour ne pas risquer des vies en cas d'arrestation, adopter un pseudonyme..... Je choisis Courrège.

Dans quel but ? C'est tout aussi simple : il faut empêcher que les Allemands partent en renfort de leurs armées lors du débarquement allié en Normandie ou en Provence, donc détériorer les moyens de communication, en particulier les voies ferrées puisque peu de véhicules circulent par manque de carburant ; détériorer les lignes à haute tension. Mais, attention, il faut détériorer et non détruire complètement car tous les réseaux de communication et de production doivent resservir rapidement : après le départ des Allemands, il faudra reconstruire le pays ! Bref, pas question d'attaquer les Allemands avant l'arrivée des Alliés. C'est donc une conception de la lutte complètement différente de celle des FTP (plutôt communistes) qui préfèrent le harcèlement immédiat et continu.

Au fait, le rassemblement se fera donc avant le débarquement : la veille, la nuit du jour "J", on coupera les axes de communication (en particulier les lignes Toulouse-Foix et Toulouse-Tarbes) donc avant que les Allemands ne sachent que les Alliés débarquent et ne réagissent. Comme il faut du temps pour débarquer hommes et matériel lourd, on est donc un renfort appréciable à l'intérieur du pays.

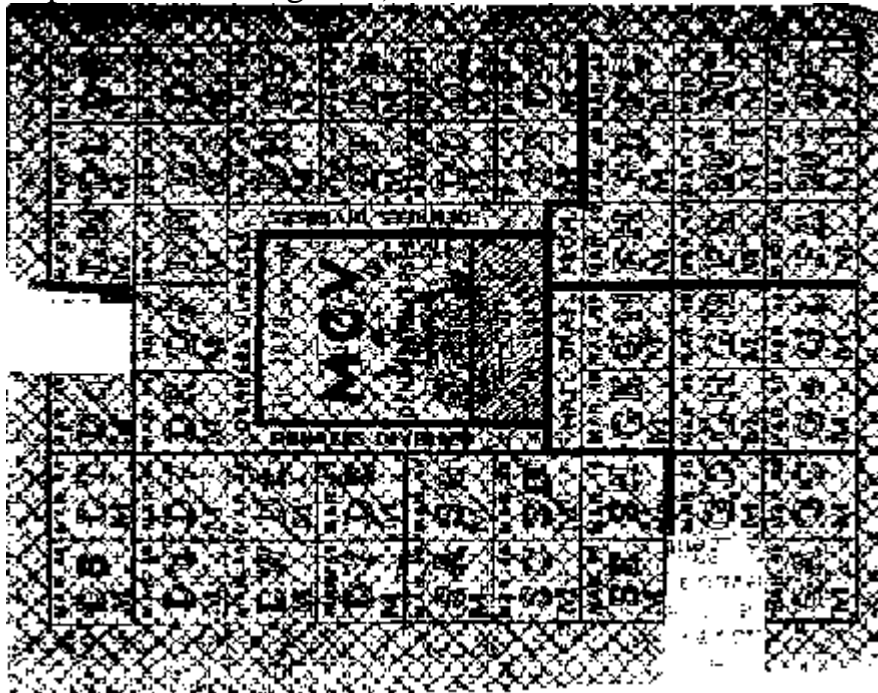
Il faut des armes : elles seront parachutées. Où? C'est simple : il faut choisir un terrain assez long pour être repérable et utilisable, un terrain éloigné de toutes habitations et lignes à haute tension et près d'un chemin pour charger facilement, et loin d'une rivière où les colis pourraient tomber et loin de zones habitées par les Allemands....

Cela doit tout de même nous laisser une dizaine de clairières près de Mauressac, Auribail et Auterive !.....

"DUR...DUR... LES TEMPS SONT DURS EN ZONE "NONO"..."



On a du mal à se loger mais aussi à se ravitailler: pas d'essence ; peu de denrées alimentaires (les cartes d'alimentation apparaissent à la fin septembre 1940 et seront nécessaires bien après la fin de la guerre).



On calcule les coordonnées des terrains, on envoie les propositions à Londres ; en retour, les Anglais font connaître le message personnel correspondant au terrain proposé par nous et retenu par eux ! Ce message sera diffusé par radio-Londres.

Simple, non ? En conclusion, il faut rapidement trouver des cartes d'état-major au 50.000° de la région !

Où trouver une carte ? C'est la guerre, on ne doit pas en trouver en vitrine de magasin. Chez un notaire ? Qui voir ? ... Tout d'un coup, je pense à Pierre, un copain, il est secrétaire chez un notaire rue du Languedoc.

Le lendemain, me voilà donc à l'arrêt du bus de la T.E.D. L'autobus fonctionne au gazogène, il doit charger du bois en chemin et, par mesure de restriction, il ne passe que trois fois par semaine. Il vient du Mas-d'-Azil, alors, à St-Sulpice, il est souvent complet et ne s'arrête pas... Déjà une heure de retard et beaucoup de monde à l'arrêt. Le voilà qui arrive, des gens sont debout dans le couloir central du bus. S'arrêtera ? S'arrêtera pas ? Il s'arrête, j'arrive à monter, des gens râlent... Toulouse enfin, je me pointe à la sortie de l'étude de notaire et attend... Voilà mon copain ; nous discutons et il m'amène Place du Capitole, chez Labouiche, le vendeur toulousain des cartes. Pierre connaît la patronne, la met au courant ; elle me vend tout ce que je demande. 16 francs les huit, il n'y a pas encore de tickets pour les cartes d'état-major ; en souriant, elle ajoute qu'elle en vend de plus en plus ces temps-ci.

L'après midi, en attendant l'heure de retour, je vais au ciné "Les inconnus dans la maison" avec Raimu. Je tiens serrées les cartes. Dans le car, le retour semble plus rapide, je bavarde avec Emile, Emile Imbert, des problèmes du jour : rationnement, débarquement par la méditerranée ? Il y a beaucoup d'Américains en Afrique du nord, beaucoup d'Allemands au Vernet : une brigade blindée de la Division "Das Reich"...

Il a appris à la foire de Lézat qu'il y a des FTPF dans le coin. Il me montre même un tract!... FTPF ? Cela signifie quoi ? Y aurait-il plusieurs groupes ? Sont-ils armés ? Et par qui ? Et comment ? De Gaulle et encore moins les Anglais ne vont sûrement pas équiper des communistes ! Des bolcheviques !... Beaucoup de questions...

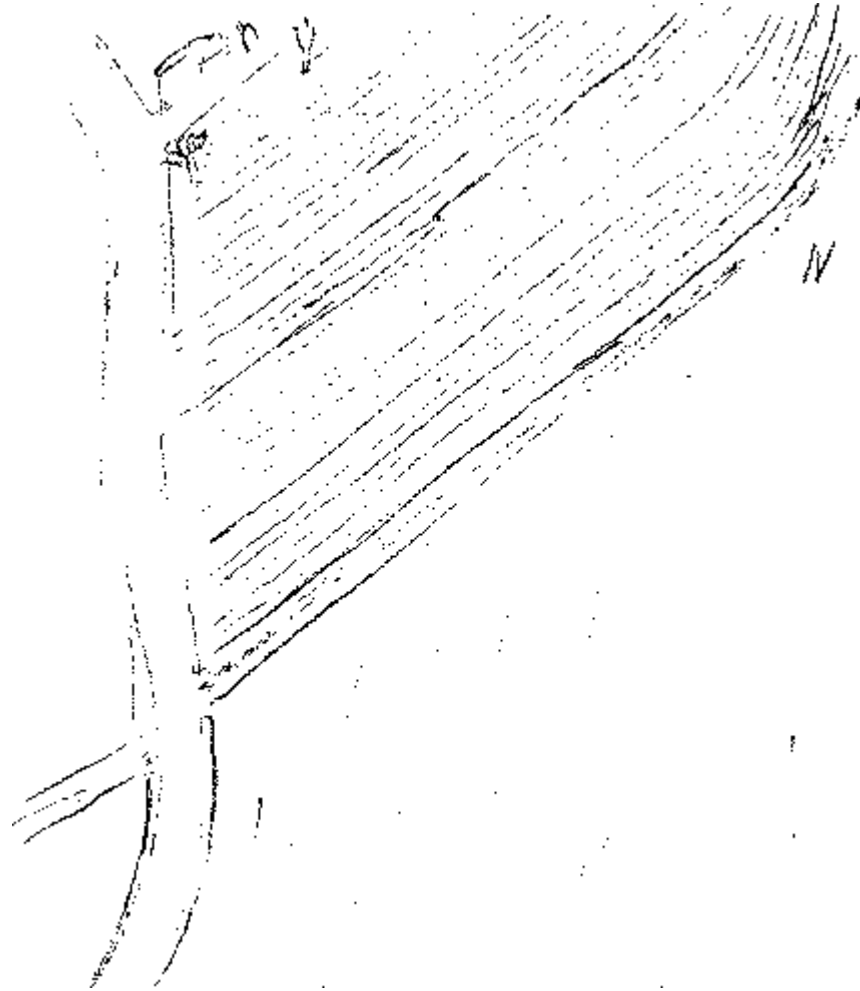
Le lendemain, je vais repérer des terrains vers Mauressac. C'est dur, en vélo, surtout pour monter la côte de Saintes ! Et dire que j'ai deux grosses motos qui n'ont pas roulé depuis trois ans : pas d'essence, pas d'Ausweiss pour circuler (sauf pour le Docteur). De plus, on a mis 2 roues au carretou du Beau-père.

D'ailleurs, le dimanche matin, beaucoup de Toulousains, en vélo ou en tandem roulent vite vers les Pyrénées. Le soir, ils repassent -moins vite- très chargés de victuailles dans les sacs à dos, sacoches et même remorques.

**"LE CAPITAINE NOUS BOURRE LE CRANE"**

**"LA CROIX DU CALVAIRE EST PENCHEE"**

**Messages-radio attendus et entendus... (février 1944).**



En emportant un couteau et un panier, le Capitaine et moi partons en vélo comme pour aller chercher des pissenlits et revenons avec les coordonnées des terrains de parachutages... Arrêt près de la Malvezine ; personne en vue ; les terrains plaisent au Capitaine... Il faut calculer les coordonnées... Facile, maintenant que j'ai des cartes. Je prends la clé à molette et dévisse la selle et son support. De l'intérieur du tube du cadre, je sors un rouleau fermé par deux élastiques : ce sont les cartes d'état-major au 50.000°... Lacroux est étonné et content. Nous calculons :

Longitude : O.G.100      Latitude : 48.G.10

Il y aura plusieurs essais, trois réussites : une sur Puydaniel ; deux près de Mauressac.

## "LA FAMILLE DOUMENG..."

Nous revenons par Miremont, le Capitaine veut me présenter son ami d'enfance, Jean Doumeng, de la Mayne : il sera mon agent de liaison pour le secteur Miremont et Au-terive. Il travaille avec ses parents une petite ferme entre Auribail et Miremont. Je l'informerai des messages et des ordres pour les parachutages et le Maquis. Il a déjà préparé un coin au grenier pour camoufler 3 à 400 kg de matériel ! Lacroux le calme lui aussi : il faut attendre février pour les premiers parachutages !!

Doumeng est un drôle de bricoleur : il scie son bois avec une scie à ruban de sa fabrication faite de deux roues à vélo et un moteur électrique... Il nous propose la "goutte", on le suis, en passant par l'étable et entrons dans la cuisine ; il me présente ses parents, deux vieux assis devant la cheminée, usés par une dure vie... Le père a déjà sorti la bouteille, tout content, il ajoute : "goûtez-moi ça, vous m'en direz des nouvelles! Pendant qu'il nous sert, Lacroux nous apprend que le Maquis cantonnera sûrement du côté de Rieumes : il y a des bois pour se cacher, des lignes électriques et voies ferrées proches à faire sauter et de plus, c'est un coin éloigné des Allemands... On trinque, Lacroux avale de travers ; "c'est du tords-boyau, dit-il, mais c'est bien bon !".

Doumeng me dira plus tard qu'il a peur de règlement de compte : en effet, peu de gens savent qu'il est résistant et dans le coin, on le fait passer pour fasciste parce qu'il avait été, plus jeune, croix de fer (comme beaucoup de son âge).

- \* **Céline Doumeng**, née Raspaud, la mère, morte à Ravensbrück, le 21 décembre 1944.
- \* **Jean Doumeng**, le fils, mort à Dachau, le 24 janvier 1945.
- \* **Pierre Doumeng**, le père, mort à Dachau le 4 avril 1945.

On cherche un endroit paisible pour cacher les armes pendant plusieurs semaines : pourquoi pas dans les cimetières ? A Auterive et à St-Sulpice, on doit trouver des caveaux incomplets : il suffit de compter le nombre de noms gravés sur les parois, s'il y en a peu, il reste de la place pour nos armes : avec les morts, on ne risque rien ! La chapelle de la famille de Suarez est vaste, la serrure cède facilement : 6 cercueils seulement ! Mais il est plus prudent de répartir les colis, alors on en cherche plusieurs.

Le soir, je me familiarise avec la radio-Londres et ses messages très personnels. Pierre Dac (qui était à Toulouse encore au début de la guerre), donne le bulletin-météo avec des cumulus-stradivarius et autobus avec de gros nuages mosquitos déferlant sur les grandes villes allemandes avec nuages et pluies de grêle : c'est un bon moment qui change des nouvelles données par le journal local et par "Gringoire", un hebdo vichyssois surnommé "Gringoire, le journal des poires". Tous les soirs, la radio anglaise émet en langue française et, parmi les infos sur la guerre se glissent des messages personnels donnant des instructions au groupe de résistants.

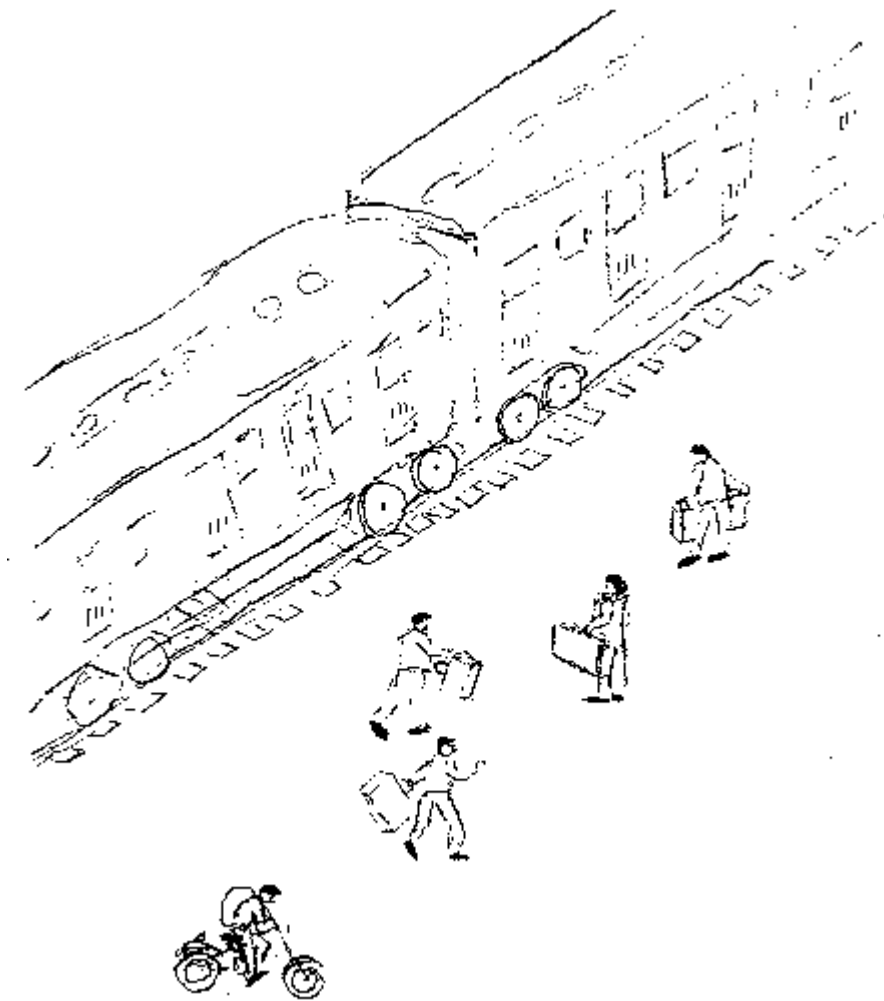
Dans la journée, entre deux repérages de terrains ou caches d'armes, j'aide ma belle-mère dans son épicerie. Installation de la marchandise, vente etc... Mais mon boulot, c'est surtout de coller les tickets d'alimentation et parfois de faire les emballages de colis. En effet, il était autorisé d'envoyer aux prisonniers des colis de moins de trois kilos ; il m'arrivait souvent de coller les cartons d'emballage de ces paquets qui ne contenaient pas toujours que de la nourriture : on portait à M. Rumeau des boîtes à sertir qui renfermaient des produits et objets des plus variés !!

Tout cela me permettait de connaître beaucoup de monde : c'est ainsi que j'incorporais les Frères Déjean, Fernand et Robert ainsi qu'un Israélite de 22 ans qui avait fui la rafle du Vel'd'hiv ; travailleur agricole à Auribail, il avait toujours peur qu'on l'arrête comme ses parents (seul son père revint d'Allemagne)... Je lui donne une vraie-fausse carte d'alimentation et d'identité, en vieillissant son âge pour lui éviter le STO ; de Schwartz il devient Renoir.

Ils s'ajoutent à Paul Echenne du Mercé, André Descuns du Mourlet, premiers volontaires avec Barrière (sous-brigadier à la gendarmerie) et le gendarme Bruyère (\*).

(\*) Au dernier moment, sa femme étant malade, Bruyère ne put partir avec nous au maquis, mais il nous fut d'une aide précieuse par les renseignements qu'il nous faisait savoir.

**RASSEMBLEMENT à TOULOUSE-Gare de st -CYPRIEN. . .DEPART pour le S.T.O.**



De 1940 à l'été 42, pour la France entière, **150.000 travailleurs volontaires** sont partis en Allemagne remplacer ouvriers et paysans allemands occupés sur divers fronts. Mais l'effort de guerre allemand, l'échec de la guerre éclair contre la Résistance et aussi l'installation dans la guerre totale demande beaucoup plus.

D'abord organisé autour de la **Relève** annoncée par Laval le 22 juin 1942, le recrutement se fait ensuite par des mesures plus contraignantes : **SNT** puis **STO** :

\*septembre 1942 : création du S.T.O. (Service du Travail Obligatoire). Des classes entières de jeunes nés en 1920-21-22 sont mobilisés pour 2 ans.

\*mars 1943 : 1° départs.

\*En Haute-Garonne, environ 9.000 départs, surtout au printemps 43 ; le rythme diminue ensuite, grâce aussi aux usines "s" dont 80% de la production est destinée à l'Allemagne et qui permettent à de nombreux ouvriers français de rester en France. Sur le nombre de requis, un sur dix est réfractaire. Seule une minorité rejoint la Résistance !

**"EN ATTENDANT LE GRAND SOIR, la vie continue..."**

(fin 1943)

Au contraire des Maquisards plus ou moins "Gaullistes" qui attendent le débarquement des Alliés pour se mettre en action militaire contre l'ennemi, d'autres -en particulier les FTP- de sensibilité plutôt communistes, harcèlent les Allemands depuis le début de la guerre : ils prennent des risques humains énormes pour tuer l'ennemi allemand et français (\*) et pour faire sauter les voies ferrées.

Donc, la Mairie de St-Sulpice, comme toutes les autres, désignent, chaque jour, deux hommes pour garder la voie ferrée Toulouse-Tarbes contre les agissements des "terroristes à la solde de l'ennemi", de sept heures du soir à sept heures du matin. Le poste de garde est à la barrière de la D 10 de Capens à Longages. On s'abrite dans une cabane en planche, l'on peut s'allonger sur deux banquettes et se chauffer grâce à un poêle à bois. Souvent, des garde-voies assermentés -et surtout armés- effectuent des contrôles : aussi, mon beau-père et moi sommes à l'heure pour la corvée. On emporte chacun, sur son vélo, un sac de bois, le casse-croûte et du vin.

Pendant mon tour de ronde vers Carbonne, je repère les lieux, calcule le matériel nécessaire pour faire sauter pylônes électriques, signaux, réservoir d'eau... De temps en temps, un train passe -"pas pour longtemps"- me dis-je.

Au petit matin, on part... Ce soir, d'autres viendront... Pour ce travail, on touchait cinquante francs par personne.

Quelques jours passent ; le Capitaine n'est pas revenu. Au café, je discute avec un STO venu en congé pour 15 jours ; il travaillait en Autriche... Les bombardements alliés font des ravages à cause des arrêts de travail pendant les alertes et destructions. Au début, les sabotages étaient fréquents dans les usines, mais maintenant, les sanctions sont très lourdes : il y a un mois un gars a été pendu à l'entrée de son usine pour servir d'exemple... Je tente le coup : je lui parle du maquis ; c'est d'accord. En attendant le moment, il se cachera dans une ferme.

(\*) Ce n'est pas aussi simple, il y eut aussi les "maquis libres", ceux soutenus par Giraud et les Américains, les scissions à l'intérieur de chaque groupe... Toute une histoire !

## NOËL 1943...

C'est Noël. A 10 heures, après la Messe de Minuit, on va réveillonner chez Bernardine : Yoyo et Emile Imbert, Reine et Jean Nogué, Juliette Fort et Jeannot Marques, Zézette Schevenels et Oscar, Elie Pudebat.

Le phonographe est un peu fatigué, les disques un peu rayés ; mais nous sommes une quinzaine de copains-copines, nous avons dans les 20 ans...

Noël 43... L'année finit bien pour nous !

Il n'y a pas eu trêve sur tous les Fronts.

Noël 1943 : 1279<sup>e</sup> jour de lutte en France... Courage... Courage.

Début janvier, revoilà le Capitaine : "il faut se préparer !".

**EN ATTENDANT... « La vie est comme un long fleuve tranquille »...**

(début 1944)

Il fait beau, aujourd'hui, pour un mois d'hiver. J'en profite pour travailler au jardin mes 25 pieds de tabac car la ration de 2 paquets par mois, c'est peu ! Alors, il faut faire la soudure soi-même. C'est de l'art : une fois les feuilles récoltées, je fais des paquets de 10 feuilles, en "manoque", attachées par une ficelle pour les suspendre au grenier, en plein courant d'air. De jaunes, elles deviennent marrons ; après un mois, je les enferme dans un carton pour qu'elles fermentent. De temps en temps, je fais passer les paquets de dessus dessous ; puis on les trempe dans de l'eau tiède, on laisse égoutter un jour, puis vient le moment de la coupe : très fine...

Je me bricole une petite machine qui me permet de couper très fin les feuilles de tabac ; après un nouveau séchage dans le grenier, ça fait un excellent tabac : moitié scaferlati, moitié manillon... Les pieds de tabac servent pour le tabac à pipe. Le tabac de Pétain, lui, utilise feuilles et tiges.

Le mois de janvier passe : pas de nouvelles du Capitaine ; j'ai peur qu'il ne se fasse prendre... Le soir de pleine lune, Echenne et moi allons au terrain de Mauressac. Partis après le couvre-feu de 10 heures, nous traversons le bois de Lagrâce-Dieu ; tout d'un coup, on entend une voiture qui monte rapidement, on se cache dans les fourrés, l'auto passe avec un éclairage des plus discrets : des Allemands ? Des trafiquants de marché noir ? Peut-être d'autres résistants ?

On arrive sur les lieux, nous rentrons dans le pré, nous imaginons : ici, au milieu le feu blanc ; le feu vert en début de "piste", le rouge en fin, selon le vent. "Joli clair de lune, dit Echenne, sans nuages, on pourrait distinguer les parachutes à 50 mètres ; le vent est presque nul... On est sûrs de réussir, cette balade nous donne confiance... On rentre ; en montant à pied la côte dans le bois, on discute de nos plus petits problèmes : on va échanger nos productions de tabac...

Enfin, rendez-vous avec le Capitaine à 2 heures route de Capens : les parachutages sont pour la prochaine pleine lune ; le message : "le Capitaine nous bourre le crâne" -facile de s'en souvenir ! 1° date possible : 15 février et pendant 10 jours.

Le lendemain, je préviens Doumeng qui alertera Miremont et Auterive.

## TOUJOURS PRETS ! ...

(février 1944)

On se prépare pour les parachutages : on glisse sous le verre des lampes un papier vert à une, un rouge à une autre et on s'entraîne. Le principe est simple : 3 lumières guident l'aviateur, la verte indique le commencement du terrain, sens contraire du vent ; la blanche ou jaune au milieu et la rouge pour la limite finale du terrain ; avec la blanche, on doit aussi faire des appels en morse auxquels l'aviateur doit répondre.

Souvent, la nuit, on entend des avions anglais : la période des parachutages ou bombardements a commencé quelque part, d'ailleurs les messages-radio sont de plus en plus nombreux... Le 15 février approche, nous sommes prêts...

Le 15, rien pour nous ; le 16, ça y est "le capitaine nous bourre le crâne" ; je vais voir le transporteur Roumengaud, on se met d'accord : je le réveille vers 5 heures s'il doit venir. Doumeng s'occupe des transporteurs et hommes de Miremont et Auterive.

Munis de pinces, de tenailles et clés à molette peut-être nécessaires pour démonter les cylindres, nous nous rassemblons devant la mairie vers dix heures. Lentement, nous montons la côte de Saintes, traversons Lagrâce-Dieu ; personne. Nous voilà enfin au terrain. Doumeng et 3 hommes de Miremont nous attendent. Sacau et 8 d'Auterive nous rejoignent vite.

On prend position : planté au milieu du terrain, un chiffon léger accroché au bout d'un bâton dans une main et la boussole de l'autre, je cherche la direction du vent : vent du sud ; Doumeng se place au vert, Sacau au rouge... Et on attend... Onze heures et demie, c'est encore trop tôt mais on est contents, tout le monde est là... Minuit, une heure, rien. Je vais voir Doumeng qui me dit, un peu énervé "Heureusement qu'il ne fait pas froid ; la prochaine fois, je porte la gnôle". Deux heures, trois heures, rien. Quatre heures, on rentre chacun chez soi, très déçus.

Le 17, 18, 19, rien encore. Le 20 c'est bon, on part. On retrouve Miremont et Auterive sur le terrain. On se place et on attend. Minuit, rien, même pas un petit bruit d'avion au lointain... Quatre heures, on se quitte ... en rouspétant !

Les cinq jours suivants, messages-radio mais pas d'avion ; la période de pleine lune passe, il faut attendre la suivante... On commence à se décourager : on était "lancés"... On aurait pu se familiariser avec le matériel...

Le samedi, comme d'habitude, on se retrouve au café Carrière. Le Capitaine est là. "Ce n'est pas de ma faute, quand même" dit-il en mettant du bleu sur la tête de sa queue de billard -c'est une manie chez lui-.

Peu après, pour me calmer, je reçois une lettre du Ministère de l'Air : Vichy me rappelle à l'activité dans une unité de défense aérienne (il s'agit simplement de descendre les avions alliés). Je suis prêt à démissionner quand, heureusement, le Commandant devine la situation et arrange tout !

"C'EST JOLI, AU CLAIR DE LUNE !..."

(mars 1944)



## "C'EST JOLI, AU CLAIR DE LUNE !..."

Nogué se joint à nous.

Mars, rendez-vous sur le pont. Nouveau message à partir du 13 : "le canal du midi longe la garonne". Doumeng aussi est prêt : "on attend les oiseaux nocturnes", dit-il.

Le 13, rien pour nous.

Le 14, "le Capitaine nous bourre le crâne", encore! C'est le message du mois dernier. Tant pis on y va, nous sommes 21 au terrain. Chacun à sa place. Vent du sud assez puissant... Minuit, des avions anglais !... Mais ils s'éloignent.

Quelques temps après, nouveau bruit de moteur ; de l'ouest, de St-Sulpice... Les voilà. Ça y est, c'est pour nous ! Etranges sensations... On a tellement vécu ce moment dans notre tête !

On allume, les avions sont dans la bonne direction, pile dans l'axe ! Je fais la lettre en morse : ils répondent ! Les avions passent au-dessus de nous, on n'aperçoit rien... Tout d'un coup, on les voit, presque tous groupés ! Il y en a beaucoup.

C'était vraiment joli, au clair de lune !...

Doumeng arrive en courant "je crois qu'il y a plus de 16 parachutes !". -"Non de dieu s'il y a 32 colis, on est foutu, c'est trop !"

Une fois au sol, impossible d'en évaluer le nombre. Il faut les rassembler : un cylindre pour 4 hommes, c'est trop lourd malgré les 6 poignées : ils ont 2 mètres de long pour 200 kg ! On fait donc 3 équipes de 6 qui portent les cylindres au bord de la route. Les autres roulent les parachutes et les lient avec les cordages.

En voilà 14, 15, 16 ; catastrophe, il en arrive encore !... Comment transporter tout ça avant l'aube ?... Où les cacher ?... On compte, on recompte : 30. Il en manque 2 ! D'habitude, les anglais les lâchent par 16... On cherche... Petit calcul, Sacau, Doumeng et moi... "Roumengaud peut prendre 3 tonnes donc 15 cylindres. Doumeng et Sacau, 4 cylindres chacun ; cela nous fait donc:  $15+4+4=23$ ... On doit faire plusieurs voyages...

Voici le transporteur d'Auterive, on charge 4 cylindres, 2 hommes montent dans la cabine ; 2 autres allongés à plat sur les garde-boue avant ; un sur le cylindre... Ils partent rapidement et reviennent tout aussi vite !

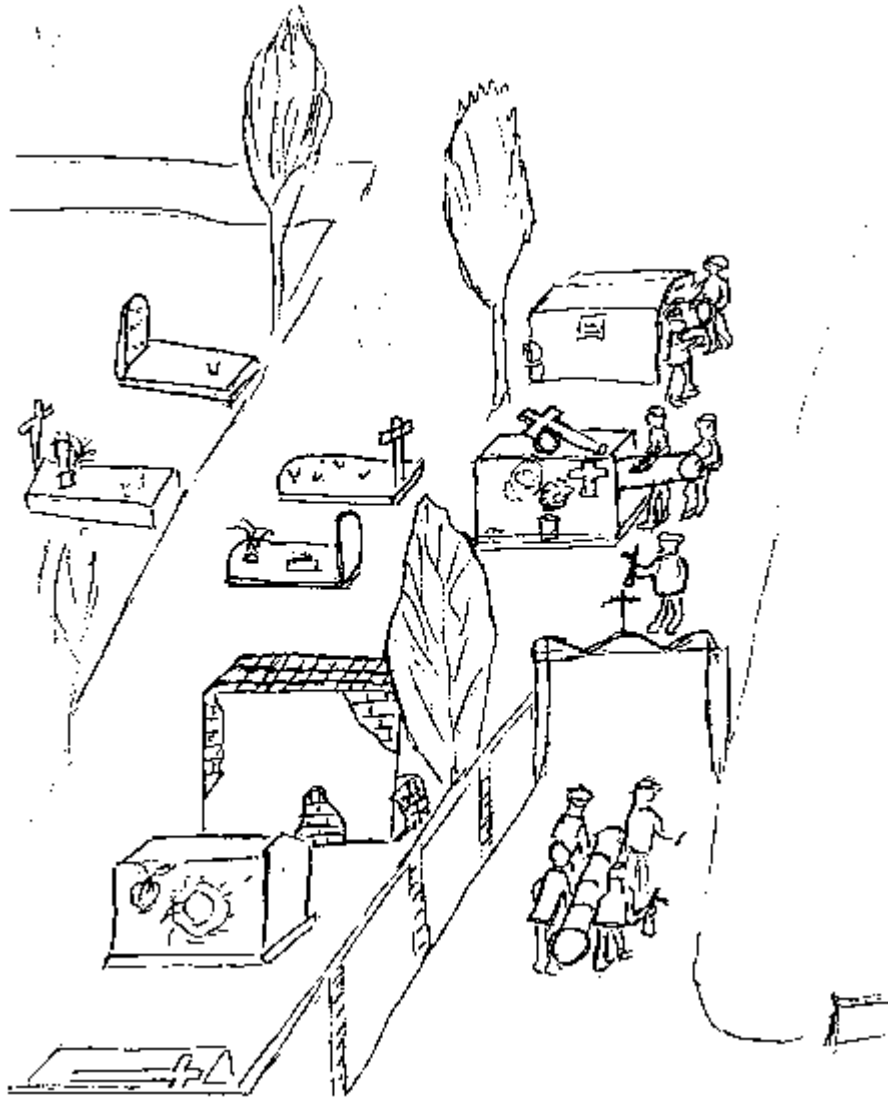
Arrive Miremont aussi. Je demande de chercher les 2 cylindres manquant en attendant la levée du couvre-feu pour descendre aux villages. Ça grogne mais ils y vont. Sacau nous raconte que le dernier cylindre s'est coincé entre un cercueil et le haut de la porte. Ils ont du tout sortir et tout remettre dans un sens différent.

Six heures, Roumengaud ne va pas tarder ? On l'entend de loin, tout va bien. Il va faire demi-tour dans le petit chemin où sont déjà les 2 camionnettes. Il s'arrête sur le terre-plein de la route ; à la vue des 15 cylindres, de sa voix douce, il dit : -"c'est pas possible tout ça !"

On charge : 11 en travers et les 4 autres en long dessus. En 20 minutes c'est fini. Je rentre avec lui, le transporteur d'Auterive descend les copains.

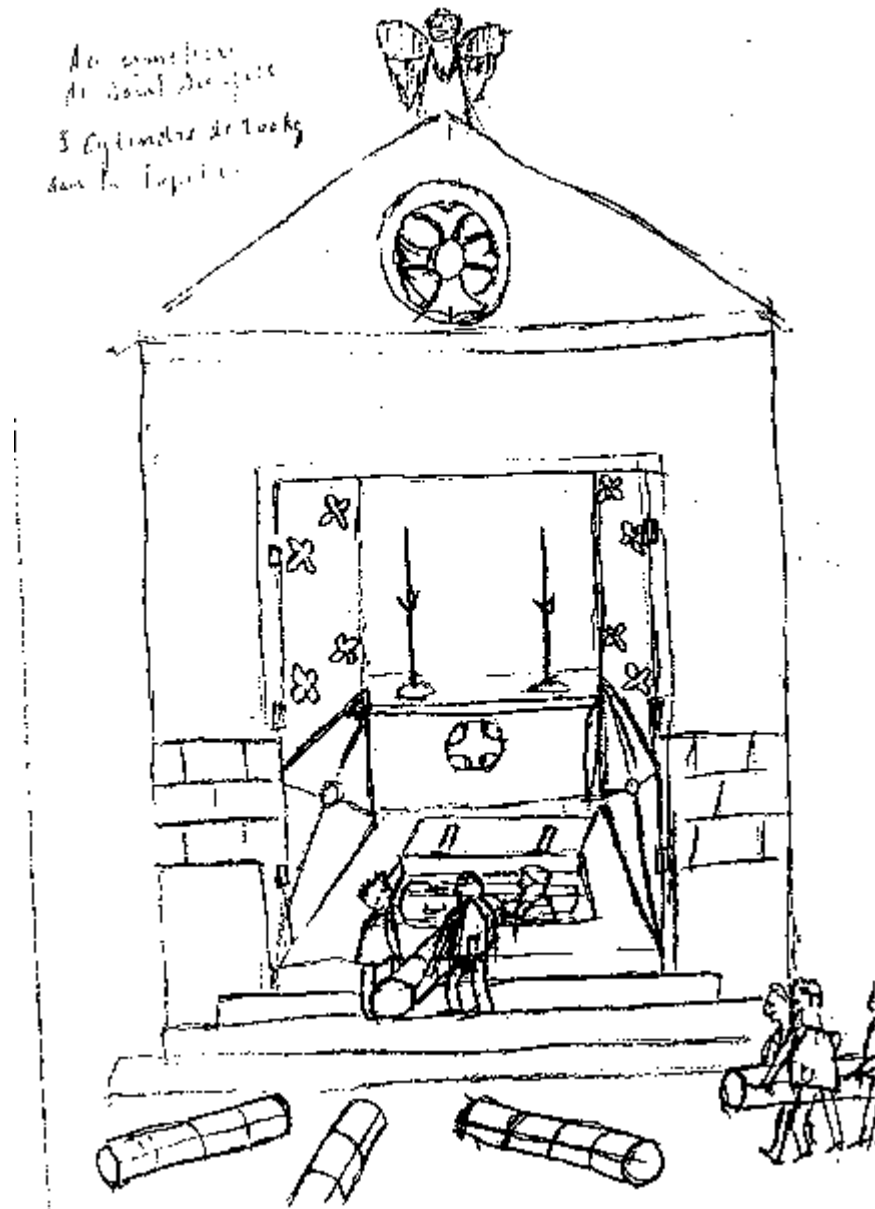
**"LES MORTS FONT DE LA RESISTANCE..."**

(avril 1944)



Les armes sont cachées dans des endroits sûrs : une cabane de vigne, le garage de l'abbé Rauzy, les caveaux incomplets de Miremont, Autrive, St-Sulpice...

**"LES MORTS FONT DE LA RESISTANCE..."**



Huit cylindres de 200 kg dans le caveau-chapelle de la famille de Suarez à St-Sulpice.  
Au total : fusils-mitrailleurs, fusils, mitraillettes, des révolvers, XXX kg de plastique avec détonateurs, 3 lance-fusées anti-char, cigarettes, chocolats, plusieurs millions de francs.

Extrait du manuel de sabotage fourni avec les armes et le matériel parachutés par Londres aux Résistants.

### AVANT-PROPOS

Tandis que la guerre se prolonge, le problème de la victoire éventuelle devient de plus en plus une question d'initiative, de courage et de ressource de la part des peuples dont le pays a été envahi par les nazis.

Cette question a déjà été résolue par l'entrée en scène d'un nouveau genre de soldat. Ce nouveau soldat ne se distingue normalement pas du civil, ses armes et son organisation sont totalement différentes des armées normales. Il se rend seulement trop bien compte qu'il fut vaincu dans les premières phases de cette guerre par des machines - le char d'assaut, le Stuka. Il se venge donc en développant une technique spéciale pour écraser les machines.

Ce container de parachute vous fournit le moyen à vous d'asséner un coup contre la tyrannie nazie.

Avant de vous servir de ce matériel, étudiez soigneusement et leurs qualités et leur possibilité d'emploi effectif.

Il existe dans les différents containers diverses combinaisons de matériel pour des buts soit généraux, soit spéciaux. Chaque container contient un nombre de boîtes ou de paquets, sur chacun desquels il est marqué deux chiffres, séparés par un trait oblique. Le premier chiffre vous indique la quantité de l'article contenu dans la boîte ou le paquet en question ; le second chiffre correspond au numéro du paragraphe de ce livret qui vous dit ce qu'il y a comme contenu et comment l'utiliser.

Dans la liste d'articles donnée dans ce livret, on trouvera une marque au crayon en face de chaque article inclus dans cette cellule.

#### Numéros d'emballage des containers (correspondent aux numéros des paragraphes dans le livret)

- |                                   |   |
|-----------------------------------|---|
| 1. Explosif plastique             | 7. Allumeur à traction                          |
| 1a. 808                           | 7a. Allumeur à pression                         |
| 1b. Gélignite                     | 7b. Allumeur à déclencheur                      |
| 1c. Ammonal                       | 8. Crayon allumeur à retardement                |
| 2. Détonateurs                    | 9. Allumeur de plomb à retardement              |
| 2a. Détonateurs électriques       | 10. Engin explosif aimanté                      |
| 3. Amorces                        | 11. Engin submersible aimanté                   |
| 4. Cordeau Bickford noir, lent    | 12. Foreuse pour charbon                        |
| 4a. Mèche Bickford auto-allumante | 13. Tube de cuivre allumeur                     |
| 5. Cordeau détonant (cordtex)     | 14. Tissu imperméable et solution de caoutchouc |
| 6. Fog signal                     | 15. Tube de vaseline                            |

### LA TECHNIQUE DU SABOTAGE

#### 1. Explosif plastique.

Couleur : jaune ou noir. Présenté sous la forme de cartouches de 120 gr. et enveloppé de papier cellophane.

**MANIPULATION :** La manipulation de l'explosif plastique ne présente aucun danger bien qu'il soit inflammable. Si, par suite d'une basse température, l'explosif est trop dur pour être moulé ou modelé, il suffit de placer les cartouches dans les poches du pantalon jusqu'à ce qu'elles soient ramollies. Pour mouler l'explosif, enlever l'enveloppe de papier cellophane et pétrir le nombre de cartouches nécessaires. Si l'explosif est durci et tend à s'émietter, un peu de vaseline (sous tube dans le conteneur) sera pétrié avec l'explosif. Quand on voudra placer une charge sur une structure métallique verticale, il suffira de rendre une face de la charge adhésive avec de la vaseline.

#### 1a. Explosif n° 808.

Couleur : jaune. En cartouches de 120 gr., enveloppées de papier.

**MANIPULATION :** La manipulation de cet explosif ne présente aucun risque. Il ne peut être moulé de la même manière que le plastique, mais on peut le maintenir en place avec des aimants ou bande adhésive. Il n'est pas aussi puissant que le plastique, de sorte que, si on le lui substitue, le poids de la charge devra être augmenté de 50 pour cent. Le détonateur ou le cordeau détonant nécessaire pour produire l'explosion ne sera pas introduit dans l'explosif lui-même mais dans une amorce. Ceci est décrit plus loin.

#### 1b. Gélignite.

Couleur : brunâtre. En cartouches de 240 gr., couvertes de papier gras.

**MANIPULATION :** La gélignite n'est pas dangereuse à manipuler si elle n'est pas gelée. Elle n'est pas aussi puissante que le plastique, de sorte que, si on le lui substitue, le poids de la charge devra être augmenté

## **"LES MORTS FONT DE LA RESISTANCE..."**

Rendez-vous à côté de l'église. L'abbé Rauzy m'avait donné la clé de son garage ; on l'ouvre, le camion entre à reculons ; on décharge ; on ne peut caser que 12 cylindres !

Vite, au cimetière ! On laisse les trois autres à la gaitoune des employés. Roumengaud repart faire sa virée, tranquille... Tout est calme, dans le cimetière : on en profite pour caser les cylindres dans la chapelle des de Suarez. Le maire, M. Besset m'avait donné la clé.

Quelle nuit !!!! Je me couche, impossible de m'endormir : maintenant que nous détenons des armes, nous avons d'avantage d'ennemis, autres que les Allemands ; des ennemis tout près. Il va falloir se surveiller les uns les autres... Pourvu qu'il n'y ait eu que trente cylindres !.. Pourquoi me suis-je lancé là-dedans !

Le lendemain, compte-rendu au Capitaine : 12 cylindres à Auterive, 3 chez Doumeng, 15 à St-Sulpice (12 chez l'abbé, 3 dans la chapelle). Lui aussi s'inquiète pour les 2 manquants ; on est d'accord pour débarrasser au plus vite le curé, Doumeng et Auterive. Il nous enverra un maçon de Muret qui fera, chaque jour, un transport d'armes vers notre futur cantonnement.

En attendant, on met tout dans le cimetière et on en profite pour faire l'inventaire. Nous empruntons 2 remorques assez solides, et de 10 heures du soir jusqu'au matin, nous démontons, inventerions et transportons 6 cylindres : 3 sont glissés dans 2 caveaux près de la porte d'entrée du cimetière, 3 rejoignent les autres dans la chapelle.

Tout est pour le mieux !

**« LA CHASSE AUX TERRORISTES COMMENCE... »**

La nuit a été rude, les jours suivants sont pires.

Dès le lendemain, un paysan d'Esperce vient au magasin et donne des nouvelles alarmantes : un container est tombé sur le toit de la grange de la Malvezine, un autre a été retrouvé, disloqué ; "les gens de la Malvezine le disent au secrétaire de mairie de Mauressac qui avise les gendarmes d'Auterive. Ceux-ci arrivent sur les lieux vers 9 heures et en interdisent l'accès ; puis vers 14 heures ce sont les Allemands qui viennent récupérer les armes ! " (\*)

La "chasse aux terroristes" va commencer.

\* Un milicien fanatique d'Auterive, Rousse, se signale par son acharnement à identifier et à localiser les membres de la résistance d'Auterive.

Catastrophe : il y avait bien 32 parachutes !... Maintenant, il suffit d'une arrestation et nous sommes tous cuits : quel pétrin ! Nous n'avons pas pris assez de précautions.

Mais je me suis engagé, j'ai signé d'obéir à mes chefs. D'ailleurs, les Allemands, les membres de la Gestapo, les Miliciens aussi, ont signé obéissance. Les chefs ne sont pas les mêmes : c'est tout !.... Le combat commence, ça va être dur...

Il faut se ressaisir !... Je pars en vélo chez Doumeng, il est au courant... On se rassure, ou on essaie... On va enlever les 3 cylindres de chez lui...

Je redescends avec 2 sacs de cartouches dans les sacoches de vélo. Le lendemain, Doumeng descend à St-Sulpice avec Poitevin le boulanger et quelques colis. Arrive aussi Sacau : tout est calme à Auterive... Tout en discutant, on décharge à la remise, tranquillement parce que la marchandise est dans des sacs ; il faudra les lui rendre d'ailleurs parce qu'ils sont consignés.

Mais Doumeng est toujours anxieux : il faut tout enlever de chez lui.

Le soir, de nouveau, on déménage les colis de la remise à la chapelle du cimetière. Inventaire : il n'y a toujours pas l'argent ; on le trouvera sûrement dans les cylindres d'Auterive ?... Quatre nuits que l'on travaille, on est crevé...

(\*) On apprit plus tard que Soulon et Canal ont fui, mais coincés par les Allemands des deux côtés du pont, ils ont sauté dans l'Ariège : Paul Canal dans l'eau ; Soulon sur un rocher, mort.

\* Le dimanche 23 avril 1944, à trois heures du matin, trois camions d'Allemands et deux "tractions avant" d'officiers cernent la maison des Rodriguez à Arguin (Caujac)... Le père et le fils sont arrêtés. Puis les Allemands, bien renseignés à la suite de dénonciations, se dirigent vers la fosse où étaient entreposées les armes et s'en emparent. Ils se rendent ensuite près de là, à la ferme de Tardière et arrêtent 2 résistants qui s'y cachaient, Charles Cazajus et Antoine Montoya, un journaliste espagnol réfugié à Auterive. Transférés à la Gestapo à Toulouse. Que se passa-t-il exactement? (\*\*)

On croyait Cazajus en Allemagne, comme requis au STO ; on lui avait proposé une fausse carte d'identité et une planque en Ariège...

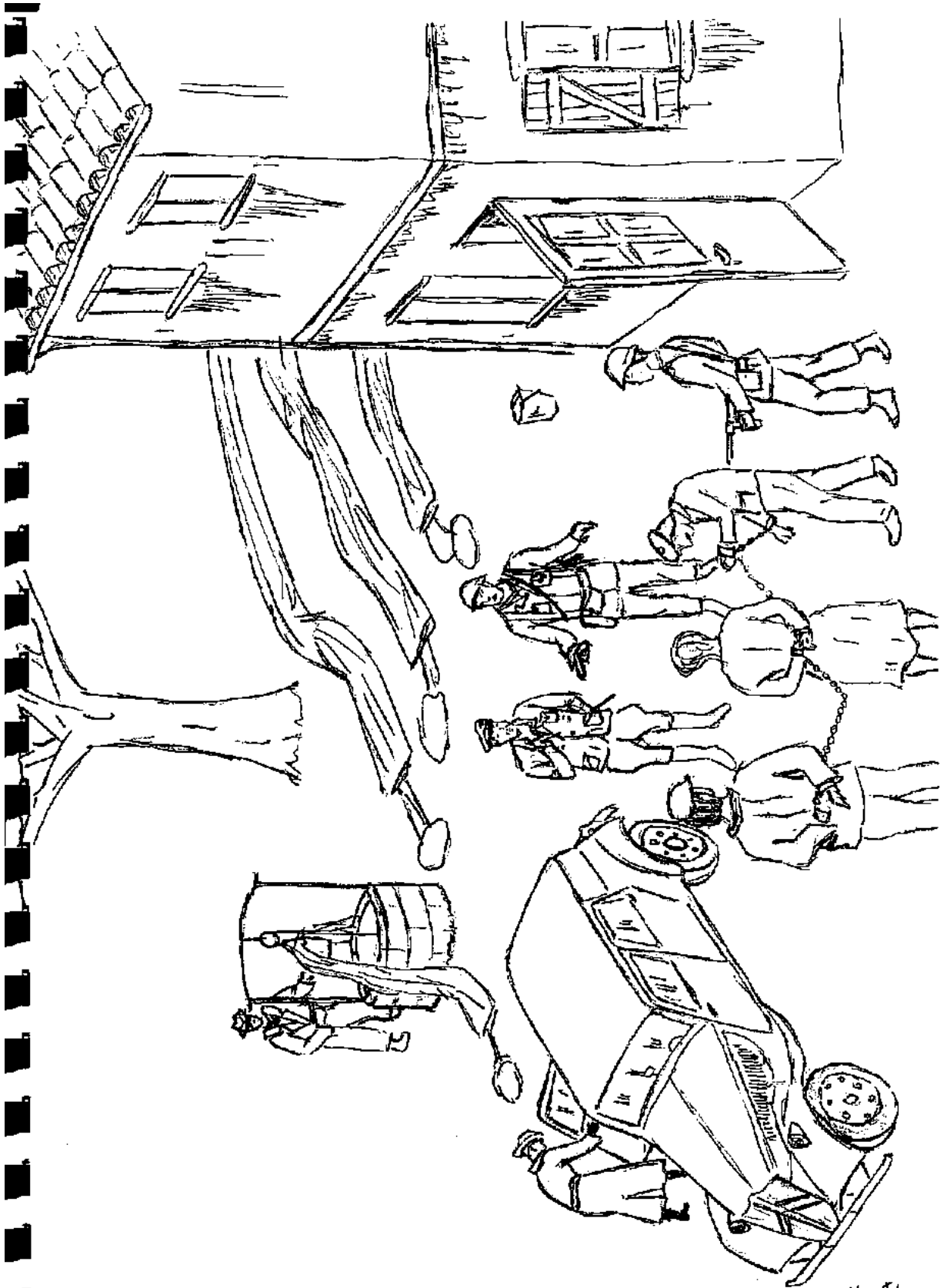
C'est un coup dur ; théoriquement, il ignore les parachutages ; il ignore aussi que Doumeng est résistant ; par contre, il connaît sous leur vrai nom Doumeng et ceux d'Auterive... Il me connaît sous le pseudonyme de Courrege, sait que j'habite à St-Sulpice ; La Gestapo a les moyens de faire parler !

2° nouvelle : les cylindres d'Auterive ont été ouverts, il ne reste qu'un million sur les cinq annoncés.

Dans la nuit du 23 au 24 avril, les armes sont enfin enlevées de chez Doumeng. Vers dix heures, Nogué, les frères Déjean, Echenne, Pudebat et moi montons chez Doumeng. Il est plus détendu ; il a enlevé les parachutes et préparé les paquets avec Sacau. Nous chargeons nos 4 remorques. Doumeng n'a pas envie de parler, moi non plus. Je sais qu'il ne veut pas partir en laissant ses parents tout seuls. Au retour, une remorque se détache dans la côte de Saintes. Le levier d'attache traîne au sol, fait des étincelles. Elle se renverse enfin dans le fossé. Une roue est voilée, il faut répartir le chargement en trois remorques et les porte-bagages. Pudebat propose de décharger le tout dans sa cabane de vigne, à côté de la Jourdanne. On les camouflera ensuite au cimetière. C'est une bonne idée, on est crevés.

Dure semaine...

(\*\*) Tous les résistants de Miremont et Auterive n'ont pas été arrêtés. En fonction de quoi les dénonciations ont été faites ?



4 avril 1944 : des parachutes sont trouvés dans le puits . La famille Dormeng évacuée, déportée-

**"LA CHASSE AUX TERRORISTES COMMENCE..."**

**ARRESTATION DES DOUMENG à MIREMONT (lundi 25 avril 1944)**

\* Il est évident qu'à ce moment-là, le détail des événements nous était inconnu. Nous n'avions que des informations partielles et très souvent contradictoires ; ce qui achevait de nous perturber.

Dans la même journée, on apprend par une cliente, Léontine Descuns, d'Auribail, que les Allemands ont été aussi, chez les Doumeng qu'ils ont arrêtés et chez Madame Lacroux ; ils n'ont pas trouvé son fils ; ils ont pendu un parachute sur la place !

Le Capitaine nous fait dire qu'il met les voiles !  
Ce soir, je ne couche pas ici.

Plus tard, Lacroux dira qu'il se rasait devant un miroir accroché à la fenêtre ; il a aperçu des types à manteaux longs ; il a fui de jardins en jardins jusqu'à la dernière maison du village, celle de M.Melet, 14 ans alors. Caché toute la journée il a fui ensuite vers le Lherm chez Delattre.

**« LA CRAINTE... »**

(25 avril 1944)

Le Capitaine n'a donné ni ordres ni conseils et il a disparu ! Heureusement, les victimes ne connaissent personne d'autres que Lacroux, Pudebat et moi sous le nom de Courrège. Mais il faut mettre les voiles !

L'abbé Rauzy offre l'hospitalité mais je préfère aller chez Nénette, la grand-mère de ma femme. Elle habite à Blazy, sur les hauteurs de Beaumont.

Le matin, si je peux rentrer chez nous, ma femme mettra un petit caillou blanc à côté du pylône d'électricité, au pont de Mandinéri...

Le soir, on entend des bruits de moteur d'avions anglais du côté de Toulouse ; sûrement pas pour des parachutages, ils sont trop nombreux ; les canons de la DCA entrent en action : c'est un splendide feu d'artifice ou plutôt de bombardement ; tout à coup, des explosions terribles et une lueur dans le ciel, pendant plusieurs minutes. Sur l'ONIA ? La poudrerie ?

C'est un bombardement important pour Toulouse.

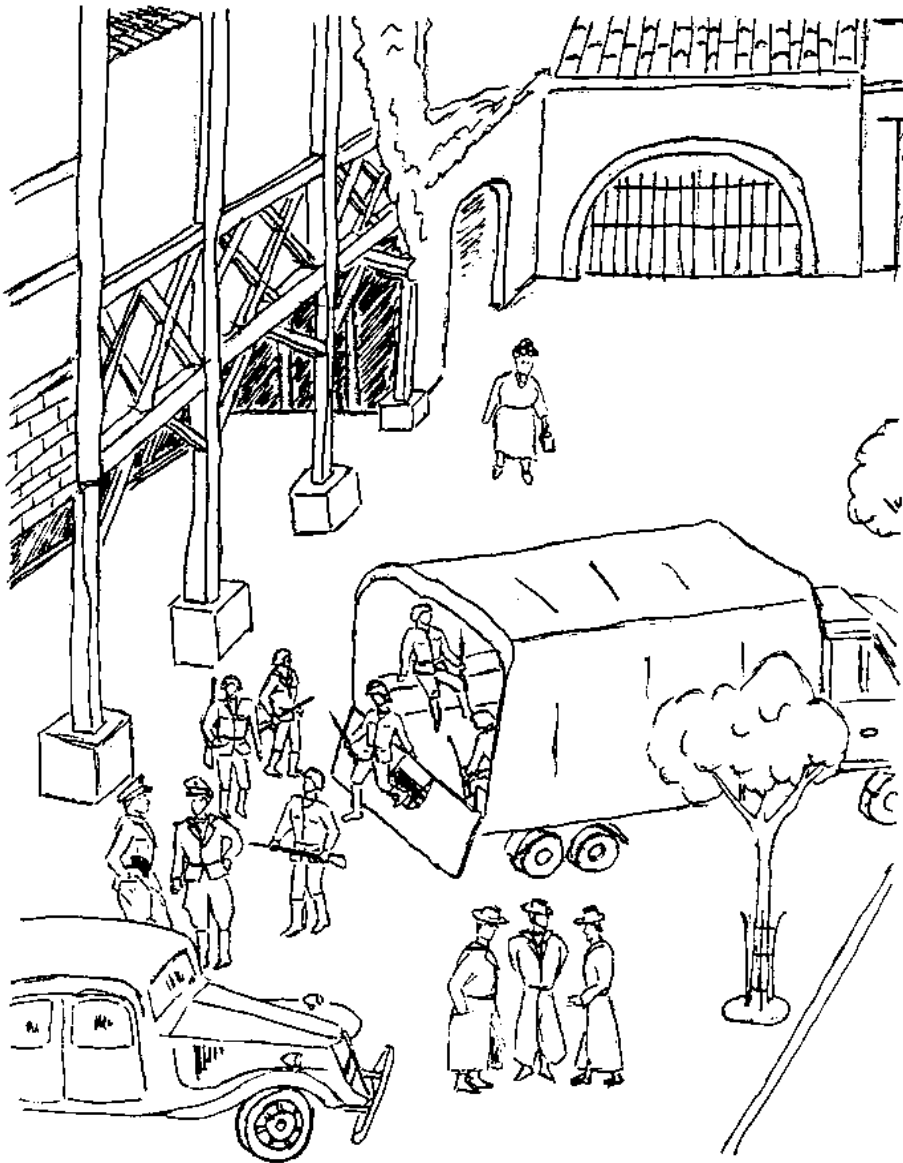
Dormir, c'est bien difficile... Ce doit être la panique chez mes parents aussi ! Lorrains, réfugiés de plus.....

Mais ce feu d'artifice m'encourage de nouveau ; on n'est pas seuls, la victoire se précise ; il ne faut pas se décourager !

Le lendemain matin, c'est avec un pincement à l'estomac que je m'approche de St-Sulpice... J'arrive près du pylône et vois le caillou blanc que je ramasse. Ça va mieux, je respire ! Donc, personne n'a parlé hier, sinon la Gestapo serait déjà chez moi... D'ailleurs, une sortie de secours a été préparée dans le grenier et donne sur le toit du café des Arts... Je peux rentrer travailler au magasin ; j'aurai ainsi des nouvelles mais ce soir, je reviendrai dormir à Blazy !

" LA CHASSE AUX TERRORISTES COMMENCE.

On cherche Courrège... (St-Sulpice. avril 1944)



## **"LA CHASSE AUX TERRORISTES"**

### **On cherche Courrège... (avril 1944 St-Sulpice)**

Dans l'après-midi, trois camions remplis d'Allemands s'arrêtent sur la route de Toulouse, celle d'Auterive et celle de Lézat ! Les soldats descendent, l'arme à la main. Ma femme, sa grand-mère et ma fille partent pour Blazy, en croisant les Allemands le plus simplement possible. Mon beau-père file à la vigne, avec un foussou, cacher les cartouches de mitraillettes et le parachute (\*) que j'avais descendus la veille de chez Doumeng... Et ma belle-mère se retrouve toute seule au magasin !

Les Allemands cherchent un nommé Courrège. Une sueur froide me descend dans le dos... Ils rentrent dans plusieurs maisons, trouvent une arme chez un (qui n'aura pas trop d'ennuis) et enfin, ils partent. Que le temps a paru long !

A Auterive, tous m'appellent Courrege, ils ne connaissent pas mon nom. Maintenant, il faut redoubler de prudence et ne plus commettre d'erreurs aussi stupides que de garder des armes, des parachutes chez soi, que de donner son vrai nom !

Les gendarmes Barrière et Bruyère passent à vélo et me demandent en riant si je n'ai pas vu Courrège ! C'est le chef qui les envoie se renseigner au village !!!

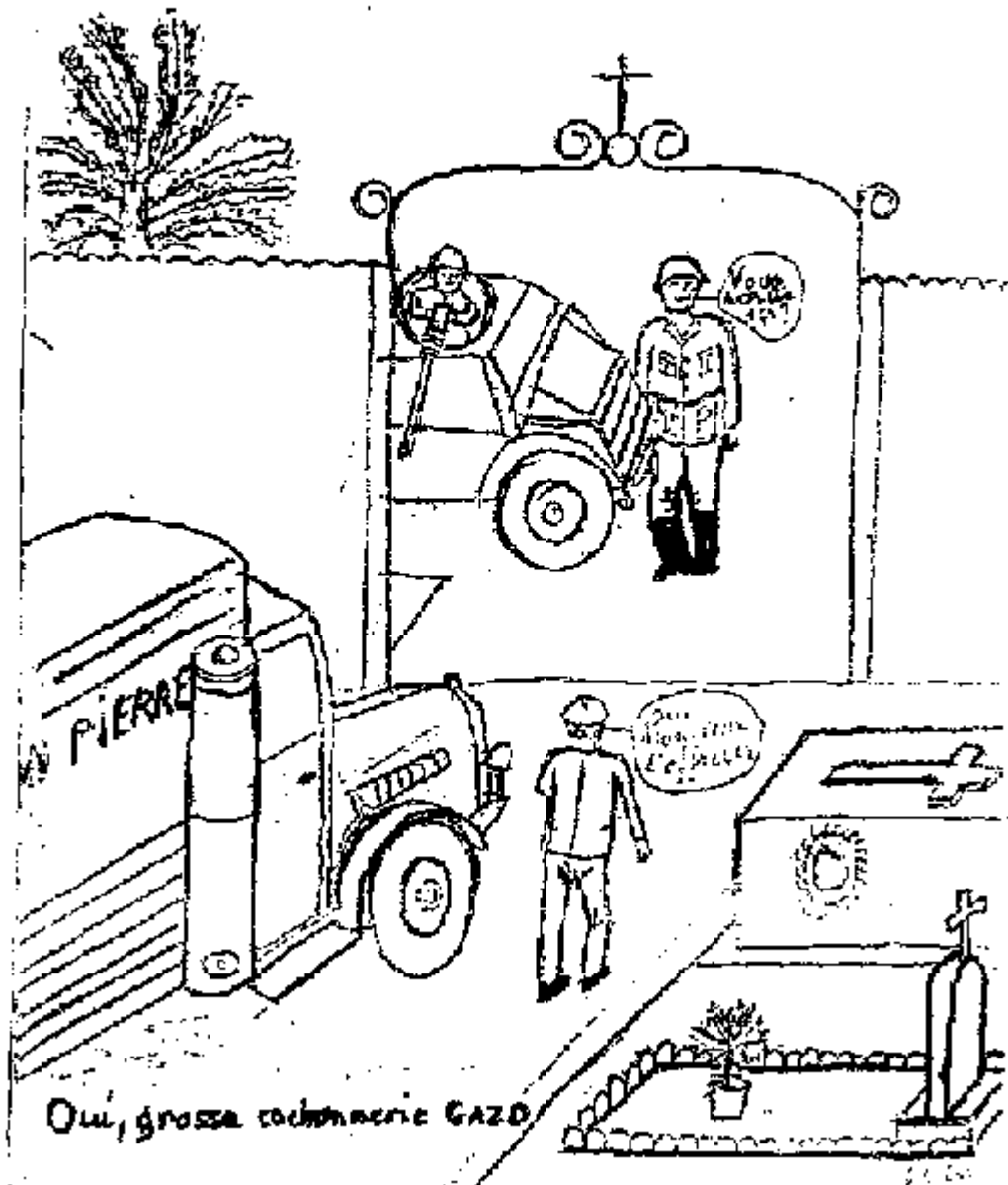
Ce soir, je repars chez la grand-mère !

(\*) Plus tard, ce parachute en soie sera transformé en magnifiques et très modernes combinaisons pour dames et abat-jour pour lampe.

C'EST  
L'OCCASION  
DE RAPPELER AUSSI  
L'EXISTENCE SINON L'AIDE  
DES FAMILLES ET DES INCONNUS...

**« GROSSE COCHONNERIE,GAZO ! »**

(avril 1944)



Transport des armes du cimetière d'Auterive à celui de St-Sulpice. Le tout sera peu à peu réparti dans des fermes près du bois de Savères.

## "LE RETOUR DU CAPITAINE"...

Le bilan est plutôt négatif : 12 arrestations au moins à Auterive, les 3 Doumeng à Miremont le même jour ; Soulon mort ; le Capitaine et moi recherchés ; l'argent disparu ; armes trop encombrantes et dangereuses !

Le Capitaine m'explique qu'un camion "Déménagement JEAN-PIERRE" s'arrêtera demain devant la mairie. Je dois dire au chauffeur "-C'est vous, César ? Il répondra : -Et vous Brutus ? " On ira chercher les armes à Auterive et on les mettra dans les caveaux de St-Sulpice. Le lendemain matin à 6 heures (et tous les jours jusqu'à ce qu'il n'y ait plus rien) Neuman et Bajon de Muret viendront y prendre des colis.

On doit y aller vers midi, c'est une heure calme dans les cimetières ; on a la trouille. Nous sommes 6 à avoir accepté le boulot ; Les copains préfèrent que l'on se retrouve à Auterive... Le chauffeur et moi partons donc, tous les deux. Le camion est au gazo c'est-à-dire que sur le plat ça va : on frise 55 km/h. Mais dans la côte à vide, il roule en première. Comment fera-t-il avec les 2400 kg des 12 cylindres ? Descuns (?) ouvre facilement les caveaux : il suffit de retirer quelques cales. Pas de problème aux premier et deuxième caveaux. Mais au troisième, c'est la pagaille, il manque des armes et l'argent. On prend ce qui reste. On referme les caveaux pendant que le chauffeur couvre les cylindres de sacs et planches. Les copains se tirent vite et aussi vite en revient un qui s'écrie : "-il y a des Allemands arrêtés à 200 mètres !" Le gazo se met en marche au premier coup, mais à l'accélération, ça ne répond pas. Brutus est calme."Il faut le laisser tourner un peu et ça ira", dit-il.

"Nom de dieu !" une auto-mitrailleuse s'arrête à l'entrée du cimetière, elle doit attendre les autres Allemands ?... Le gazo marche bien maintenant. Je descends du camion. Un sous-off me dit "-vous partir ? -oui, partir !" Il fait déplacer l'automitrailleuse !!!!!

Je monte dans le camion ; démarrage lent, toujours pas d'accélération. Le sous-off nous salue et ajoute : "-cochonnerie,gazo !,-ya, ya, grosse cochonnerie".

Plus loin, plusieurs auto-mitrailleuses et de nombreux soldats en manoeuvre. Le moteur s'énerve ; 30, 40, ça roule lentement mais sûrement.

Brutus et moi discutons : il a rendez-vous avec le Commandant à Bérat.

La cote, maintenant. "-N'aie pas peur, on sera arrivé avant ce soir", me dit-il. Après-demain c'est lui qui viendra prendre les armes à St-Sulpice. Demain, c'est "Al Capone" - Bajon... Il doit aussi se faire remettre des vêtements de cuir et combinaisons d'aviateur dans le grand magasin de l'Armée de l'Air à Ste-Livrade.....

Dans la descente, le camion fait du 50 km/h dans un tremblement infernal.

Le Pont de Pierre, les cinq attendent, inquiets. Je les rassure. Un ose me dire cependant : "-Pourquoi tu trembles en allumant ta cigarette ?"

Cette nuit, il faut vider la cabane d'Elie et la remise de l'esplanade ; porter le tout au cimetière ; préparer le chargement pour Al-Capone (ça rouspète : un Km sur un terrain fraîchement labouré).

Petite pause. Déjean raconte qu'il a profité de l'Aviation Populaire de 1936 pour passer le brevet de pilote d'aviation. Un copain observe doucement que pour le moment il n'a piloté que des brouettes et ce soir, la remorque !

Dernier voyage d'armes. Au retour, le fou-rire nous prend. Et puis on voit le boulanger, Elie Lacombe qui prenait l'air. Il est plutôt étonné ! Cela ne nous calme pas !

Au cimetière, Paul Echenne commence à ouvrir les caveaux. Le voilà qui nous rejoint : un des caveaux est vide ! Il aurait du y avoir 24 mitraillettes et 4000 cartouches environ. Qui a violé notre sépulture ?

Six heures. Le C4 Citroën arrive. Bajon n'a pas l'air commode. Il rentre à reculons met une cale sous la roue. Paroles peu aimables. Heureusement il y a Neuman avec lui. On met des sacs vides et des planches sur le matériel pour cacher le tout.

Le lendemain, dès 4 heures, on déménage, on vérifie tout : il ne faut pas laisser de traces...Vers 6 heures voilà le camion, c'est Brutus. Il prend tout : les colis de la ca et ceux des deux caveaux. Il déposera le tout dans des métairies près de Bérat.

Dans l'après-midi, il faut coller les tickets, j'ai pris du retard, ces derniers jours ! "Gâche" le STO termine son congé dimanche. Il vient chercher les faux-papiers et part se cacher chez des cousins. Sa mère est contente que je m'occupe du "petit" !

Plus tard, arrive Déjean : il a remarqué qu'un vieux caveau en pierre de la 1<sup>o</sup> rangée le long du mur de clôture a été ouvert : la dalle est coincée avec de tout petit bouts de bois ; on ne connaît pas de mort récent. Le soir, on ouvre et on déménage le tout à la chapelle ; il ne manque qu'une mitraillette sur 24. Il y a aussi un petit paquet de la grandeur d'un cahier d'écolier, enveloppé d'un papier journal. J'ouvre:des tracts communistes !.....?..

.....Le dimanche, à St-Sulpice, pendant et après la messe, des petits groupes se forment sous les arcades : on y papote beaucoup : sport, météo, agriculture et même politique. Ballard, le garde-champêtre, tambourine au coin de la rue ; silence."aviss à la population, cinéma à la salle de la mairie (ancienne salle des fêtes) "Raids inconnus dans la maison".... Echenne, Pudebat et moi faisons semblant de lire les avis sur les panneaux publications de mariage, réquisitions d'oeufs et de volailles, distribution de cartes d'alimentation.

On analyse la situation !

On apprend plus tard que le passage à niveau était fermé, une patrouille allemande s'était arrêtée derrière eux ; 2 Feld-Gendarmes leur ont demandé les papiers, ont regardé rapidement l'arrière du camion et les ont laissé partir... Ils transportaient au moins 250 armes !

## "PAS SI SIMPLE QUE ÇA"

Le mardi, rendez-vous sur la D15 avec le Capitaine, toujours en pantalon rouille. Il règle les soldes, les frais ; donne trois brassards FFI ; mes galons de Lieutenant, ceux de Sous-Lieutenant pour le Gendarme Barrière... Et il m'annonce que le Commandant n'est pas content de moi : incidents de parachutages, arrestations ; vol d'argent et d'armes. De plus, les armes livrées dans la semaine sont sales et mal entretenues !!!!!

Je m'énerve : "-C'est tout? Le Commandant je l'emmerde, je ne le connais d'ailleurs pas, il n'a pas à jouer les chiens de quartier. J'ai pris mes dispositions pour 16 et non 32 ou 30... Les arrestations sont peut-être dues à un STO arrêté. Vous auriez pu être arrêté et moi aussi. Soulon s'est tué en fuyant..... Je m'énerve de plus en plus.

"-Le vol a eu lieu la 1<sup>o</sup> nuit après le parachutage ; plus de la moitié des volontaires d'Auterive sont entre les mains de la Gestapo... De plus, un de nos caveaux de St-Sulpice a été visité. D'ailleurs, voilà 2 tracts : un pour vous, un pour le Commandant-fantôme... Finalement, on a pris des risques pour rien, depuis 2 mois ?... Gestapo, milice, gendarmes, et maintenant mes Supérieurs ?... Puisque je suis un incapable, je donne ma démission, les galons, les brassards, la clé de la chapelle. Et débrouillez-vous !..."

Lacroux essaie de me calmer. Le résultat est pire :

-1<sup>o</sup>) j'ai signé d'obéir aux ordres de Supérieurs d'un gouvernement qui n'existe pas.

2<sup>o</sup>) j'ai signé d'obéir à Pétain et Laval pour la durée de la guerre.

3<sup>o</sup>) en tant que Lorrain, je suis en ce moment citoyen allemand et devrait être dans la Wehrmacht..... Bref dans les 3 cas, je suis condamné à mort !...

...Et je me tire. Je pédale trop vite pour entendre ce que crie Lacroux... Je rumine tout seul, le coeur soulagé !

Au village, je préviens les copains.

Ma famille est contente. Les derniers jours ont été durs, mes parents risquent beaucoup. De toutes façons, on connaît à peine Lacroux et pas du tout les autres. Les Américains considèrent toujours Vichy comme le Gouvernement légal de la France et ne reconnaissent pas de Gaulle comme Chef. Pour eux, de Gaulle ne représente rien, le gouvernement de Vichy sera remplacé par une commission Militaire Alliée ! D'ailleurs ils sont pas loin : en Afrique du Nord. (\*\*)

....Parait que le Capitaine me demande de revenir sur ma décision. Rendez-vous sur la D45 entre Le Lherm et St-Hilaire... Voilà Lacroux, en retard, essoufflé... il a donné sa démission lui aussi ! Le Commandant a failli s'étouffer : on est des Volontaires, faut pas confondre avec un tribunal ou une caserne... On sera réintégrés tous les deux ou aucun... En attendant, reprenons le boulot !

(\*\*) Plus tard, les Américains soutiendront Giraud et les FTP plutôt que de Gaulle et L'XXX

« MESSIEURS ? FAITES VOS JEUX... »

Radio-interdite... Message reçu : le débarquement est pour bientôt !

des préfetures il ne sera donné aucune suite aux demandes que des particuliers leur adresseront di rectement.

3° Les mesures ci-dessus concernent seulement le franchissement de la ligne de démarcation et non le passage en zone réservée à travers la ligne d Nord-Est.

---

### Interdiction de réception de certaines émissions radiophoniques

Toulouse, 17 juin. — Le préfet de la Région de Toulouse rappelle les termes de l'arrêté qu'il a pris le 25 novembre 1940 et dont les dispositions restent pleinement en vigueur.

Article premier. — Est interdite sur la voie publique et dans les lieux ouverts au public, la réception des émissions radiophoniques des postes britanniques et en général de tous postes se livrant à une propagande antinationale.

Art. 2. — L'infraction aux présentes dispositions sera punie d'une amende de 10 à 100 francs et d'un emprisonnement de 6 jours à 6 mois, ou de l'une des deux peines seulement. Les postes de réception seront en outre saisis.

Cette interdiction s'applique aux émissions qui peuvent être entendues sur la voie publique, même si elles proviennent d'appartements particuliers.

Les propriétaires d'appareils de réception radiophoniques qui contreviendraient à ces dispositions se verront impitoyablement infliger les sanctions prévues dans l'arrêté susvisé. Les Services de police sont invités à en assurer la stricte application.

---

### Le nouvel Etat croate

UN TELEGRAMME  
"AVELITCH AU JUCE  
SOD retour  
Evoltich

### La vente des bicyclettes et pneumatiques

M. le Directeur responsable du Comité d'organisation du Commerce de l'Automobile et du Cycle, a décidé qu'à compter du 15 avril 1941, toute livraison de bicyclettes sans pneumatiques est interdite.

L'attention de toutes personnes intéressées est appelée sur cette décision, prise dans les conditions fixées par la loi du 18 août 1940 et approuvée par M. le Commissaire du Gouvernement auprès du Comité précité.

Toute infraction à ces dispositions est passible des sanctions prévues par l'article 7 de ladite loi.

---

### REMERCIEMENTS

AVANTAGES. — Les familles Goulet, Courrech du Pont et Fontanel, très touchées des nombreuses marques de sympathie qui leur ont été données à l'occasion du décès de Monsieur Louis GOULET, et dans l'impossibilité d'y répondre individuellement, remercient très vivement toutes les personnes qui ont bien voulu s'associer à leur deuil. Le service de neuvaine sera célébré dans la plus stricte intimité.

---

### REMERCIEMENTS et AVIS de NEUVAIN

Monsieur Pierre de Corail et sa famille: le Commandant et Vicomtesse du Breil de Fontbrion, remercient les personnes qui ont témoigné leur sympathie pour le décès de Madame veuve Louis de CORAIL, et les informent qu'une messe de neuvaine sera dite à Saint-Gaudens, le lundi 20 juin, à huit heures.

---

### VILLEMUR

Utilisation des carburants. — Les agriculteurs qui pour une raison quelconque n'ont pas utilisé les carburants qui leur ont été délivrés, doivent en faire la déclaration avant le 20 juin 1941.

Chaque déclarant devra indiquer la nature et le montant des carburants non utilisés.

pe.ou  
Le  
mérit  
traire  
cupe  
que  
gué  
« l'è  
occu  
sont  
sont  
celle  
pour  
sine  
A  
neut  
fort  
fin  
aussi  
En  
que  
brac  
pach  
Fr  
à pe

Vo  
proc  
diatr  
médi  
tion  
Ma  
serv  
darn  
des  
s'ex  
rts.  
Il  
tes  
plus  
lab  
vuc  
l'ent

L  
tan  
gio  
sem  
se  
fait  
sides  
Il  
mand  
Laur  
Pélah  
nat

Ce message diffusé par radio-Londres interdite depuis 1941 en précède trois autres :

- Le 1° annonce que le débarquement est dans 10 jours.
- Le 2° le débarquement est pour le lendemain.
- Le 3° : ordre de faire sauter les voies-ferrées Toulouse-Tarbes et Toulouse-Foix.

**"La Résistance sort de la clandestinité et se constitue en maquis opérationnel"**  
**"5 JUIN 1944 : LE JOUR "J" EST POUR DEMAIN ! ..."**

On se voit souvent avec le Capitaine ; il est plus bavard ; à radio-Londres, les messages personnels sont plus nombreux. Le message d'alerte "Messieurs, faites vos jeux" a été diffusé : le débarquement est pour bientôt !

Lacroux me dit les 3 messages suivants :

\* "Le père La Cerise est toujours verni" est diffusé le 26 mai au soir et annonce que le débarquement est dans 10 jours donc le 5 juin ! Je fais la tournée des chefs de groupes ; le secteur est vaste : Labarthe, Montaut, Auribail, Miremont, Lézat, Carbonne, St-Sulpice... Il y a des côtes partout ; celle de Saintes me paraît la plus dure, il est vrai que je dois retrouver Sacau que je n'ai pas revu depuis les arrestations... Le voilà, la larme à l'œil "on revient de loin", dit-il simplement. Des prisonniers, il sait simplement qu'ils sont à la prison St-Michel. De son groupe, ils sont encore volontaires plus décidés que jamais ! Sacau craignait qu'on les lâche. Je craignais qu'ils nous lâchent... Il est étonné d'apprendre que l'argent des parachutages a été volé... On se quitte, contents malgré tout !

Le GPRF (Gouvernement Provisoire de la République Française) est proclamé à Alger, de Gaulle est chef du gouvernement. Les Américains ne nous imposeront pas un gouvernement militaire allié.

Dans la semaine, tous les hommes sont alertés ; on attend les messages suivants :

\* "Véronèse était un peintre", annonce que le débarquement est pour le lendemain ;  
\* "Je cherche un trèfle à 4 feuilles" donne l'ordre de faire sauter les voies ferrées Toulouse-Tarbes et Toulouse-Foix à partir de minuit.

Toute l'après-midi, je colle des tickets d'alimentation. J'ai pris beaucoup de retard. 6 heures, radio-Londres : Véronèse viendra ? Ne viendra pas ? L'émission est finie, le peintre n'est pas venu. On verra demain.

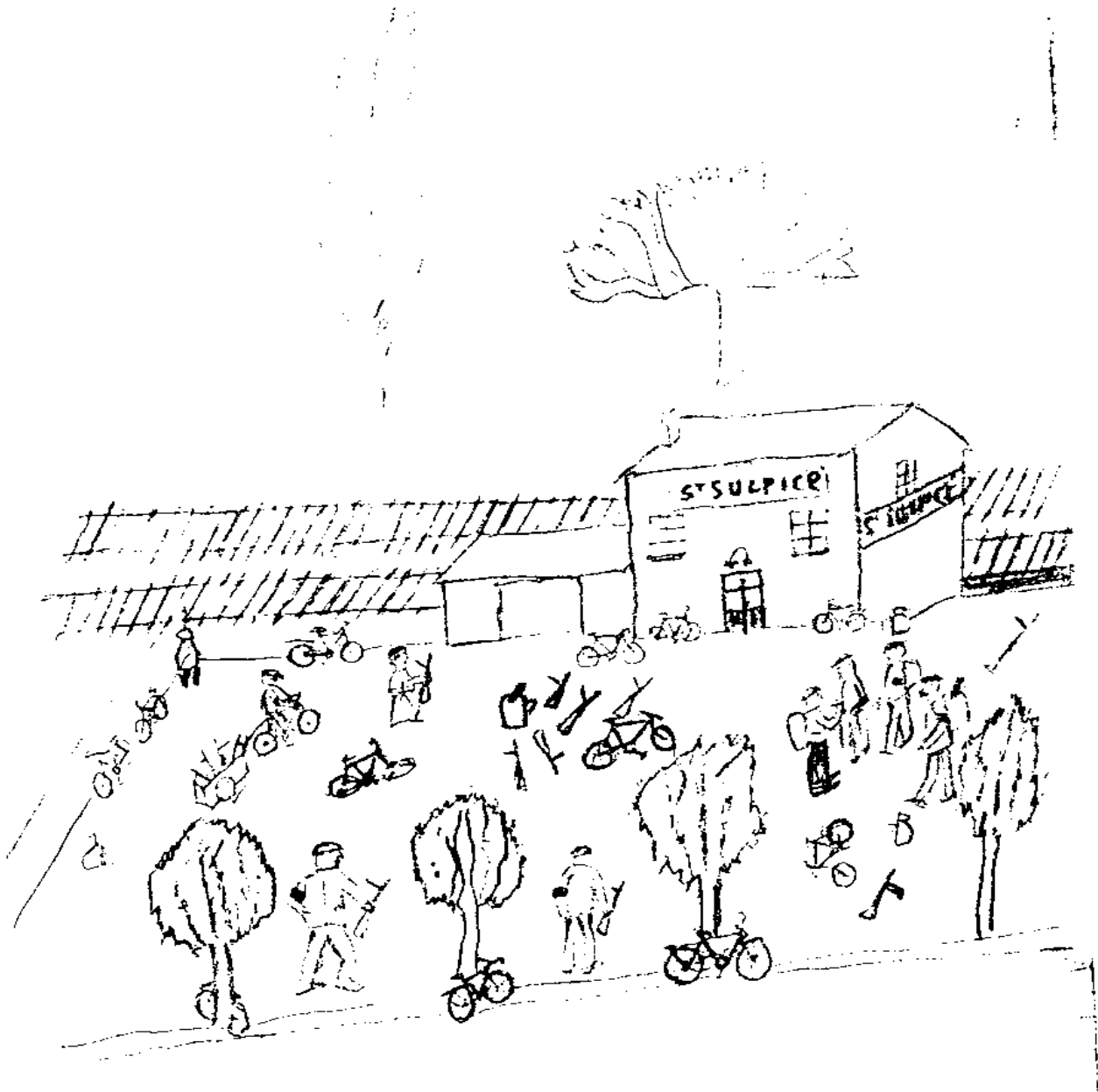
Le lendemain, beaucoup de messages et toujours pas de peintre. L'abbé Rauzy a trouvé une mitrailleuse devant la statue de St-Antoine de Padoue : ce doit être la 25° qui nous manquait : miracle ?

5 juin, 10 heures : rendez-vous avec le Capitaine à Longages "Les Alliés ont sûrement eu un problème de météo ; derniers ordres, faire sauter les pylônes par intervalle de 3 ou 4 rails ; on se retrouvera au carrefour de la D7 près de Pouy de Touges.

Dans la journée, voilà l'abbé : l'Evêché lui a envoyé un jeune curé de Bordeaux, réfractaire au STO. Il se joindra à nous. Il est là, petit, souriant sous ses grosses lunettes mais en soutane ! "N'ayez pas peur, dit-il, je m'habillerai en terroriste !"

5 juin, 6 heures radio-Londres : les messages !

"RASSEMBLEMENT DEVANT LA GARE DE ST-SULPICE..." (5 juin 1944)



Le Rassemblement.

## **"5 juin 1944 : RASSEMBLEMENT DEVANT LA GARE DE ST-SULPICE"**

Derniers préparatifs, casse-croûte.

Dans la rue tout est calme, ils sont plusieurs sur le banc du boulanger à prendre le frais. Voilà l'abbé avec 3 acolytes habillés en terroristes ! Ah, ils sont beaux : les 2 séminaristes, passe encore, mais le 3<sup>e</sup>, l'abbé Chaillot, toujours souriant, porte un pantalon trop large et surtout trop court qui tient grâce à une ficelle, la veste trop grande lui donne un air de Gugus.

Chrétien et Pudebat reviennent du cimetière, la remorque est pleine à craquer ; ils n'ont même pas pris la précaution de cacher le chargement, les canons des mitrailleuses dépassent de tous côtés... C'est Maurette, le boulanger qui est étonné !... Toute la famille m'embrasse et me recommande la prudence... Je vais manquer aussi à ma petite fille Pierrette : elle ne veut pas s'endormir sans me donner la main ; elle aura un an dans six jours.

Je sors le brassard et les galons de Lieutenant ainsi que le revolver. Pudebat a mis son casque... Voilà cinq hommes de Labarthe et deux de Montaut : nous sommes 14 !

Incroyable, le nombre de curieux qui nous regardent, silencieux et étonnés : ils ne comprennent pas tout de suite... Nous arrivons devant la gare, une petite gare de petit train mais nous n'entendons plus siffler le train : le tortillard ne roule plus depuis sept ans et les rails ont été donnés aux Allemands. Cependant, le chef de gare y habite encore avec sa fille Hortense (\*). Elle est un peu affolée. Je lui demande 50 billets aller-simple Paris tarif militaire.

En voilà sept de plus : ceux de Miremont, ils sont partis de chez eux séparément à cause de la Kommandatur et se sont rejoint en route.

On bavarde, on fait connaissance ; les trois abbés sont seuls, un peu timides : je les présente à tous... Arrivent deux d'Auribail, puis trois d'ici ! Et voici le gendarme Barrière, en tenue de chasseur, galon de Sous-Lieutenant, brassard, revolver et mousquets de gendarmerie ; le Brigadier-Chef a menacé de le casser.

Evidemment ; Barrière et Bruyère ont bien rigolé de voir la tête de leurs collègues. Barrière est mon adjoint...

Cinquante kilos de plastic sont répartis dans les sacs à dos, les sacoches de vélos. La distribution de cigarettes anglaises a plus de succès mais ces blondes ne valent pas nos gauloises et nos scaferlati...

Et Auterive ? Viendront-ils malgré les arrestations du 24 ?... Les voilà : 9 ! Pas de défections mais Sacau n'a pas de nouvelles des prisonniers.

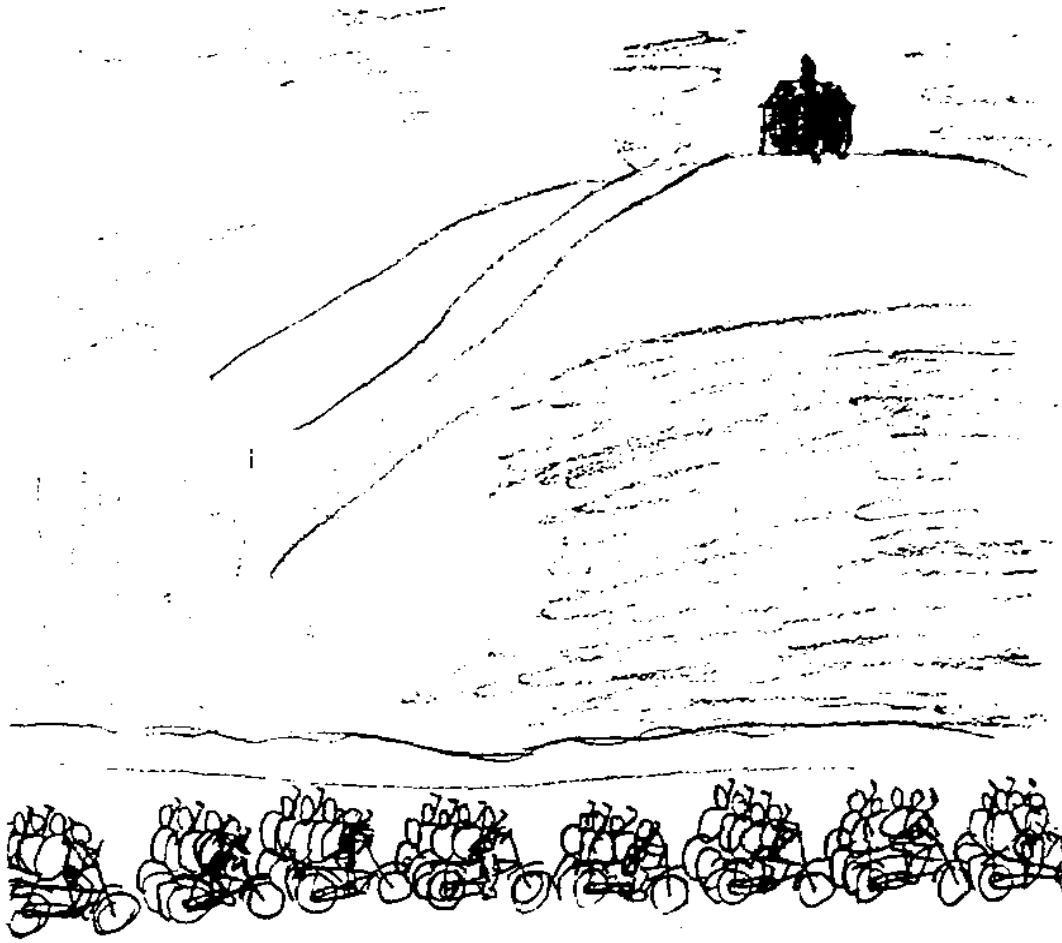
Les huit de Lézat nous rejoindront à Marquefave.

(\* ) Hortense s'occupera des colis du car de la TED pendant de longues années.

BRASSARD FFI ...Le 2° car le 1° a brûlé lors de l'accrochage d'Auterive



**5 JUIN 1944, 22 heures : DEPART POUR LE MAQUIS**



En colonne par trois, distance quatre mètres, en avant ! Nous partons au maquis ! Nous traversons en partie le sud du village. Un homme entonne le chant des Partisans que nous avons si souvent entendu à la radio de Londres. Au bout du village, nous tournons à droite et longeons le domaine du Marquis. Nous pédalons tout doucement, le rendez-vous n'est qu'à 6 heures, à 30 km.

Petit pincement à l'estomac ! Après l'excitation des premiers moments, les questions... La nuit tombe, les premiers cyclistes mettent les lumières discrètes... Le pont de la Garonne ; Marquefave. On passe les mitraillettes aux Carbonnais. Nogué répare un pneu crevé. Lézat nous rejoint. On prend le chemin de Pouy de Touges en passant par Gratens.

Cinq heures et demie, nous voilà au carrefour de la D 74. Le Capitaine Lacroux est là... C'est pour beaucoup la première fois qu'ils le voient ! Il discute avec ceux de Miremont et Auterive : ils ont fait la jeunesse ensemble et ne s'étaient pas revus depuis les incidents d'avril. Le Capitaine nous apprend que les prisonniers sont encore à St-Michel... Lui aussi fait connaissance avec de nombreux volontaires.

On rejoint Pouy-de-Touges sans problèmes. D'autres arriveront les jours suivants.

## "LA DISCIDENCE..."

Au début, on cantonne dans des fermes repérées à l'avance, dans lesquelles les armes étaient déjà cachées ; il y a alors 4 ou 5 groupes :

à Pouy de Touges, la Section Lacroux Grunenvald et 65 hommes environ,

à Plagnoles : Reboul, le Chef, juge d'Instruction à Muret,

à Savères : Delattre et Lécussan.

Le cloisonnement est parfait : beaucoup se voient alors pour la 1<sup>o</sup> fois ; tous, sauf les supérieurs, ignorent où sont les autres sections, s'il y a d'autres maquis tout près.

Heureusement que les Hommes savent peu de choses car les difficultés surgissent très vite. Reboul doit faire face à un afflux de volontaires et à un manque d'officiers et aussi à un manque d'armement. Certains de ces hommes, désœuvrés, font donc défection. Face à l'armée allemande, puissante, disciplinée et aguerrie, la Résistance éprouve de plus en plus de difficultés à unifier son commandement et à maîtriser les initiatives locales.

"L'ORA (Organisation de Résistance de l'Armée) dont font partie les **CFP** (Corps Francs Pommiès) garde longtemps une certaine autonomie d'action. L'intégration du maquis de Rieumes aux **FFI** (Forces Françaises de l'Intérieur) entraîne une véritable scission.

Le 23 juin 1944, Reboul décide de partir à Bagnères de Bigorre avec la Compagnie Eychenne. Lacroux refuse de le suivre... En chemin, Reboul passe par Savères et m'ordonne de le suivre avec mes hommes. Accompagné par 2 hommes armés il menace de me faire passer par les armes pour non obéissance à un supérieur. Je ne connais et n'obéis qu'à Lacroux. Mes hommes se rapprochent encore plus près et pointent leurs armes...

Qu'est-il exactement? Un baroudeur ? Un vrai, un faux Commandant ? Un milicien? On le laisse partir... (\*)

Le reste du maquis reste dans la région de Rieumes. Le maquis adhère à l'Armée Secrète (**AS**), **secteur 3** de la **Région 44** commandé par Marc **Granier** dit "Olivier".

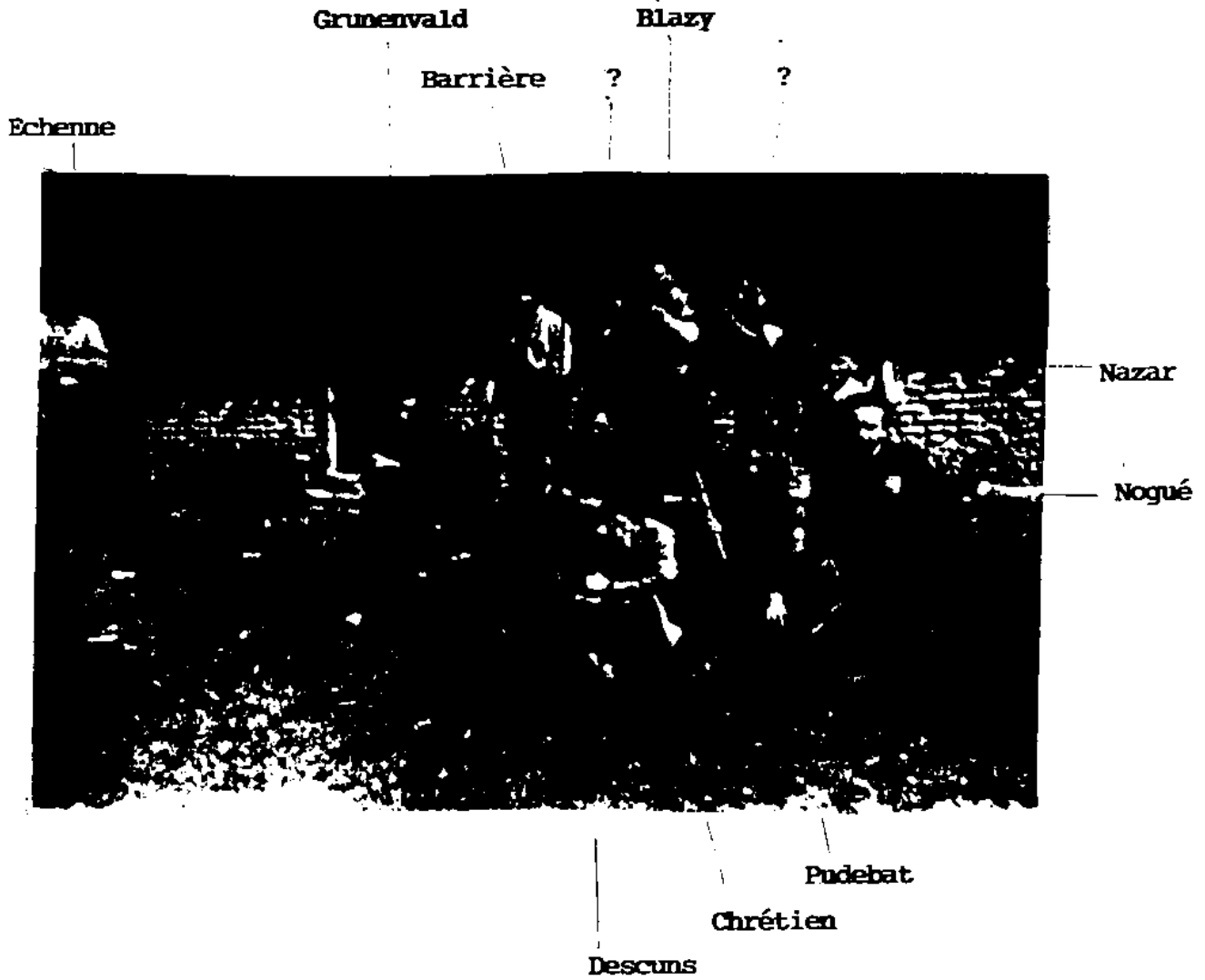
Installé à Muret, le chef départemental est Jean-Pierre **Vernant** alias colonel Berthier. Le secteur 3 de l'AS englobe les cantons de Rieumes, Muret, Carbonne, Auterive.

Reboul parti, il faut le remplacer. Pourquoi pas Lacroux ?!! Il propose plutôt Delattre, un aérostier de grade supérieur au sien. **Delattre** est d'accord... On regroupe tout le monde.

A la suite d'un appel radio de Philippe Henriot, beaucoup de gendarmes rejoignent leur caserne, avec leurs armes sur lesquelles on comptait aussi beaucoup ! Il n'en est resté qu'un petit groupe à Plagnoles.

(\*) En fait, Reboul, juge d'instruction et lieutenant de réserve était à l'origine du maquis de Rieumes dès 1942 avec Chiffre, Cabe, Granier, Barthélémy... On ne pouvait pas le deviner !!

« Premiers jours au maquis »



Au début, nous cantonnons dans des fermes.

## "Premiers jours, au rythme du soleil et des alertes..."

Nous cantonnons dans des fermes, Lacroux est soucieux, il va au commandement à Plagnoles. Pendant que Barrière donne les premières instructions de maniement d'armes, des hommes aménagent notre coin.

Dans l'après-midi, un bruit de moteur d'avion. Alerte ! On est vite planqués. Malgré nos efforts pour le détruire, le téléphone fonctionne toujours. Schwartz et 2 hommes armés vont donc à la poste de Pouy-de-Touges, se présente au Receveur et lui disent qu'ils viennent détruire le circuit téléphonique, au nom des FFI. Le receveur lui donne même un coup de main ; ça commence bien ! ! !

"Tezan" a apporté un poste à galène. Il peut prendre radio-Toulouse. On attend les infos : "Les Allemands gagnent du terrain sur tous les fronts de l'est. Il y aurait eu un Débarquements des Anglais et Américains en Normandie" Ils ont réussi !

A midi, rassemblement de tous sauf des hommes de garde : c'est le 1° rapport quotidien. J'annonce à tous que les Alliés ont débarqué en Normandie. Hourah ! crient-ils... Et ils partent avant que je ne termine mon rapport !

"A la soupe", crie le cuisot : c'est un paysan de 50 ans, volontaire pour ce poste ; 2 hommes de corvée portent le chaudron de fayots : il servait peu avant à préparer la pâtée des cochons.

Tables et bancs faits de matériaux divers ; dans un coin du hangard, une petite table à 4 places pour les officiers : ce soir, Barrière et moi seulement. Même repas pour tous. On est venus, munis d'une gamelle, fourchette et quart ; mais il y eut des quarts plus grands que d'autres, alors le cuisot décida de servir lui-même.

Ce 1° soir, la discussion va bon train !

...."Tazan" propose de faire fonctionner un poste TSF avec une batterie de voiture... Presque tous les hommes sont là, j'en profite pour continuer mon rapport et donner les principales recommandations :

1°/ défense de sortir du cantonnement sans autorisation.

2°/ ne pas tirer sur les Allemands, hors combat : il faut éviter les représailles ;

3°/ être toujours vigilant, suivre les instructions du ss-LT Barrière.

4°/ attention aux avions d'observation ; se planquer si possible ou bien rester immobile et surtout ne pas courir.

5°/ ne pas tirer sur les avions (ils ne nous rateraient pas)

6°/ dormir les godasses aux pieds.

Les plastiqueurs vont aux gares de Longages et Carbonne faire sauter le côté gauche des aiguillages : le même côté de rails car les rails droits ne pouvant remplacer les gauches. Il y aura donc pénurie de rail gauche.

La nuit a été bonne -surtout pour Paul Echenne- qui s'était endormi, la tête sur son sac qui lui servait d'oreiller. Comme chacun d'entre nous, il avait emporté avec sa gamelle, du linge de rechange et un peu de pharmacie. Cette nuit-là, sa bouteille d'éther s'est ouverte et les émanations lui ont offert un sommeil beaucoup plus profond que le notre. D'autant plus qu'en pleine nuit, on a été réveillé en sursaut par Marcel Soûla, sentinelle à ce moment là et qui criait "alerte, alerte ! J'ai vu une loupiote ! On se rue dehors, -sauf Paul que l'on n'arrive pas à réveiller- on cherche, on ne trouve rien et depuis, on appelle Marcel "la Loupiote".

"Tazan" s'acharne sur son poste ; un garagiste lui a donné une batterie de voiture ; il capte maintenant plusieurs postes : Espagne, Toulouse, Paris. Mais il lui faut une antenne pour capter plus loin : une antenne ou 40 mètres de fil téléphonique... J'envoie deux hommes couper 100 mètres de fil à l'entrée du village ; il suffit de demander.

Les plastiqueurs reviennent, déçus : tout ce qu'ils avaient fait sauter la veille est réparé sauf la ligne électrique : les voies sont dégagées, les rails remplacés. Ce soir, l'équipe en fera sauter davantage.

Barrière me montre sa "ligne Maginot" : on ne distingue même pas les nids des On s'entraîne aussi... Notre premier blessé fut André Descuns, victime d'un placage -au rugby- trop viril. Le Docteur lui soigna son épaule un peu fragile et il ne joua plus de quelque temps.

Ce soir, le Capitaine est là, pas content du tout : au Commandement du Bataillon, rien ne va, manque d'officiers, manque d'encadrement, désœuvrement de tous, nombreuses désertions ; des hommes sont sortis du cantonnement et ont appris que Philippe Henriot a invité les Maquisards à revenir chez eux. Ils ne seront pas poursuivis par la "justice" s'ils rachètent leur faute : beaucoup de gendarmes venus des brigades voisines sont partis. On comptait sur leur expérience, et sur leurs armes. "Tazan" capte maintenant radio-Londres ; le communiqué de guerre de l'état-major allié nous apprend que les troupes ont débarqué. Opération réussie ! Les parachutistes réceptionnés par les résistants ont attaqué à revers les postes de défense allemands et les ont détruits. Les avions alliés ont pilonné partout ; un port flottant est aménagé sur les plages et va permettre de décharger les chars de combat. Les FFI barrent les routes et voies ferrées aux Allemands qui essaient de venir en renfort à leurs armées attaquées.

Six heures, réveil en douceur et sans clairon. Dans la journée, Barrière s'occupe de l'entraînement, de la théorie, de la pratique.

Un jour, appel à la garde par la sentinelle nord. Voici un instituteur qui se dit chef de maquis près d'ici, il nous demande des armes ! -tout simplement-. Je lui propose de se joindre à nous avec ses hommes. Il refuse "je ne veux pas être militaire".

Nous faisons bon ménage : j'ai sous mes ordres des artisans, des paysans-socialistes, communistes, gaullistes, des curés, des "sans-étiquettes". Les communiqués de guerre sont excellents : l'aviation allemande est presque inexistante, les bombardiers américains détruisent l'artillerie lourde. Les brigades blindées marchent sur Bayeux. Le pont flottant est maintenant en place : nuit et jour vont débarquer des divisions blindées qui sont tout de suite opérationnelles !

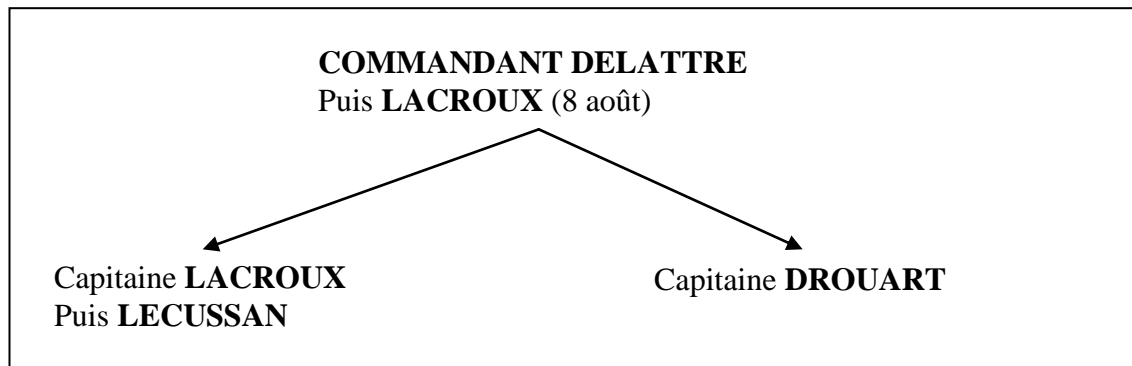
Un après-midi, 5 hommes partent sans autorisation et reviennent, très fiers dans un autobus de la TED qu'ils ont réquisitionné. Il faut le rendre, on n'a pas de gaz naturel, il est une cible trop visible pour les avions... On doit se méfier des initiatives personnelles, parfois inutiles et dangereuses pour tous.

Delattre est passé à la dissidence. Il cherche à entrer en relation avec le Haut-Commandement. Pour le moment, il est au bois de Savères avec 70 hommes. C'est un Capitaine en retraite, aérostier, comme moi. Il est le plus ancien dans le grade le plus élevé ; Lacroux propose donc qu'il soit notre Commandant. Cependant, on ne dit encore rien aux hommes.

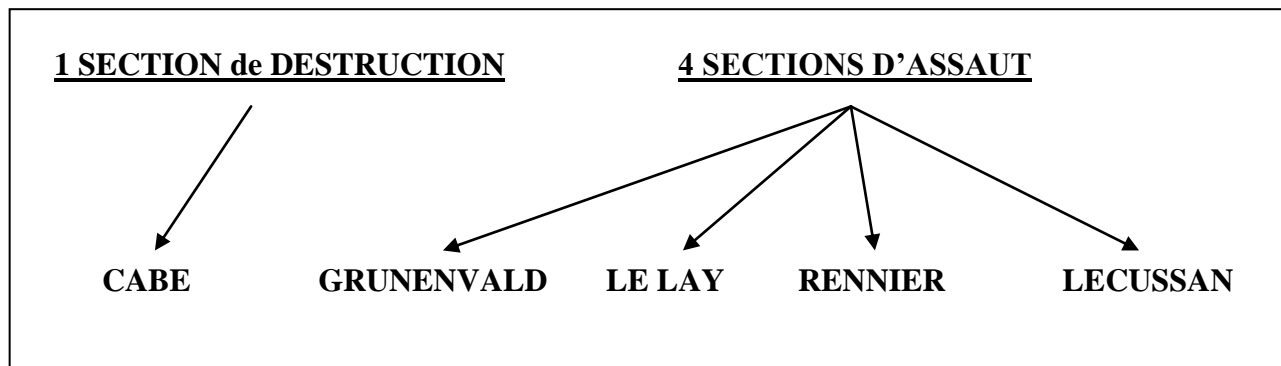


**ETE 44**

**« ON S'ORGANISE... »**



5 sections commandées par des lieutenants :



**SECTION CHIFFRE :**

- \* Intendant : Lieutenant CHIFFRE
- \* Service Santé : Docteur ROGER; Doc. MARCUS; Doc SCHNARTZ.
- \* Aumônier : Abbé ETIENNE (= abbé Chaillot)

**PLUS DE 300 HOMMES ENVIRON**, répartis dans les **4 SECTIONS d'ASSAUT (S.A)** et **UNE SECTION de DESTRUCTION (S.D)** et la **SECTION CHIFFRE** (entretien, garage, ravitaillement).



Le chauffeur  
Goulard

DELATTRE

Madame

CHIFFRE

LACROUX



L'AUMONIER



L'EQUIPE SANITAIRE

**ETE 44 « ON S'ORGANISE... » SECTION GRUNENVALD (alias COURREGE) :**



\* Le chef de section : Pierre Grunenvald, Lieutenant.

\* L'adjoint : Brigadier Barrière, Sous-Lieutenant.

\* Trois chefs de groupe :



**Sacau**  
Gr. Auterive

**Grunenvald**

**Pudebat**  
Gr.St-Sulpice

**Jammet**  
Gr. Carbonne

**« ILS ETAIENT VINGT ET CENT, ILS ETAIENT DES MILLIERS... »**

<b>ORIGINE</b>	<b>NOM</b>	<b>PRENOM</b>	<b>PSEUDO</b>	<b>AGE</b>	<b>GRADE</b>
Miremont / St-Sulpice	Cdt LACROUX	Jules			Commandant / bataillon
St-Sulpice	Lt GRUNENVALD	Pierre	Courrege	28 ans	Chef de section
	Ss-Lt BARRIERE				Ss-chef de section
	PUDEBAT	Elie	Roméo	26 ans	Chef de groupe
	Abbé CHAILLOT		Etienne		
	Sémin. MORGAN				
	Sémin. KLEBER				
	VITALIS				
Auribail (le Mourlet)	DESCUNS	André	Rubis	21 ans	
	SCHWARTZ				
	DEJEAN	Fernand			
	DEJEAN	Robert			
Montaut (le Mercé)	ECHENNE	Paul	Cactus		
	CHRETIEN	Paul			
Lézat	PHILIBERT	Marcel	Prat	25 ans	
	DENAT	Joseph	Faubert	23 ans	
	MAURETTE	Marceau	Denac	20 ans	
	DELON				
	DEJEAN	Jules			
	BLAZY		Baym ?		
Carbonne	JAMMET				Chef de groupe
	BARRES				
Pins-Justaret	CHELLE Père				
	CHELLE fils				
	THURIES	François		23 ans	
	De MAULEON				

	De MAULEON				
Poucharramet	BARBAOUT	René		19 ans	
Rieumes	CAILLIS				
	CAILLIS	René		26 ans	
Marquefave	MALLET	François			
	MALLET	Julien			
Miremont d'après P. G et R. Melet)	DOUMENG	Jean			Chef de groupe
	SOULIE	Aimé			
	SOULIE	Robert			
	PUJOL	Albert			
	CASTERAS	Pierre			
	CASTERAS	François			
	PRUVOST	Abel			
	CHIES	Angel			
	SENTENAC	André			
	LABADIE	Lucien			
	POITEVIN	Léonce			
	BOUTIN	Marcel			
Auterive (9)	SACAU				
	-				
	-				
	-				
	-				
	-				
	-				
	-				
	-				
Muret	DOUGNAC				Chef de groupe
	JESUS				
	FONTES				
	PUJOL				
	ROQUES				
	PETITROUX				
Pouy de Touges	SENTOUS	Edmond	Durand	20 ans	
Bérat	RIMAILLOT				
	LACAZE				

	LASSERE				
	JULOTTE				
Toulouse	SOULA	Marcel	La loupiotte		
	GERAUD	Camille		21 ans	
Muret	ROQUES			20 ans	
St-Hilaire	LEVASSEUR	Jean		24 ans	
Sajas Rieumes	PICHOUSTRE	Denis		22 ans	
SEYSSES	DUCAREAU			21 ans	
Ussat ( ?)	ZASSO	Bruno		23 ans	
Le Fauga	BENOIT	André		16 ans	
Turkestan	NAZAROFF		Nazar		
Allemagne	-	Karl			
	-				
	-				
Sénégal					

**ETE 44 « DANS LES BOIS... »**



Le mirador en haut du gros chêne.

La mitrailleuse est cachée dans un trou de près de 2 mètres, recouvert par un bûcher.

**ETE 44                    "Dans le petit bois..."**

Un chemin carrossable permet d'entrer dans le bois. D'un côté, des chênes, le long du petit ruisseau qui prend sa source non loin. De l'autre, sur une longueur de 100 mètres et jusqu'à la cime du bois, une zone déboisée l'hiver dernier. Sur place, il y a encore des bûches de chênes noirs de 1,50 m de longueur, largeur et hauteur. Ensuite, sur plusieurs kilomètres, le grand bois avec les arbres hauts et des fourrés très épais.

C'est là que nous cantonnons, près du chemin et de la zone déboisée. Les Sections s'installent tous les cents mètres ; la Section Grunenvald près du chemin ; celle de Lécussan, section de Destruction, près de la crête. Un gros chêne lui sert de mirador : il y a une très lointaine vue plongeante sur les routes départementales. Le Capitaine Lacroux nous désignent les emplacements des fusils-mitrailleurs : à mi-cote et à 30 m de la zone déboisée, ainsi les armes balayent la route de Lautignac à Savères.

Quinze hommes creusent les nids des mitrailleuses qu'ils protègent sur le devant et au-dessus par des bûches sur un mètre d'épaisseur pour se protéger d'une attaque de mortiers. Une petite lucarne permet d'y voir de l'intérieur. Grâce à une tranchée, on peut ramper jusqu'au fortin et le ravitailler.

Vingt-cinq fusils dans le ruisseau visent la route de Lautignac. Cent mitraillettes nous protègent derrière les gros chênes.

Des branchages cachent notre cantonnement de la vue des pilotes et nous protègent (enfin, presque) de tous les orages ! Il y eut des fuites au-dessus des Lézatois !

Un chemin de repli est aménagé : il nous sauvera la vie.

**ETE 44 "On s'installe..."**

On s'installe : il faut fabriquer une table de plusieurs mètres, des bancs ; "et la nappe, de quelle couleur ? ose demander quelqu'un,-verte" répond.

Eh bien, le soir, il y avait une bâche sur la table, une lanterne à bougie d'un vieux fiacre (pour la décoration, seulement, car on ne doit pas se faire repérer). Rapidement, les travaux sont terminés : on dormira à l'abri ce soir ; ce ne fut pas toujours le cas, il y eut parfois de très forts orages et on prit l'eau malgré les feuillages entrelacés.

Le Commandant nous rappelle à la prudence, vigilance et discipline. Huit hommes par section tracent un chemin de repli vers le haut du bois jusqu'à la départementale.

Plusieurs voitures sont réquisitionnées.

Un jour, le Commandant fait procéder à une alerte surprise, mais c'est lui qui a été surpris par notre rapidité.

On voit souvent passer une colonne de six camions et une auto-mitrailleuse, roulant à petite allure. Il est vrai que, avec nos armes, nous sommes considérés comme des terroristes et non des militaires ; le petit Maquis de St-Lys et l'énorme du Vercors sont anéantis

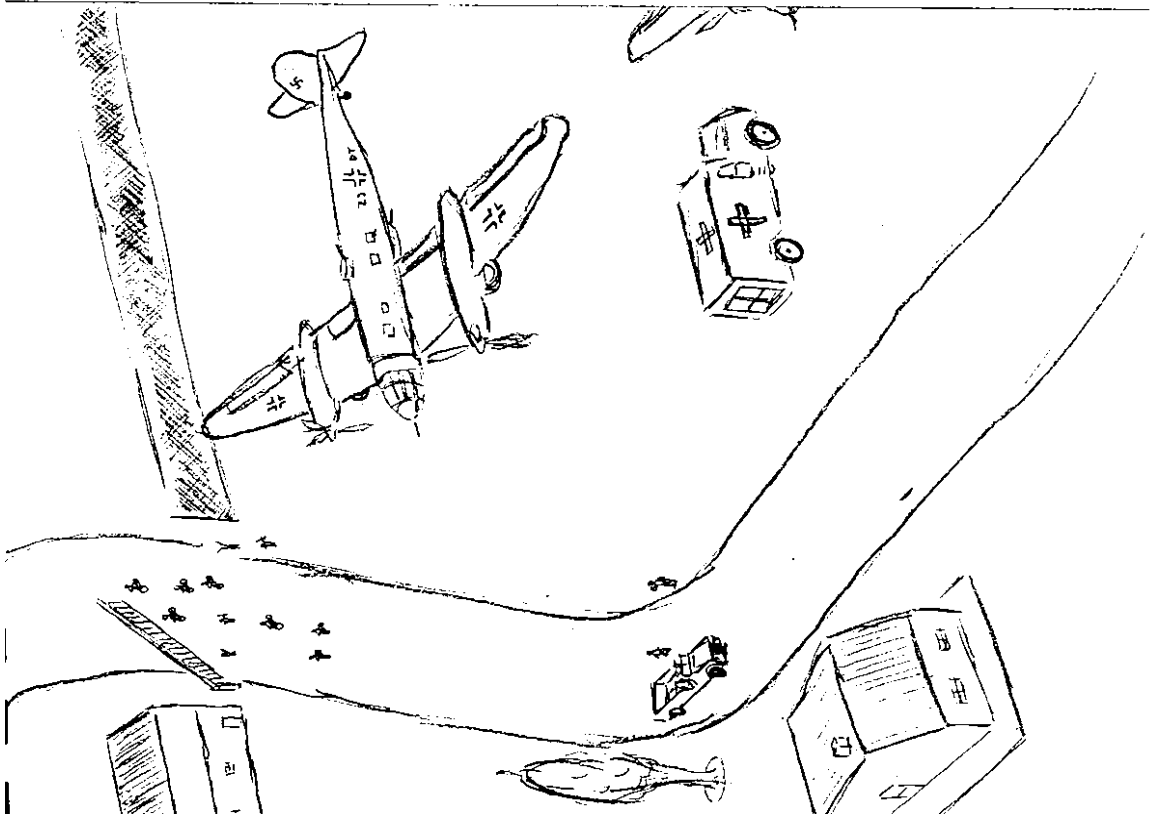
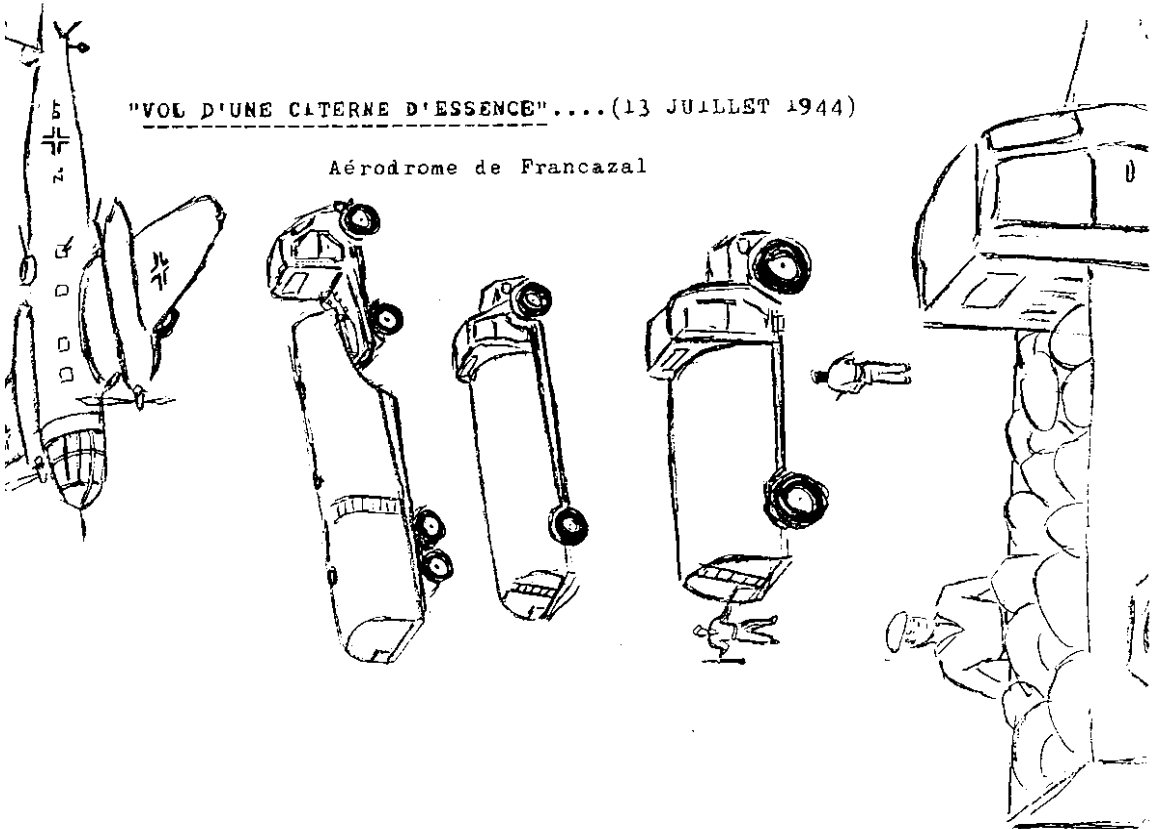
Le 14, de Gaulle est à Bayeux, il organise l'administration française civile et militaire. Les éléments de la Division "Das Reich" cantonnés dans le secteur du Vernet, Auterive et Miremont partent par la route, par petites étapes vers la Normandie, à Oradour -sur-Glane.

Le Commandant fait renforcer notre défense. Le 23, des avions anglais bombardent les bases aériennes de Toulouse-Francazal et Blagnac. Nous entendons les explosions, cela nous encourage !

Trois déserteurs allemands se joignent à nous, deux sont affectés dans ma Section.

Le Ministre Henriot a été exécuté... Le 19, on a failli perdre notre Commandant : celui-ci faisait avancer sa voiture par Goualard, Bajon se précipite pour monter près du conducteur. Avec sa mitraillette, il accroche la poignée de la portière : trois balles partent dont une dans le coude du Commandant ; le docteur veut l'évacuer en un lieu plus sûr. Le Commandant refuse. Quelques jours de grosses fièvres et le revoilà : le bras en écharpe.

Les Alliés poursuivent leur avance... Les Allemands ne parviennent pas à rejoindre le front normand : ils craignent aussi un débarquement en méditerranée.



**ETE 44 "Vol d'une citerne d'essence à Francazal..."**

Dougnac propose, un jour, de voler un camion d'essence à Francazal. Il connaît les lieux de même que Malet qui avait travaillé à l'aéroport avant que son entreprise soit réquisitionnée...

Malet, habillé de la soutane empruntée à l'Abbé Chaillot, se fait donner par une connaissance à la préfecture de Toulouse, des "Ausweiss de circulation". Il suffit ensuite d'écrire le numéro minéralogique du camion. M. Philibert, graveur sur marbre à Lézat, fabrique un tampon avec une pomme de terre !

Dougnac, Malet et Déjean (?) sont lâchés à un km de l'entrée des ouvriers et continuent le reste du chemin avec les authentiques travailleurs. Au poste d'entrée, la barrière est levée, deux Allemands laissent passer : c'est la routine journalière. Encore 300 mètres jusqu'aux citernes. Dougnac choisit la plus petite : elle roulera plus vite. Un des trois écrit le numéro du véhicule sur "l'Ausweiss" qui est ensuite placé sur le parebrise. Jusque là, tout va bien. Malet donne un coup de démarreur : rien ; deuxième coup : rien. Zut. Troisième coup, ça marche. Ouf !

A la sortie, la barrière est baissée, une sentinelle contrôle les numéros, enfin elle fait signe à une autre de lever la barrière. Malet démarre rapidement, prend de la vitesse ; la citerne n'est pas pleine, le camion n'est pas stable dans les tournants... Les voilà au maquis. "Et si c'était de l'eau ? dit l'abbé Chaillot. Et si c'était de l'eau bénite, tu en aurais pour la vie!" ose ajouter quelqu'un... Un mécano monte sur la citerne, ouvre la trappe : pas de doute, c'est du super pour avion ! Le Commandant décide de transformer le camion-gazo Citroen P45 en camion-essence. Il sera affecté à Cabe et sa S.D : à l'essence, il aura plus d'accélération.

La mission "Gazoline" est réussie !

**ETE 44 14 juillet 1944 : "fête nationale..."**

Le 14 juillet ne peut être un jour comme les autres : les sections Lecussan et Le Lay défilent devant le Monument aux Morts de Rieumes ; dépôt de gerbe, minute de silence. Des fleurs sont déposées aussi au Monument aux Morts de Muret, le bouquet a été confectionné par Madame Amiel, avec des fleurs cultivées par son mari, jardinier au service de la ville. Le Sous-préfet fit enlever ce bouquet trop symbolique dans la soirée...

C'est la fête au bataillon : une bouteille de Pernot est distribuée à chaque section. Le menu est amélioré : des tartes données par un pâtissier du secteur... Sieste prolongée... Certains se défoulent en faisant sauter des copains dans une couverture ! Lacroux les regarde, un peu triste "on serait beau si les boches arrivaient" dit-il... Beaucoup n'ont pas 20 ans !

14 juillet, certes mais en 1944 temps de guerre ; ce soir, une mission importante : détruire le transformateur d'électricité de Portet qui alimente en énergie les usines travaillant pour les Allemands comme Dewoitine. Ce soir-là, Grunenvald devait remplacer Cabe. Finalement c'est Cabe qui part avec 28 hommes et le nouveau camion. Mais, sur place, impossible de s'attaquer au transfo, il y a plus de sentinelles que prévu. On détruit plusieurs centaines de mètres de lignes et pylônes électriques. Au retour, Cabe décide de passer par Muret et de faire sauter des rails près de Longages. Dans une rue derrière la gare, tir de plusieurs mitraillettes sur le pare-brise qui éclate aussitôt ! Le camion s'arrête pile et repart tout aussi vite ; des hommes tombent du camion. Les tirs proviennent d'un train. "D'où sort ce train ?" (\*) Cabe ne répond pas. Varinay, le second de Cabe s'inquiète pour les 12 hommes tombés du camion. Arrivés au maquis, Hébrard, le 2° homme de cabine descend, crie "le Lieutenant est blessé !". On ouvre la portière, Cabe tient dans sa main droite une grenade Gramont dégoupillée ; dans sa gauche le bouchon de sécurité. Délicatement, Hébrard la lui prend et remet le bouchon en place ; mais Cabe ne bouge plus : une balle est entrée au-dessus de l'oeil droit et lui a fait éclater le crâne dans le casque ; des impacts de balles sur le camion, plusieurs ont frôlé le chauffeur, Cabe était le plus grand. De Mauléon a été sauvé par son porte-feuille !

Varinay prend le commandement de la S.D comme Lieutenant.

Quelqu'un part à la recherche des absents. Chiffre ramène un cercueil avec le Les hommes de Cabe construisent une chapelle ardente... Dans tout le maquis c'est le silence...

Des 12 hommes, pas de trace, pas d'échos !... Enfin, vers 10 Heures et demie, Sansa, un des 12, arrive en vélo, raconte qu'ils se sont repliés à travers champs et se sont réfugiés chez les moines de Lamasquère. On va les chercher...

Chiffre ramène un cercueil avec le ravitaillement... La journée s'achève dans la tristesse et le silence.

L'abbé Chaillot lit les prières au moment de la mise en bière de son chef. Le soir, vers minuit, la section de Cabe au complet et la moitié des autres partent vers le cimetière de Savères où le corps sera provisoirement déposé. Six hommes ouvrent la marche devant la bière portée par les plastiqueurs. Puis, le Commandant, l'Aumônier et nous, en colonne par trois. Un kilomètre ou deux. La bière est glissée dans un caveau. Dernières prières. Une minute de recueillement. "Adieu, Cabe, mort pour la Patrie", dit le Commandant. Nous rentrons en silence, comme le fut la cérémonie. Dans cette nuit très courte, très peu trouvent le sommeil.

Le 16 juillet est une journée triste et morose. Toujours des passages d'avions d'observation et de bombardement.

Le soir, Varinay et la S.D partent en mission.

(\*) on apprit plus tard que dans la journée du 14, les Allemands, prévoyant sûrement que les maquisards ne bougeraient pas un 14 juillet avaient fait réparer la voie par une équipe de "requis" et amené le train dans la nuit. Train précieux puisqu'il transporta, des bombes volantes "V1" du type de celles lancées sur Londres. Elles furent retrouvées intactes dans une ferme désaffectée près de la base de Blagnac.

## COMBAT DANS LE BOIS DE SAVERES

(17 juillet 1944)



Quatre avions Heinkel-bimoteurs bombardent notre cantonnement vers 6 heures. Pas de victimes... Vers midi, une colonne allemande venant de Lautignac, engage le combat, pendant plusieurs heures.

Bilan : aucune perte côté français ;

Repli français, dans le calme vers les bois de Fabas.

Après notre départ, nouveau bombardement aérien sur le bois de Savères.

**ETE 44 : "17 juillet 1944 : Bataille de Saveres"...**

Déjà, le matin, vers 6 heures, des avions : alerte ! Vite à nos postes de combat. Heureusement que nous dormons les godillots aux pieds ! Trois avions Heinkel effectuent des passages à basse altitude. Eugène, le légionnaire, braque son fusil-mitrailleur, le canon appuyé sur une branche : il veut faire un carton ! On arrête son élan : impossible de les descendre tous les trois ; on ne doit pas être repérés.

Marcel Philibert se souvient encore d'avoir vu le regard du pilote : impressionnant ! L'avion a viré juste au dessus. Mitrailleuses, bombes incendiaires, bombes explosives ; c'est le bouquet : cela fait beaucoup de bruit ; quatre passages ; aucun tué, aucun blessé, de nombreux foyers d'incendie à l'orée du bois. Le Capitaine est content : les Allemands ont tout largué sur les carcasses de voiture qu'il nous avait fait déplacer auparavant. Ils ont visé le côté S.O, on est côté N.O et N.B.

Qui connaissait la position de notre cantonnement ? Qui nous a donnés ? Qui les a si bien renseignés ?

L'attaque terrestre ne va pas tarder. Le Commandant charge le Capitaine Lacroux de s'occuper de toute la défense pendant que le Capitaine Drouart et les siens éteignent les foyers d'incendie. Heureusement, le ruisseau n'est pas loin...

On se prépare : 3 fusils-mitrailleurs pour Jammet et Grunenvald qui vont défendre l'entrée du maquis ; tous leurs hommes sont placés le long du ruisseau, face à la route de Lautignac... Tous les Hommes doivent participer : ceux du garage, ceux des cuisines, du secrétariat... Varinay et les siens construisent un mur de protection de un mètre de haut avec des bûches de bois qui cachent des hommes armés de 4 grenades Gramont, de un kg de plastic et des grenades à main pour lancer sur les véhicules blindés...

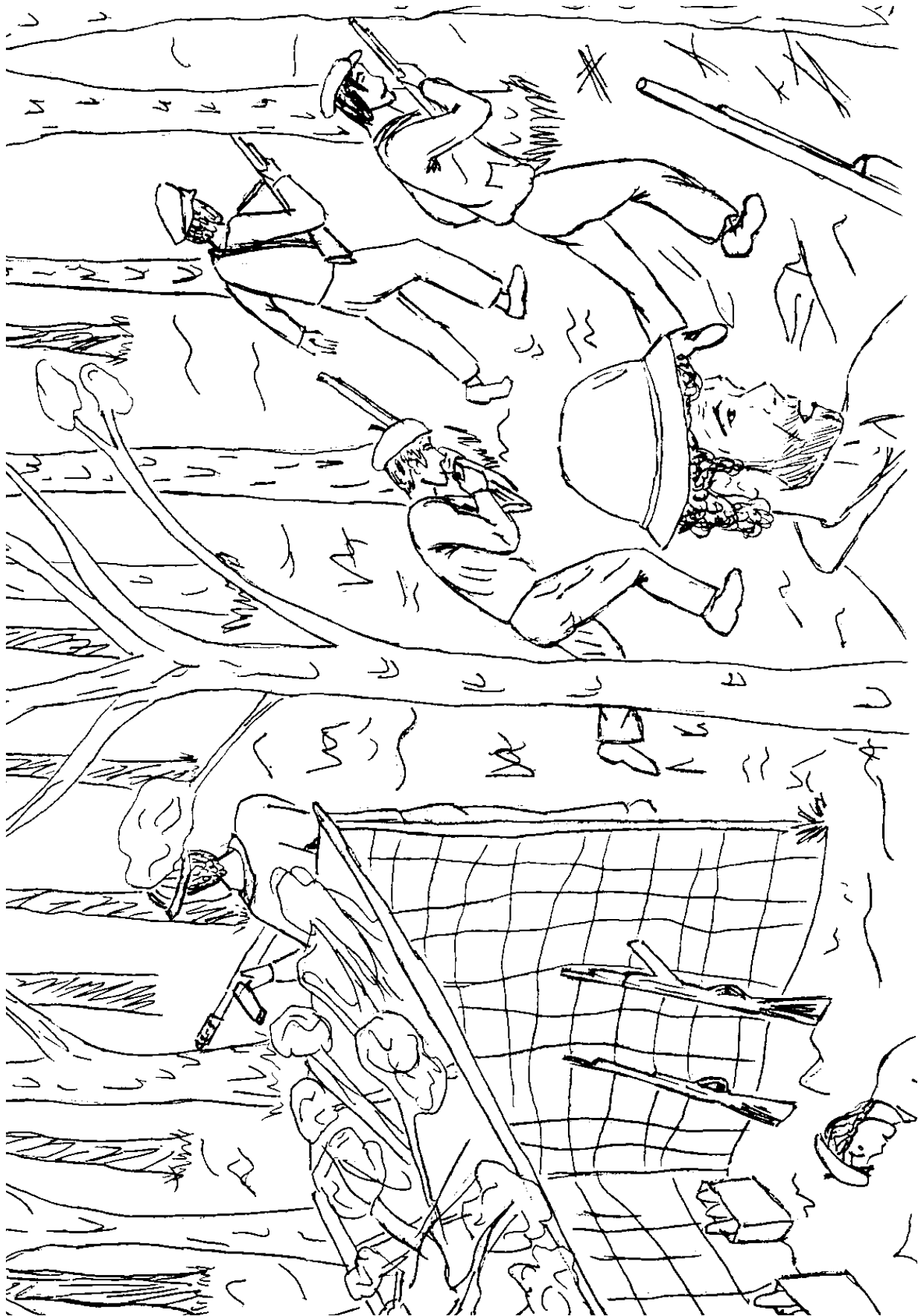
Surtout, attendre l'ordre de tirer.

Nous sommes tous prêts : les toubibs aussi. En attendant, nous déjeunons, du pain et du café. En haut du bois, sur le mirador, deux Hommes scrutent l'horizon. Un fermier, mutilé de la guerre de 14 habite sur le coteau vers Lautignac. En accord avec lui, un drap est placé à la fenêtre du premier étage ; s'il l'enlève, c'est que des Allemands arrivent... "Ils viendront sûrement, pour récupérer aussi la citerne d'essence", me dit Jammet.

"Bessières" et Déjean, du garage rejoignent notre groupe.

Pour le moment, c'est le silence. Quelques oiseaux.

Une voiture. "Les voilà, dit le séminariste. Mais non, c'est le boulanger qui fait sa tournée à domicile. Le Commandant passe plusieurs fois pour nous reconforter. On a peur... On attend, on papote. Jammet me révèle que Chiffre a fait des conserves de viande que des sympathisants ont stérilisées ! Voilà le casse-croûte : Jammet a raison, un kg de pain, une boîte de 500 g de boeuf à la gelée, du vin pour 5 hommes. Aujourd'hui, pas de cuisine au feu de bois. Pudébat est content "les Allemands vont venir le ventre creux et nous, nous aurons le ventre plein !"... Faudra demander des conserves de canard et de foie gras. Barrière préfère manger la dinde aux marrons chez lui... On rêve...



**ETE 44... "17 juillet 1944 : BATAILLE DE SAVERES"...**

Tout d'un coup, Jammet, prévenu par un garde du mirador crie de toutes ses forces : "Alerte, le drap n'est plus là !" On ne voit rien venir, on n'entend rien... On attend, les yeux fixés vers le haut de la côte. Le moment tant attendu et craint est arrivé. Que va-t-il se passer ? Comment va-t-on réagir ?

Les voilà ; une auto-mitrailleuse en tête. Merde, ça va vraiment chauffer ! Puis une voiture découverte, puis 6 camions Renault et encore une ambulance : ça doit faire au moins 200 militaires contre 175 maquisards non habitués....

Les voilà, ils passent le petit pont du ruisseau. L'auto-mitrailleuse est juste en face l'entrée du bois, juste en face de nous ! Pourvu qu'aucun des nôtres ne tire sans ordre ! Au même moment, le Sous-lieutenant Barrière, Philibert, Denat et Maurette reviennent de leur garde sur l'autre versant juste en face, ils voient donc la colonne allemande de derrière.

Les Officiers allemands font descendre les hommes des camions, regardent autour d'eux, vont et viennent, regardent de notre côté. On est tous prêts à tirer. Derrière moi, le Commandant murmure "si seulement ils foutaient le camp !". Mais les voilà qui s'avancent vers nous, l'arme à la main, tranquilles comme s'ils allaient aux champignons ou à la chasse ! Ils pensent peut-être que nous avons décroché ou que le bombardement de ce matin nous a tués. Nous sommes prêts mais ils sont de plus en plus près. Ça sent mauvais Le Commandant m'ordonne d'ouvrir le feu. Je crie "feu à volonté". Nos FM, fusils, et mitraillettes tirent en même temps. Lécussan ordonne le tir de son côté. Gros dégâts chez les Allemands ; l'auto-mitrailleuse restée en arrière et plusieurs FM, mitraillettes ripostent. Tirs par petites rafales. On entend les balles percuter nos bûches de protection. Dejean tire, toujours debout : quelle belle cible, il va se faire tuer ! Le Commandant s'approche, regarde rapidement "les premières lignes sont anéanties." Karl, un déserteur allemand au Maquis depuis une quinzaine de jours abat lui-même au fusil le servant d'une mitrailleuse fixée sur un camion. Les Allemands, arrêtés sur le petit pont, sont surpris; ils dégringolent dans le fossé et se mettent vite en position de tir. Visiblement, ils ont l'habitude. La porte droite de l'auto-mitrailleuse est ouverte, la tête d'un soldat touche le sol, ses jambes sont encore à l'intérieur du véhicule. Pudébat dit qu'il a vidé plusieurs chargeurs dessus ; des balles sont entrées par la lucarne du conducteur et du tireur. Incroyable. A. Descuns, P. Echenne et lui étaient plus haut, près de Le-Lay.

Le Commandant rappelle Varinay et cinq des siens. On tire pour les couvrir. On réussît mais ils ont eu très peur. Les balles sifflent de tous côtés. Silence quelques minutes... Les Allemands tentent de dégager les cadavres de l'auto-mitrailleuse ; tir d'un FM, trois Allemands de moins. Le Docteur Schwartz vient nous voir ; on lui dit qu'au début, on avait les chocottes mais maintenant, on ne peut plus s'arrêter.

Il est trois heures et demie, cela fait plus de deux heures que l'on combat. Delon, de Lézat, est resté coincé très longtemps dans le boyau de ravitaillement qui mène aux FM... -Silence. Silence inquiétant... -Ils attendent des renforts ? Où se trouve leur radio ? Dans l'auto-mitrailleuse ? Vont-ils décrocher ? Et en laissant les blessés ? De nouveaux tirs par rafales. Silence. Un de nos FM tire plusieurs fois, pas de réponse. Rien ne bouge... Une trentaine de morts, beaucoup de blessés.

Il est quatre heures, on se bat depuis midi... Ce silence est de plus en plus inquiétant. Tout à coup, une voiture se met en marche, -un ordre est gueulé "Kommt zurück mit Luftwaffe" ?... La voiture démarre et prend la direction de Lautignac. Ca monte, elle ne va pas vite, c'est la voiture découverte ! je crie "tirez-tirez donc". Ils tirent tous en même temps : la voiture zigzague, se retourne dans le fossé à droite. Rien ne bouge ; des cris... puis de nouveau le silence... Le Commandant préfère attendre encore avant de décrocher : on ne savait pas encore que les pertes allemandes étaient si lourdes : une vingtaine de morts et blessés dont des miliciens. Une deuxième voiture démarre plein gaz, c'est l'ambulance, elle passe malgré nos tirs. Ambulance blindée ?

Le Commandant décide de partir. Le Capitaine organise donc le repli avec Lécussan : Section Lécussan puis Le Lay, Varinay, l'Etat-Major, Jammet et Grunenvald en dernier. Chacun prend son sac, des munitions et des vivres. En silence, la colonne démarre par le chemin de secours en direction de Montastruc-Saves. En tête, le Capitaine Drouart. Pudébat et Echenne tirent de temps en temps... Varinay, maintenant... C'est au tour de Jammet, on essaie de prendre les choses à la légère "tu n'as laissé personne en haut du mirador ?"

A nous, maintenant, on tire un dernier coup. Et voilà qu'apparaît André Benoit, le plus jeune du maquis.

Quelqu'un ouvre le robinet de la citerne du petit camion ; l'odeur de l'essence nous suivra longtemps. Il y a environ trois km de bois à parcourir ; notre colonne s'étire sur plusieurs centaines de mètres. "Si on doit marcher toute la nuit, le Commandant ne tiendra pas le coup, il faudra le porter" dit quelqu'un. Les émotions de la journée nous rendent bavards, qu'est-ce qu'on pourra raconter à nos petits-enfants ! C'est bien beau la liberté mais elle se mérite : ils sont tranquilles, les autres pendant qu'on fait les cons. S'il faut, à la libération, ils nous largueront.

Nous voilà à la Départementale de Savères à Saujas. Il faut la traverser, s'engager dans l'autre bois jusqu'à la lisière, au bord du ruisseau du Touch. Deux hommes font le gué de chaque côté du passage. Lécussan, caché derrière un arbre, revolver à la main fait signe pour faire traverser un groupe. Une auto-mitrailleuse passe et repasse ; nous traversons enfin et nous enfonçons dans le bois épais de ronces et fourrés. C'est dur, surtout pour les premiers, d'avance ; nous nous relayons souvent.

Tout va bien, comme si on n'avait fait que ça !

Cinq heures et demie, le bois est plus clair maintenant ; on arrive près de la source du Touch que nous traversons facilement.

**ETE 44 "Dans les bois, des terroristes fantômes"...**

Tout d'un coup, des bruits d'avion, un soldat monte en haut d'un gros chêne ; des explosions ; six bimoteurs Heinkel tournent au-dessus de notre dernier cantonnement. De grandes flammes, une fumée noire, nouveau passage d'avions. Le Commandant décide que l'on continuera la marche de nuit ; en attendant, on va casser la croûte.

Chiffre et cinq hommes vont chercher de l'eau à une métairie proche ; ils sont bien reçus:le fermier prête même des grosses bonbonnes et une brouette pour porter le tout ; la patronne nous donne aussi un gros panier de prunes, du lard... On a plus d'appétit qu'à midi, même les gâteaux-pétain nous semblent bons... Au loin, toujours la fumée noire ; "c'est l'essence", dit Malet. Des fusillades, le Commandant nous rassure "-ce doit être les renforts allemands, ils fouillent le bois en tirant au hasard : ils cherchent les terroristes!... On apprend plus tard qu'ils étaient 5 à 600. Le Commandant nous félicite d'avoir soutenu un tel combat contre un ennemi plus nombreux, mieux armé : on a même droit à une cigarette !

Encore 25 km jusqu'à la Forêt de Fabas. Le Capitaine Lacroux en tête, on part en évitant les routes départementales ; cela rallonge évidemment. Trois-quarts d'heure de marche, un quart d'heure de pause ; nous sommes très chargés, fatigués ; il y a de plus en plus de traînants ; le Commandant nous encourage : il tient le coup !

Enfin, nous y voilà : c'est un des emplacements que le Commandant avait repérés il y a deux mois ; on s'écroule, heureux ; le Commandant a encore la force d'ajouter "Et maintenant, les enfants, il nous faut nous remonter en ménage !".

Il est plus de 5 heures ;

Succès complet : aucune perte en hommes, en matériel face à un ennemi parfaitement équipé et entraîné. Réussite complète grâce à la compétence des chefs, tous militaires de carrière, grâce aussi à la détermination, à la discipline de tous, à la confiance mutuelle de tous. Quelques éraflures et beaucoup de peur. Paul Echenne gardera longtemps une cicatrice à un pouce, il se souvient aussi des crampons de ses godillots coupés par une balle ! Un autre a été sauvé par le guide de sa mitraillette...

Le ravitaillement de pains et de vivres est déjà là ; le cuisinier installe le chaudron pour le café, problème : où trouver de l'eau ? On cherche des rajols. Vers neuf heures, le Capitaine Lacroux rassemble ses Lieutenants et nous indique l'emplacement de chaque Section. Barrière et moi prenons nos dispositions, mais ici, nous n'avons pas de bûches toute prêtes : il faut abattre les arbres ; on trouve une source pas très loin des cuisines, le Docteur la déclare potable : Pudebat et Echenne passent la journée à construire leur fortin... Après une sieste sous les arbres, on termine la construction de nos cabanes et lignes de défense ; au garage aussi, on s'équipe : 3 véhicules par réquisition. Ce soir, Varinay et les siens iront détruire la voie ferrée.

Inspection du Commandant et du Capitaine. Ils sont contents. De plus, les nouvelles à la radio sont très bonnes : les Alliés avancent, la Résistance a fait un gros travail.

Chretien

Morgan

Goualard



Schwartz

Rimailot

Les frères Caillis

Les vestes en cuir avaient été parachutées avant le débarquement. Mais elles furent mal entreposées et un grand nombre fut inutilisable.

Celle de Cabe, mort, fut lavée dans un ruisseau voisin et donnée à un autre.

**"LES MALGACHES - SENEGALAIS" (\*\*)**

Dans la première quinzaine d'août, deux compagnies de Malgaches occupés à couper du bois dans les environs pour les Eaux et Forêts se présentent un jour avec l'adjudant Marchand et sont incorporés au maquis.

Parfois maltraités par les copains : la décolonisation n'est pas encore dans l'air du temps. Mais comme certains l'ont dit : -"c'est pire chez nous" ; les voilà donc volontaires pour libérer la patrie.

Ils traceront à coups de machette les chemins de replis à travers les bois. Inflexibles lorsqu'ils étaient de garde : un soir, certains refuseront de laisser passer Descuns qu'ils connaissaient mais avait oublié le mot de passe !

(\*\*) L'Afrique est immense et loin de chez nous, ce qui explique les divers noms qu'on leur donnait.

Après la libération de notre région, ils continueront la guerre en Allemagne.

**ETE 44                    "Dans les bois..."**

Le deuxième jour à Fabas, nous préparons un nouveau chemin de repli, nous perfectionnons : de vrais pro ! Chiffre est passé du côté de Savères, il a appris que les Allemands ont évacué leurs morts et leurs blessés avant le bombardement de notre ancien cantonnement.

Les jours raccourcissent : Varinay et les siens font toujours sauter les voies : la routine ! Les nouvelles radio sont bonnes...

Mais on n'a plus d'argent, le Commandant nous envoie en chercher là où il y en a : à la Perception du Fousseret ; tout se passe bien, avec cinq hommes, nous entrons, un sixième est resté dehors ; le personnel comprend très vite, on échange l'argent contre un reçu de la France-Libre. Le percepteur est content de notre visite et nous dit de repasser aussi demain, il sera plus riche !...

La Poste de Muret est plus riche mais la virée a failli mal tourner :

XXX

Le lendemain, pour le moral, on s'attaque aux bureaux de tabac ; on sait qu'ils viennent de recevoir les rations du mois d'août ; le buraliste de St-Sulpice, M.Martin (du côté de l'actuelle pharmacie) est tellement satisfait qu'il nous donne même la ration des gendarmes et m'envoie ses amitiés.

Une autre équipe, celle de l'abbé Chaillot -parfait terroriste- s'occupe du bureau de XXX. Depuis deux jours, les voies ferrées ne sont plus réparées ; "c'est le commencement de la fin".

On a des sous, du tabac, il manque le carburant ; on s'empare donc sur la 117 d'un camion de ravitaillement en gaz qui venait de faire le plein à St-Marcet. On s'entend aussi avec un producteur de bois pour gazo : il nous donne du bois si on lui envoie deux hommes pour couper de petits cubes de bois...

"UN DROLE DE PRISONNIER !!!"

SARRES(?)  
- NAZAR  
- RIBAILLOT  
(+ Benat)  
- P. P. Echenn  
- CAILLIS  
- P. GRUNENVALD  
- DELON  
- PUDEBAT  
- CHRISTIAN



**Un peu de détente : le chef fait prisonnier** (avec l'uniforme allemand de Nazaroff, déserteur de l'armée allemande, comme trois autres soldats).

## NAZAR

Ce jour-là, 2 hommes vont chercher du bois pour gazo chez le marchand. Le patron leur apprend à se servir de la scie électrique pour faire les petits cubes. Pendant ce temps, ils racontent la bataille de Savères... Et voilà qu'apparaît un soldat en uniforme allemand et armé ! Il s'approche tout en disant "-Nicht Deutch, Rouse, Maquis".

Il a une drôle de tête pour un Allemand : on dirait un chinois !... Les deux compères reviennent au cantonnement, contents de ramener un prisonnier : le premier !

Le Docteur Schwartz, israélite, lui parle en yiddish et réussit à en savoir davantage. En fait, il s'agit d'un soviétique-Turkestan, fait prisonnier par les Allemands à Stalingrad et incorporé de force dans l'armée allemande, envoyé dans le sud de la France et affecté comme sergent avec d'autres, à la garde de l'usine de St-Marcet près de St-Gaudens... Là il apprend l'existence de maquis tout près, il déserte et le voilà avec nous.

Le chef accepte de le garder parmi nous, après une mise en surveillance de quelques jours. Mais le lendemain, à la première heure du jour, il se lève pour faire un footing ! Par la suite, on l'obligea à ne se lever qu'à six heures. On lui rendit son fusil ; il s'appelait Nazaroff. (\*)

(\*) Plus tard, il épousera une française et s'installera dans notre région.

#### **ETE 44 "ILS ONT TUE NOTRE COMMANDANT !"...**

Le 6 août, les sentinelles du poste nord surprennent cinq civils qui longent le pré. Au maquisard qui les interroge, ils répondent qu'ils veulent s'enrôler au maquis. On les fouille et trouve sur chacun un revolver-barillet anglais. Pieds nus et mains levées sur la nuque, direction le Commandant. Ils refusent de décliner leur identité.

Presque tous les hommes s'approchent du P.C pour voir "les visiteurs". Tout d'un coup Jammet, de Carbonne, en reconnaît 3.

Un des cinq veut parler seul à seul au Commandant qui le fait passer dans la pièce à côté, c'est à dire à 50 mètres environ. Dans un calme que chacun lui connaît, il écoute ; puis il renvoie chacun à sa Section... L'interrogatoire des cinq hommes dure long temps, le plus jeune pleure.

Enfin, le Lieutenant Lécussan est chargé de les garder dans un vieux fourgon des Postes. Deux soldats montent la garde, relevées toutes les deux heures.

Plus tard, le Commandant nous informe que les prisonniers ont avoué être miliciens ; les trois plus âgés, originaires de Carbonne ; les deux autres, de Toulouse, ne semblent pas se rendre compte de la gravité de la situation et de l'importance de leur action : ils disent avoir été enrôlés de force par leurs parents dans la Milice ; leurs armes viennent d'un maquis du Gers anéanti début juillet. La position de notre cantonnement est déjà indiquée avec précision sur leur carte d'Etat-Major du secteur. Ils cherchaient pour la Gestapo les Maquisards en repli depuis Savères. Le moment est critique : notre vie dépend de leur avenir... Mais ils cherchaient des terroristes, ils ont trouvé des militaires : Delattre veut voir ses supérieurs avant toute décision.

Notre Commandant est très sociable : ce 7 août, chaque lieutenant lui a remis la liste des soldats mariés, chefs de famille ou ayant des personnes à charge afin de faire parvenir aux familles la somme de deux mille francs ; il y en a un peu plus de cent. Il part donc aussi envoyer ces sommes par mandat-postal. Le Commandant et le Docteur Marcus sont assis derrière, Bajon "garde du corps du CDT" et Goualard, le chauffeur devant.

Arrivés à Rieumes, des miliciens le reconnaissent et tirent. Ils s'enfuient aussitôt. Goualard, malgré sa blessure réussit à ramener tout le monde, il sera "opéré" clandestinement à l'Isle-en-Dodon, le Docteur Marcus tient la sacoche contenant l'argent contre son ventre. Et surtout : ils ont tué notre Commandant.

Le Capitaine Lacroux fait construire une chapelle ; deux hommes montent la garde d'honneur. Lacroux aussi est très touché. Tous les hommes non de garde se rassemblent pour rendre, une dernière fois les honneurs à notre chef. Vers deux heures, la bière est déposée sur la camionnette... Eloges funèbres... Avec trois hommes à bord, la voiture démarre doucement. Son corps doit être déposé dans le caveau familial au Lherm. Le Commandant, nous l'avons vraiment tous pleuré. Un Chef.

Mais la guerre n'est pas finie. Nous ne devons pas flancher, nous devons continuer !

**ETE 44 "Des terroristes, maquisards, miliciens"...**

(dans les bois de Fabas, août 1944)

Lacroux, nouveau Commandant, décide de former un tribunal militaire de guerre avec les 6 officiers -sans les médecins- (Le Lay, Lécussan, Grunenvald, Reiner, Chiffre, De Varinay). Il fait venir les prisonniers, lit l'acte d'accusation des faits reconnus le 6 août. Pour leur défense, les prisonniers déclarent qu'ils nous prenaient pour des terroristes ; et non des soldats en lutte contre le nazisme. Ils sont cependant conscients du fait que les Allemands, une fois renseignés, bombarderaient le secteur.

Vivants, ils risquent de parler ; la vie de plusieurs dizaines de maquisards dépend de leur vie. Ils se laissent reconduire en silence dans leur "cellule" avec l'abbé. Après une demi-heure de réflexion, le verdict est la peine de mort. Le plus jeune pleure toujours et crie "ne me tuez pas, mon Capitaine!". Le lendemain, à l'aube, ils sont fusillés par un peloton de volontaires. Au bruit de la fusillade, certains ont cru qu'il s'agissait d'une attaque et se préparaient à riposter : peu étaient vraiment au courant de tout ce qui s'est passé. (\*)

Le Capitaine Lacroux prend le commandement du Bataillon, le Lieutenant Lécussan celui de l'ancienne compagnie Lacroux... Deux compagnies de Malgaches occupés à couper du bois dans les environs pour les Eaux et Forêts se présentent un jour avec l'adjudant Marchand et sont incorporés au Maquis.

La vie reprend son cours mais, pour l'instant, il n'y a pas de mission. Le Commandant accepte cependant une innovation : la D.C.A. C'est Eugène, le légionnaire, spécialiste des FM qui instruira les tireurs contre un éventuel combat aérien. Eugène est sûr de notre victoire mais aucun avion ne se pointe à l'horizon !

Le 15, le Commandant nous informe que le G1 de Lattre de Tassigny et son armée a débarqué en Provence ; il remonte la vallée du Rhône pour rejoindre l'armée de Paton qui avance au sud de Paris. Le Haut Commandement allemand décide alors de retirer ses troupes à l'ouest et au sud du pays pour empêcher la jonction des Alliés et éviter ainsi d'être encerclés... Pas d'ordre pour nous ; nous ne bougeons pas.

Le 16, tout va très vite : les maquis passent à l'action en dehors des villes pour ralentir ou même stopper les Allemands en fuite. Et surtout, pas de combats dans les villes pour éviter les représailles.

XXX

La France du sud va se libérer toute seule.

Le 17, le Cdt Lacroux place la Section Grunenvald sur la route d'Aurignac à St-Gaudens pour intercepter les véhicules. Les trains ne circulent plus. A midi, encore personne en vue ! A 4 heures, on rentre bredouille. R.A.S. Le soir, revoilà l'agent secret de Toulouse qui nous apprend que Toulouse se vide, les Allemands brûlent tous les papiers ; il y a quelques accrochages dans les rues.

(\*) Autre nouvelle, il y a plusieurs Etats-Majors FF.

**"SECTION LE-LAY... RETOUR DE FABAS"**

**Le-lay** (avec un béret de chasseur alpin)  
|

XXX

Le lieutenant Le-Lay était un officier gardes-voie du gouvernement de Vichy. Ses hommes et lui ont déserté pour rejoindre le maquis (il mourra plus tard en Algérie). Douard, Cabe, Reiner étaient aussi des lieutenants garde-voie.

QUI sera maître de la situation après la Libération ? Lacroux refuse d'intervenir dans la ville. Notre Bataillon représente une grosse force militaire, dans tous les cas il est sorti indemne et vainqueur ; on a fait subir de nombreux dommages aux Allemands. Selon ses propres paroles : "je fais la guerre au nazisme, je ne serai pas acteur d'une guerre civile."





De gauche à droite : SACAU, GRUNENVALD, un séminariste.

**ETE 44 "quoi de nouveau ?"**

Nous venons de recevoir les premiers numéros de la nouvelle presse. L'unique journal régional de l'avant Libération est enfin interdit de parution. Il y a maintenant au moins 12 quotidiens aux noms flamboyants très à la mode : La République Modérée, Le Patriote, L'Espoir, La Victoire, La Voix du Midi, Vaincre, Combat, Libération etc... Quelquefois, la même imprimerie travaille pour des journaux différents ; puis ils cesseront de paraître et l'ancien journal interdit réapparaît avec le succès que l'on sait.

**L'Avant-Garde** : journal libre de jeunes français, organe de la Fédération des jeunesses communistes.

**Le Populaire** : organe du comité d'Action Socialiste.

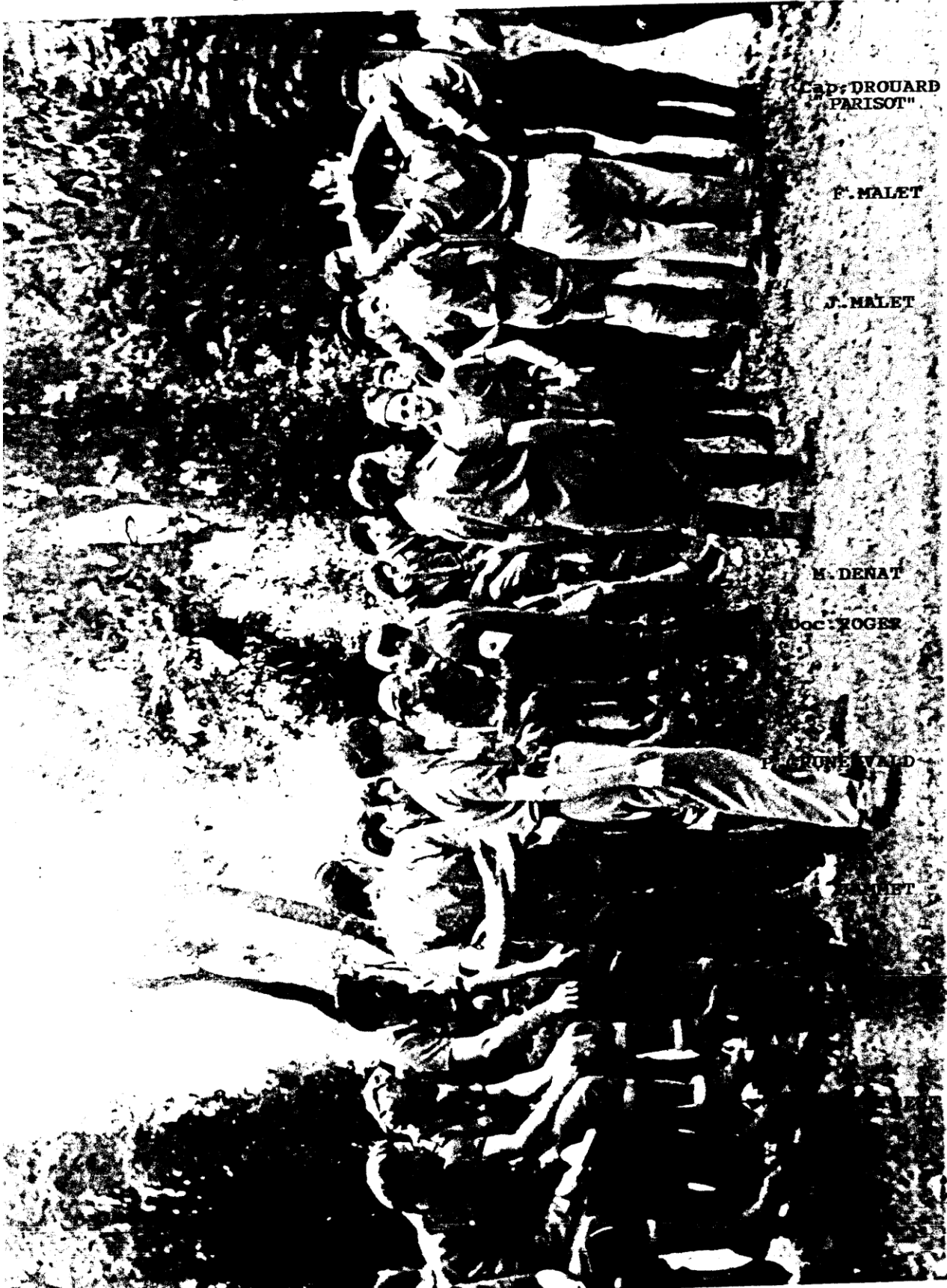
**Libération** : depuis début 1943 est l'organe des Mouvements de Résistance Unis, comme **Franc-Tireur, Combat** ;

\* **Combat** : Depuis le début 1944, les 3 journaux des MUR portent en bandeau "Organe du Mouvement de la Libération Nationale". Le journal est né des "Petites Ailes" d'Henri Frenay.

\* **L'Humanité** : le plus ancien des journaux clandestins (elle paraît depuis octobre 1939).

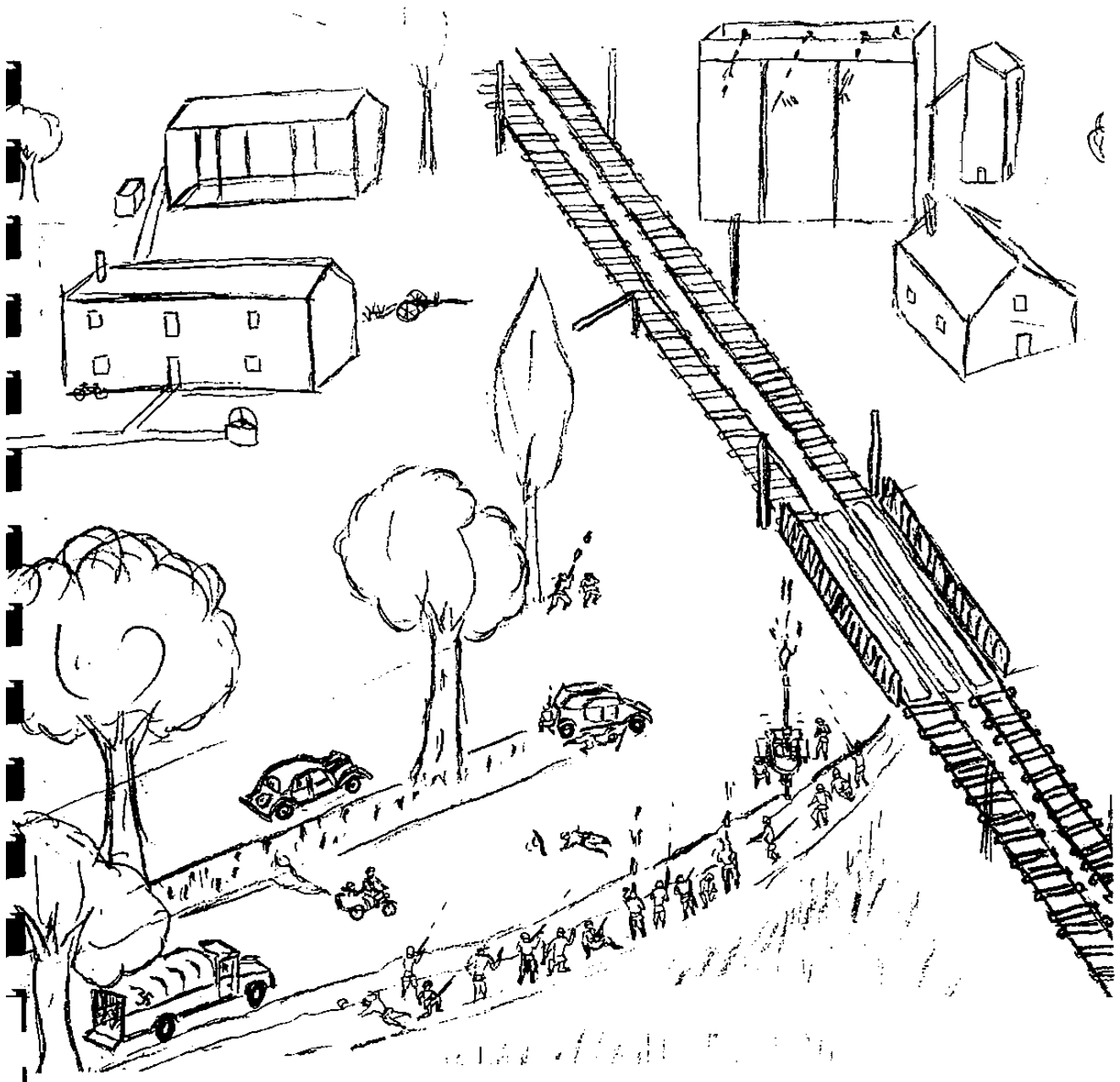
\* **Libérer et Fédérer**

PEU de TEMPS AVANT la BATAILLE de MURET



MAQUIS de RIEUMES – MURET  
SECTION GRUNENVALD - COURREGE

"20 août 1944 : au lieu-dit LE-GUERRIER"



A l'entrée de Muret, route de Seysses, la Section Lécussan ouvre le feu sur une colonne allemande. Les autres sections arrivent en renfort : Le Lay près du cimetière et Grunenvald sortie de route vers Seysses. Ils encerclent donc les Allemands qui se rendent enfin, après 3 heures de combat. Bilan, côté maquis : 1 blessé léger ; côté allemand : 13 morts dont l'officier  
28 blessés  
90 prisonniers... Tout le matériel.

**"20 août 1944, au lieu-dit "LE-GUERRIER" : BATAILLE DE MURET".**

Le Commissaire de la République nommé par De Gaulle pour exercer ses fonctions à la place du Préfet Régional déchu, est grièvement blessé. La mésentente entre pouvoir civil et état-majors FFI et FTP et partis politique est de plus en plus grande. XXX, son adjoint est refusé. La situation à Toulouse est des plus confuses !

Le 20 août, Granier, le chef du secteur 3, demande d'urgence des forces pour protéger Muret où les Allemands, avant leur départ, s'apprêtent à faire sauter la poste et leur dépôt de munitions. Le gros du maquis prend donc la route en convoi pour cantonner dans une briqueterie, route d'Ox.

Le 19 août, deux sections sont aux points sensibles aux entrées de Muret. Le Lieutenant Lécussan place ses FM sur le toit des silos à blé : leur champ de tir couvre toutes les routes entrant dans la ville et défend les points importants : le pont et la gare. La section Grunenvald et le groupe de Malgaches est au nouveau PC, à la briqueterie ; celle de Chiffre arrive dans la nuit du 20 août. Il paraît que ce fut l'occasion pour Robert Soulié, de Miremont ; d'apprendre à conduire à son chef ! (M. Melet)

A Muret, les habitants ne nous font pas grand accueil, il est vrai qu'ils en sont à leur 2° jour de fête de la Libération !

Mais le Commandant a raison, la fête de la Libération, c'est trop tôt. Le 20 août, le repas terminé, on fumait tranquillement le calumet de la paix retrouvée lorsqu'on entend une bruyante mitraille au loin. Un soldat envoyé par Lécussan descend à toute vitesse à vélo, tombe et crie qu'une colonne allemande d'une centaine d'hommes est bloquée sur la route de Seysses, à cent mètres du cimetière. La Section Lécussan barre la route d'un côté et demande des renforts. Rassemblement : Le Lay doit se placer au cimetière et ma section doit empêcher les Allemands de faire demi-tour et donc de fermer la route de Seysses.

On traverse un champ de maïs pour barrer l'issue plus loin. Tout à coup, je me trouve face à face avec un jeune allemand, je tire, il s'écroule.

Ça tire de tous les côtés. Les Allemands ne vont pas se rendre facilement ! Nous nous stoppons dans le même fossé que les Boches ; il longe la route ; mais nous nous trouvons dans la même ligne de tir que les Allemands et leurs FM, c'est dangereux pour les nôtres qui sont dans le même axe de tir : je fais donc cesser le tir.

Un muretain eut l'idée d'ouvrir une vanne du canal d'arrosage venant de St-Martory ; le fossé est inondé, les Allemands doivent lever la tête pour respirer. Cibles faciles pour nous ; touchés en pleine tête. Un civil tire plusieurs dizaines de balles Lebel.

Les Allemands tentent de mettre en batterie un canon de 25 mm contre les FM de Lécussan ; mais chaque fois qu'un soldat du canon veut s'installer au poste de tir, il est descendu par les nôtres : rien ne les protège... tirs effroyables de toutes les armes.

Mitrillés et encerclés, les Allemands n'ont plus le moral et aucune chance de vaincre. Après quelques instants de silence, apparaît un soldat tenant un fusil au bout duquel est accroché un tissu blanc.

On est tous soulagés d'en finir.

Le muretain ferme la vanne, l'eau descend, on se regroupe.

On aligne les morts et les blessés, touchés surtout à la tête (pour presque tous les maquisards survivants actuellement c'est le souvenir le plus moche de leur action). Apparemment, les Allemands aussi voulaient en finir : on trouva un officier mort d'une balle tirée dans la nuque avec une trajectoire de bas en haut). Le jeune Allemand abattu dans le champ était né le 15 mai 1928, il n'avait que 16 ans ; un gamin. On en trouvera plusieurs...

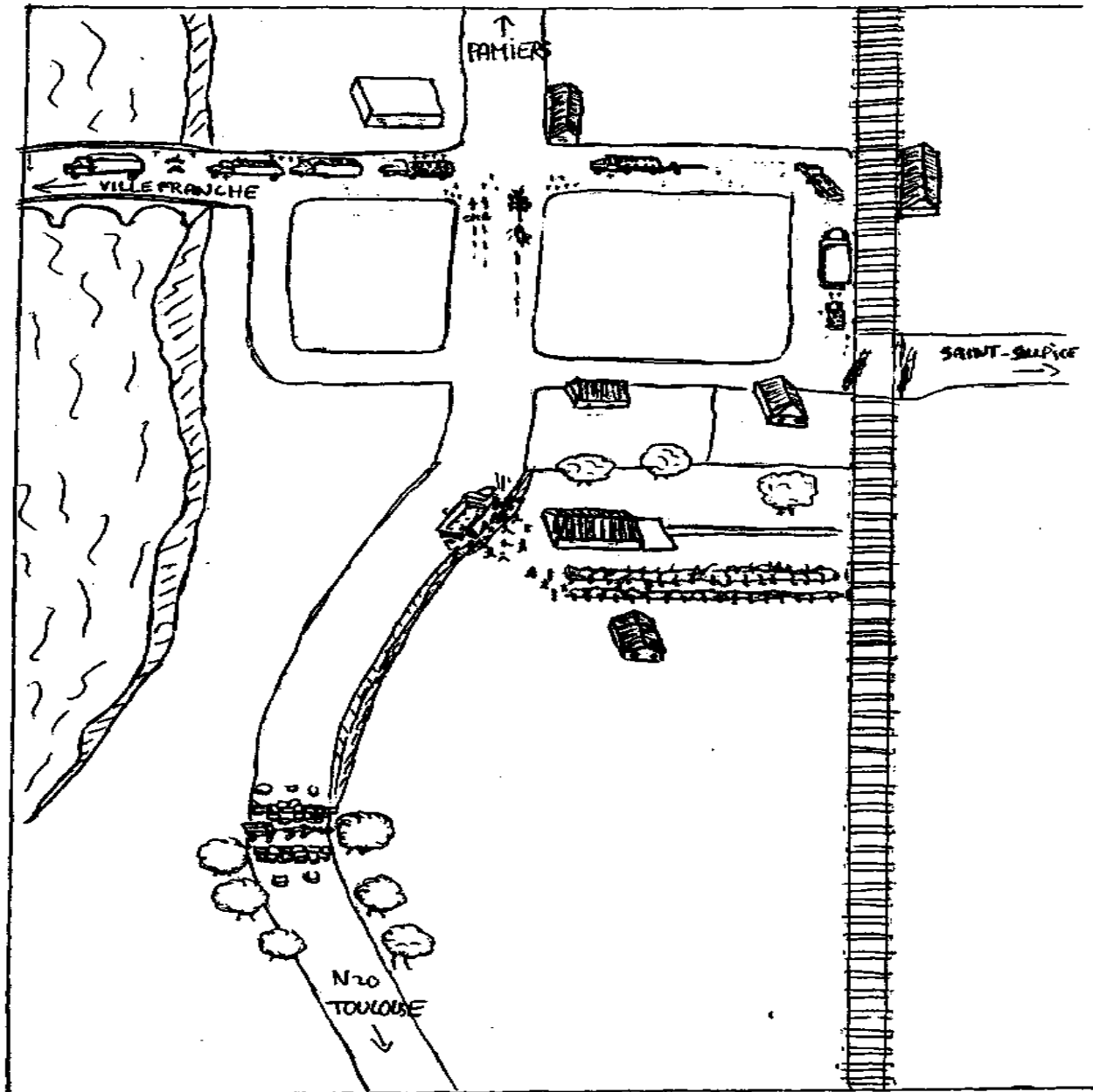
Après 3 heures de combat, le bilan est lourd pour les Allemands : 13 morts, 28 blessés, 90 prisonniers, tout le matériel dont un canon anti-char. Pour nous, un blessé léger et des souvenirs amers.

Echenne et Descuns amènent la colonne de prisonniers à l'hôpital (maison de retraite de personnes âgées ?), près de la Garonne. Très rapidement car quelqu'un a signalé l'arrivée d'une 2<sup>e</sup> colonne. Pas le temps d'attendre qu'un prisonnier boive l'eau donnée par une femme. Que sont-ils tous devenus, ensuite ?

Une femme, à la barrière demande que l'on débarrasse les cadavres ! Peut-être qu'on l'a aussi dérangée avec tout ce vacarme.

Nous rentrons plus tard au cantonnement, prêts à repartir au premier appel. Le soir personne n'a eu faim. Le lendemain aussi, d'ailleurs.

M Phillibert se souvient que quelques années plus tard, alors qu'il travaillait au cimetière, sont arrivés un camion et une voiture allemands. Une femme très élégante et des fossoyeurs ont sorti les corps, les ont mis dans des petits cercueils, en jetant les quelques pièces qui tombaient des vêtements. Et sont repartis.

"22 août 1944 : ACCROCHAGE D'AUTERIVE..."

Deux Sections, celle de Grunenvald et celle de de Varinay, partent en renfort près de Rimont où des maquisards résistent à des Allemands. Mais à Auterive, le 1<sup>o</sup> camion est arrêté par une colonne allemande. A peine les soldats ont-ils sauté dans le fossé que le camion explose, touché par un obus du canon de 25 mm. Tirs de tous côtés. Un blessé côté français ; les Allemands continuent tranquillement vers Villefranche, ils seront arrêtés à Nailloux.

**ETE 44 "Accrochage d'Auterive"...**

(22 août 1944 )

Le 21, ma Section s'installe dans une métairie au carrefour des Départementales Toulouse-le Mas et Muret-Labarthe. Tout est calme...

Le 22, nous frisons la catastrophe. A Rimont, en ariège, un régiment allemand tentait de gagner la frontière espagnole pour se réfugier chez Franco. Les maquisards les bloquaient, en nombre insuffisant et mal armés mais ils résistaient bien. Deux soldats en moto sont envoyés pour chercher des renforts. Après une grande perte de temps, involontaire de leur part, ils arrivent enfin devant le Commandant Lacroux qui envoie des émissaires annoncer l'arrivée rapide de deux sections d'une trentaine d'hommes chacune, la section de Varinay et la mienne. On part les premiers par la N 20.

Nous traversons Le Vernet que la brigade allemande a déserté... Nous voici près d'Auterive ; là, en mars, il y a 5 mois à peine, 15 de mes hommes ont été pris par la Gestapo et déportés... Et depuis, il y a eu le débarquement, le maquis, le combat de Savères, le repli sur Fabas, la bataille de Muret, les morts de Cabe, du Commandant Delattre. Le sud de la France se libère tout seul. Que sera demain ?

A cinq cents mètres du village, nous sommes bloqués par un barrage fait par des troncs d'arbres et vieilles machines agricoles sur lesquelles est planté un drapeau tricolore. Personne au barrage, personne sur la route ; c'est louche ! On perd du temps à ouvrir le barrage. Les FM Sont en position de tir sur le toit de la cabine et on repart lentement.

Au loin, au carrefour avec la 622 venant de St-Sulpice, un mouvement de véhicules. Des maquisards ?... Malet, le chauffeur me dit : "t'as pas vu passer un Boche casqué, là-bas ?" Je crie "si, arrête ; tous dans le fossé." Sur le plateau du camion, les hommes étaient déjà en alerte : Nazar tapait sur la cabine en criant : "Deucht, Deutch." On aperçoit alors une colonne de véhicules qui franchissent la N20 au croisement de Lagrâce-Dieu, près du stade.

Les Allemands aussi nous ont vus. Et, pendant que les camions continuent à passer, des soldats installent leurs FM en nous visant ! Riposter ou même se défendre est difficile : les allemands tirent sans arrêt ; le bruit est infernal. Barrière essaie avec d'autres de les prendre par derrière, en escaladant les clôtures de jardin ; mais dès qu'un des nôtres lève la tête au-dessus du muret, les Allemands tirent. Denat veut remonter dans le camion chercher des grenades. Les véhicules allemands passent, toujours aussi tranquillement, le dernier camion traîne un canon de 25 mm, ils le mettent en batterie, tirent quelques obus qui touchent la caisse de plastic : tout saute ! Vacarme ; peur... Je rampe dans la vigne ; Malet essaie de se cacher dans une buse (où il se coincera), un de Pouy-de Touges se retrouve, la tête dans un corps de chien crevé et en décomposition avancée.

Enfin, après un long moment, on ose lever la tête... On se relève et on aperçoit Dumont, écroulé près de ce qu'il reste de notre camion ! Comment n'est-il pas mort ? il est seulement blessé de plusieurs balles à la cuisse ! Un soldat allemand a rampé jusqu'à lui, au risque de se faire tuer, a pris son arme et a donné à notre blessé un paquet de pansements ! L'Allemand parlait bien le français. Dumont a pu se sauver avant l'arrivée du médecin, le Docteur Schwartz qui le fit évacuer à l'hôpital : un habitant de Miremont avait vu la colonne allemande, avait donné l'alerte. Lacroux, Schwartz et une dizaine de soldats venaient à notre secours.

Toutes nos affaires sont détruites, même mon pantalon ! On raconte notre frayeur et notre amertume : "Si les Boches passent aussi facilement dans les patelins, on n'a pas fini de faire les imbéciles pendant que les Comités font la fête..."

Le 2° camion continue vers Rimont. On nous ramène.

Ce soir, vie de château : on cantonne au château du Maréchal Niel (mais sur la paille, il ne faut pas prendre de mauvaises habitudes !).

\* Visiblement, les Allemands n'ont pas cherché à nous éliminer comme ils auraient pu le faire. Selon M.Melet, ils fuyaient depuis Tarbes en emportant les archives de la Gestapo. Ils tentaient de rejoindre Villefranche et la route de Narbonne. Au delà de Nailloux ils furent attaqués par des maquisards et se sont rendus.

### DUMONT

Dumont était tailleur d'habit dans la section de Chiffre. Avec des bouts de toile agricole, verte, il avait découpé des bandelettes, qu'il a cousues en ajoutant une boucle de telle sorte que les cartouches des chargeurs étaient accrochées au ceinturon, ce qui permettait d'avoir les mains libres pour tirer.

DRAPEAU BATAILLON DELATTRE-MAQUIS de RIEUMES-MURET....



Lieutenant CHIFFRE porte-drapeau  
et les "SENEGALAIS"

Section GRUNENVALD au garde-à-vous  
(au 2° plan)



3



## **REMISE DU DRAPEAU "BATAILLON DELATTRE"**

Nous recevons notre drapeau. Il porte en lettres dorées l'inscription "BATAILLON DELATTRE MAQUIS de RIEUMES-MURET" Trois Sections participent à la cérémonie dont une de Tirailleurs Sénégalais !

photo 1 : GRANIER, Procureur de la République à Muret, remet le drapeau "BATAILLON DELATTRE" au Commandant LACROUX, au nom du gouvernement de Gaulle.

photo 2 : le Comandant LACROUX s'avance auprès du Lieutenant CHIFFRE et lui remet le drapeau.

photo 3 : le Commandant LACROUX revient auprès de GRANIER.

photo 4 : La "politocratie" salue le Commandant : de gauche à droite :

- \* GRANIER, chef de la Résistance de Muret.
- \* LACROUX, chef du Maquis de Rieumes.
- \* BARTHELEMY, greffier du Tribunal de Muret (deviendra Sous-Préfet).
- \* BAJON
- \* ?

## LE BARIL DE POUDRE

Le moral est assez bas : nous sommes écœurés de l'indifférence des populations. A quoi ça a servi ?... A Toulouse, d'après le Commandant, c'est pas mieux : il y a trop de tirage entre pouvoirs civil et militaire. Toulouse est un baril de poudre... Et le pays n'est même pas complètement libéré ! Lacroux décide de ne pas entrer dans la ville avec le Bataillon au complet : nous avons des armes et nous avons montré que nous savons nous en servir : il ne se mettra pas sous les ordres de n'importe qui maintenant.

Le 23, on est rééquipé ; j'ai même une moto pour ma section. Pour me remonter le moral, je fais avec Malet une virée en moto à St-Sulpice. On nous fait fête : l'abbé et les gendarmes sont là (sauf le Brigadier-Chef évidemment). Le maire, qui nous avait aidés à cacher les armes, nous invite tous, au nom du conseil municipal, à un repas de fête... Après le passage de la colonne allemande hier, ils ont retiré les drapeaux mais maintenant, c'est l'euphorie ; il faut tout raconter : Savères, Fabas, Muret, Auterive, Delattre, "on a entendu dire que...", "c'est vrai que..."

Philibert espère jouer "Viens Poupoule, viens Poupoule" avec l'harmonique de Lézat. Lacroux accepte que l'on passe une journée au pays "avec le plus d'hommes possible et comportez-vous en soldats !" ajoute-t-il.

Le Commandant veut entrer en contact avec l'état-major FFI... Il me demande de l'accompagner pour être témoin de sa décision. La discussion est serrée ; Lacroux accepte seulement d'être rattaché administrativement à l'état-major de Toulouse et exige de commander son Bataillon... De plus, la moitié seulement du Bataillon participera au Défilé de la Libération de Toulouse, l'autre restera à Muret : nous sommes bien armés, bien disciplinés, nous avons fait nos preuves et sommes les seuls "intacts" dans le département après de durs combats. Nous serions donc une force appréciable pour les "Toulousains !... La séparation est glaciale.

Le 25, de Gaulle entre à Paris "La France rentre à Paris, chez Elle"... Il y a beaucoup de désordre dans les villes libérées ; la guerre contre les Nazis est loin d'être terminée sur le Front de l'Est : il ne faut pas une guerre civile à l'intérieur du pays.

Toulouse est comme un baril de poudre : vrais-faux maquis ; vrais-faux résistants ; vrais-faux communistes ; vrais-faux socialistes ; ceux de Toulouse - ceux d'ailleurs...

Difficile de s'y retrouver ! Sans compter les "naphtalinards" qui ont retrouvé une XXX.

La situation est explosive dans le Limousin, à Bordeaux, à Toulouse. Les Américains s'impatientent, de Gaulle aussi.

Lacroux envoie ma Section et 5 Sénégalais procéder à des arrestations à St-Sulpice, sur ordre du Procureur de la République à Muret : nous devons arrêter et interner au camp de Noé miliciens, collabos, trafiquants de marché noir... Personnellement, je me contente du Brigadier-chef !

L'épuration ne fut pas pure partout. Il y eut des bavures.

**JOUR DE FETE A SAINT-SULPICE**



**ETE 44 "Fête de la Libération à St-Sulpice"...**

(dernier dimanche d'août)

C'est dimanche ; nous sommes 35 à partir pour St-Sulpice, les armes déchargées. Nous descendons du camion à l'entrée du village où nous attend l'Harmonie de Lézat. Le chef est un Sous-Officier en retraite qui a fait toute sa carrière comme chef de musique au 14° Régiment d'Infanterie de Toulouse, avant la guerre de 14-18 que l'on appellera bientôt la 1° guerre mondiale.

Devant, Balard, le garde-champêtre tout fier dans l'uniforme qu'il a ressorti.

En avant, la Musique joue "La Marche Lorraine", "Sambre et Meuse". La population nous applaudit : un défilé militaire dans les rues de St-Sulpice, on n'avait jamais vu ça. Monsieur le Maire, M. Besset, les Conseillers municipaux et l'abbé Rauzy sont là aussi.

Les soldats, le Conseil et la Musique se groupent autour du mât monté sur la place. Je commande "Au Drapeau"... Montée des Couleurs, dépôt de gerbe au Monument aux Morts de 14-18. Sonnerie aux Morts ; minute de silence ; Marseillaise. Je ferme les bans.

Nous sommes tous émus et heureux : ce retour aux sources, parmi les nôtres, leur joie nous requinquent après nos dernières désillusions.

Nous partons à Lézat : même cérémonie, même accueil sympathique : il y a 7 Lézatois parmi nous... Une quinzaine d'hommes reste là ; les autres, nous revenons à St-Sulpice.

L'Abbé Chaillot "Etienne" dit la messe...

Repas de fête à la salle des fêtes (à côté de l'actuelle Commanderie)

On a même droit à du "café" et un petit verre, offert par des serveuses souriantes avec leur petit tablier blanc...

Le soir, au retour à Muret, le repas est déjà fini, on eut des casse-croûtes.

**"ET PUIS... ?"**

Les chefs attendent les ordres d'un gouvernement qui n'est pas encore en fonction ou du Commissaire de la République qui ne peut exercer les siens.  
Le Commandant Lacroux ne veut toujours pas rejoindre Toulouse : nous restons donc à Muret avec le rôle de gendarmes : les vrais ne sont pas encore intégrés au gouvernement de de Gaulle (tous les officiers ont été arrêtés puis seront libérés et mutés). En général, ils ont été rétrogradés quelques temps mais il y en a au moins un qui fut muté et promu à un grade supérieur !



En attendant, la guerre n'est pas finie, Lacroux veut nous préparer pour combattre sur le Front atlantique : on fait donc des exercices militaires et entraînements au tir réel, sur les bords de la Garonne, à l'emplacement actuel de la Clinique d'Occitanie, à Muret.

**ET PUIS... ?**

A St-Sulpice aussi, il y a quelques problèmes de cohabitation entre les anciens et les nouveaux, les politiques et les militaires... Finalement, un Comité de Libération est constitué quelques jours plus tard, formé de 3 communistes, 3 socialistes, 3 maquisards plus 5 conseillers municipaux... pour une seule réunion : on attend les élections que certains préparent déjà et surtout le Comité n'a aucun pouvoir : que faire pour améliorer les rations alimentaires, faire revenir les absents ?... La guerre n'est pas finie ; Russes et Américains se ruent "nach Berlin".

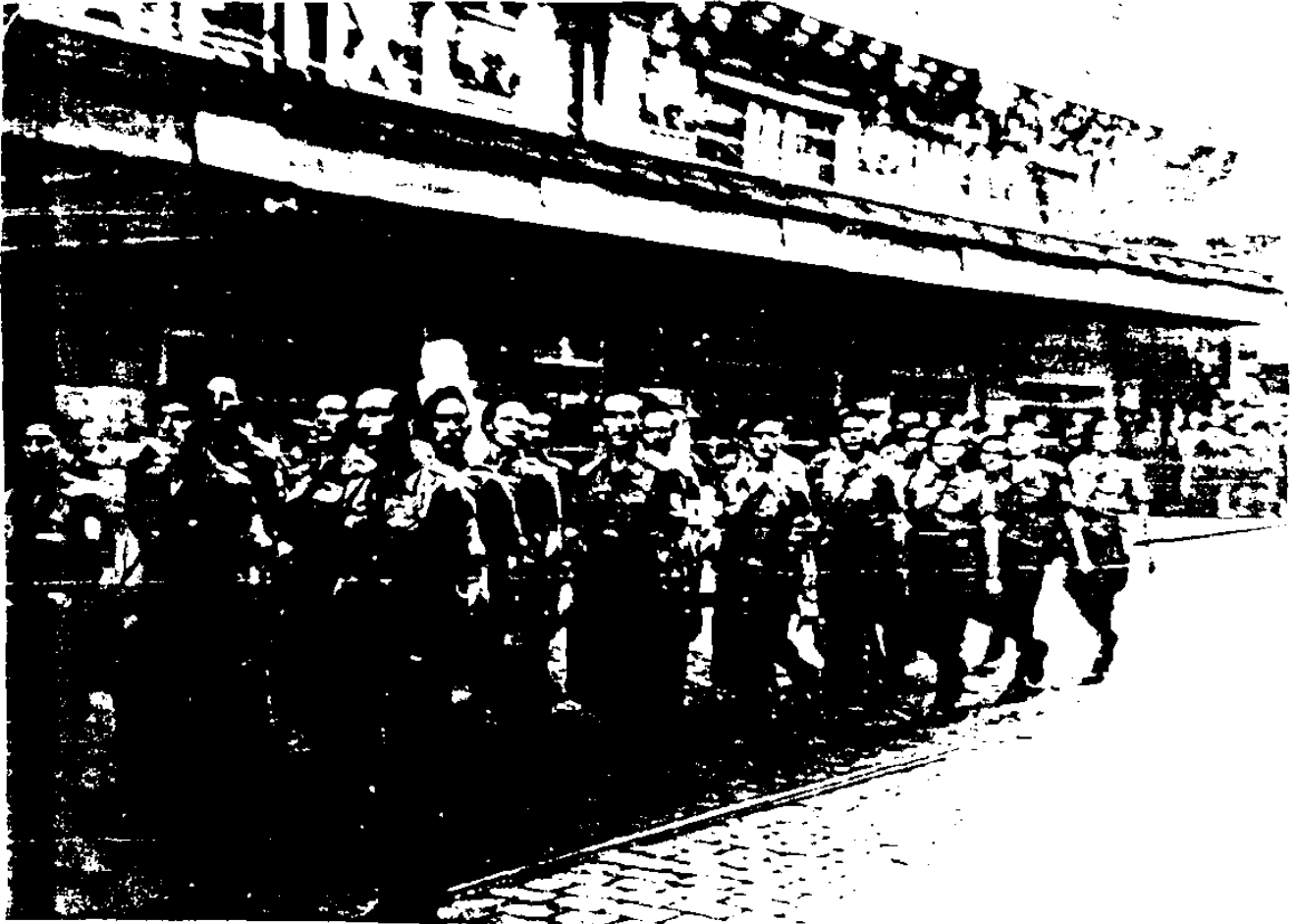
Et puis, il faut attendre les prisonniers, quelques uns arrivent déjà ; ce qu'ils racontent est horrible. Honte pour tous. Bientôt, ils n'oseront plus parler, ou on n'écouterà plus...



DEFILE a FOIX. lieutenant REINER.



**« 20 août 1944 : LIBERATION de TOULOUSE... »**



**5 septembre 1944 : Défilé dans les rues de Toulouse.**

Trois sections :

LECUSSAN avec une Section armée de fusils-mitrailleurs.

LE-LAY, avec une Section armée de fusils.

GRUNENVALD avec une Section armée de mitraillettes.

**Ici, la Section GRUNENVALD, devant la statue en bronze de Jaurès, rue d'Alsace.**

**"Défilé dans les rues de Toulouse"...**

(3 septembre 1944)

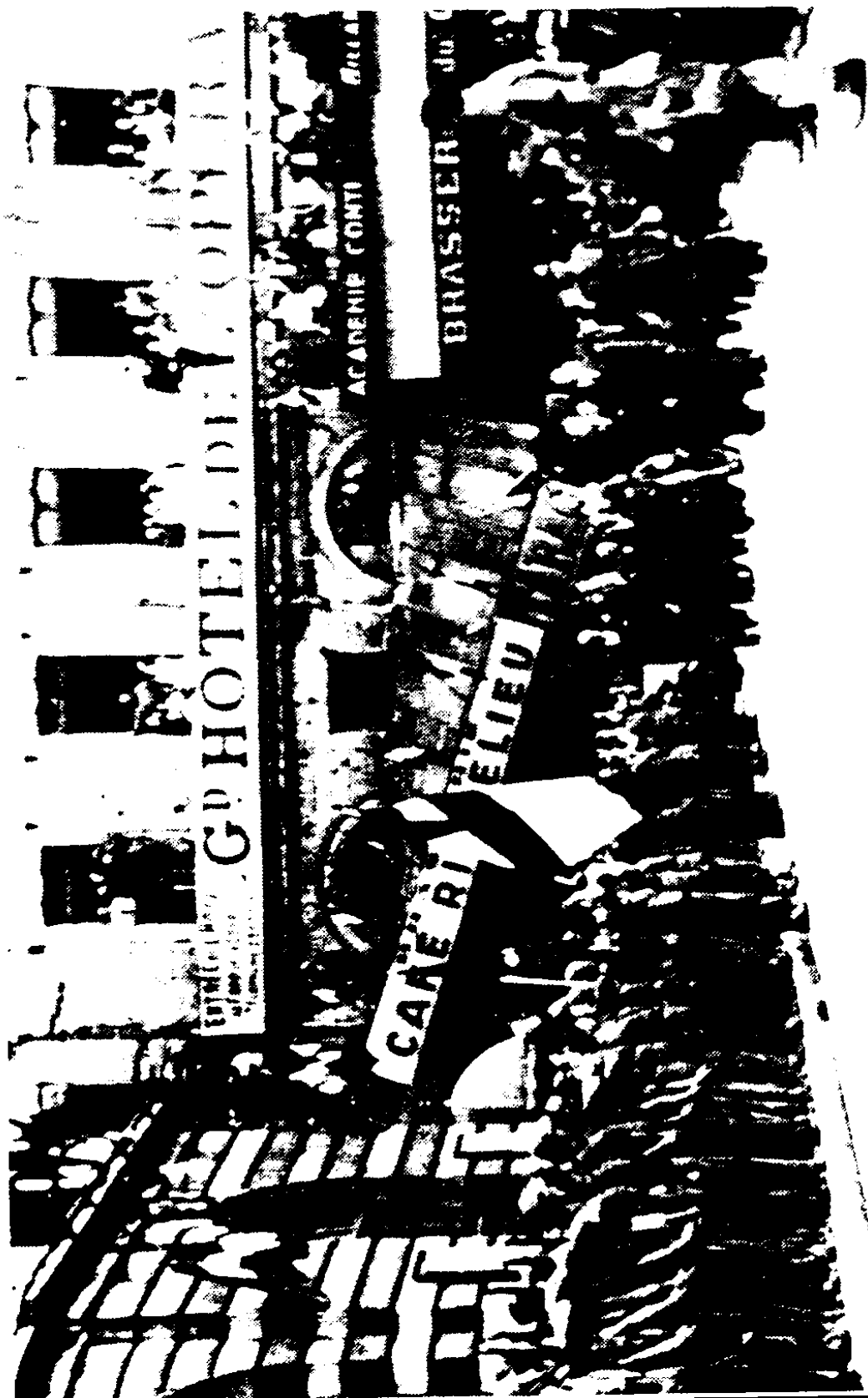
A Toulouse, drapeau en tête suivi du Commandant et son Etat-Major, puis des trois Sections avec leur lieutenant, par armes, les Fusils-mitrailleurs, les fusils et enfin les mitraillettes tous habillés d'uniformes kaki, nous marchons au pas. Nous sommes très applaudis et même les plus applaudis tout le long du parcours, rue d'Alsace.

Le Défilé se termine au Stade Toulousain, aux Ponts Jumeaux où de très nombreux Officiers nous passent en revue. Toutes les Formations n'étaient pas armées.

Devant notre Bataillon, ce fut plutôt glacial mais on s'y attendait ; seul Ravenel fut cordial.

Finalement, le Colonel rassemble autour de lui les chefs de Formation, félicite Lacroux et ses hommes qu'il appelle "les Choux des Toulousains". Lacroux répond que ces ovations ont été un honneur pour ses hommes, qu'il remercie les Toulousains au nom de son Bataillon ;il ajoute qu'il est fier de nous avoir ramenés vivants et refuse de nouveau de s'installer à Toulouse avec son Bataillon...

Voyage du Général de Gaulle à Toulouse. à droite Section Grunenvald



**"Le rideau est baissé"**

Voyage du général de Gaulle à Toulouse  
(16 septembre 1944)

De Gaulle vient à Toulouse pour installer officiellement le Commissaire de la République. Quelle sera la réaction des Toulousains ?

Ils sont nombreux, très nombreux, enthousiastes ; peut-être certains étaient-ils là aussi pour les visites de Pétain, il y a 4 ans ?

Notre Bataillon, en uniforme impeccable, armé comme au Maquis, prend position devant le Capitole. Beaucoup de monde ; partout, même sur les toits, ce qui pose le problème de la sécurité du Général. Nous devons surveiller le toit de la Mairie, juste en face de nous. Une verrière de café, trop chargée se détache de son socle, s'écrase sur des badauds...

Voilà le Général, le Libérateur, le Chef provisoire d'un Gouvernement Provisoire d' une République Provisoire. Il est là, avec tout son Etat-Major. Le Commandant crie : "garde à vous ; présentez armes !" Le Général salue la troupe : des maquisards ordonnés et disciplinés. Il entre à la Mairie où lui est présenté le Comité de Libération... Toutes les tendances y sont représentées, il y a de l'électricité en l'air ! Il commande à tous de se mettre à la disposition du GI de Lattre de Tassigny pour se battre au Front de l'Est : la France n'est pas toute libérée, les Nazis se battent encore...

Quand il apparaît au balcon, c'est l'enthousiasme !

Puis, à pied, il rejoint sa voiture rue d'Alsace pour aller à Purpan encourager les blessés.

## "LE RIDEAU EST BAISSÉ ?..."

Drôle d'avant-guerre, drôle de guerre, drôle d'après-guerre !

Lacroux est affecté à d'autres fonctions, plus importantes. Chiffre et 150 hommes vont continuer le combat à la Pointe de Grave, dans la Gironde : là, la guerre n'est pas finie. Les officiers et sous-officiers de carrière rejoignent leurs armes respectives : me voilà dans l'Armée de l'Air à Gaillac, puis Blagnac, puis...

Les Parents Grunenvald ont retrouvé la Lorraine, leur maison "visitée" pendant leur absence. Leur fille, Nini, aussi ne les a pas suivis : elle s'est mariée à St-Sulpice... Ils se remettent au travail ; mais en 47, c'est l'invasion des eaux. Il faut tout abandonner. Encore une fois.

Début mai 1945, la jonction des Armées russes et alliées est faite sur le sud du Front. Les Alliés ont même ralenti leur avancée. Le partage territorial de l'Europe a été décidé à Yalta par les "trois Grands". Il paraît que cette fois-ci, il n'y aura plus de problèmes en Europe Centrale. Il ne faut donc pas libérer les terres qui doivent appartenir à d'autres "libérateurs". Dommage pour ceux qui n'ont plus la force d'attendre. Dommage pour les prisonniers, aussi, qui n'auront pu attendre, morts de sous-alimentation ; dommage pour ceux qui, libérés, mourront tout de même, mais de sur-alimentation : leur corps anémié n'a pas supporté un apport soudain et trop important de nourriture !

Maintenant, plus d'espoir de revoir les nôtres arrêtés, il y a tout juste un an. Les Doumeng ont payé cher leur silence ; les 12 d'Auterive aussi ne sont pas revenus.

Les chefs nazis se suicident et suicident leur famille ; d'autres seront jugés en Allemagne et en France. Pas tous. Certains coulent encore de belles journées, seulement ralenties par le poids des ans.

La vie reprend, même si les difficultés matérielles compliquent encore le quotidien. Les 29 avril et le 13 mai 1945, élections municipales : pour la première fois, les femmes sont autorisées à voter. (\*)

A St-Sulpice, Elie Lacombe devient maire : "le peuple a parlé".

La majorité d'entre nous, les autres, les obscurs, les "sans-grades", les "sans-Histoire", ont repris leur travail depuis plusieurs mois : des artisans, des curés, des paysans.

03

L'électeur, à son entrée dans la salle du scrutin, prendra lui-même une enveloppe. Il se rendra dans l'isoloir pour mettre son bulletin dans l'enveloppe. Ce bulletin sera de couleur blanche et ne devra porter aucun signe particulier de reconnaissance.

L'électeur fera ensuite constater au Président qu'il n'est porteur que d'une seule enveloppe; le Président le constatera sans toucher l'enveloppe que l'électeur introduira lui-même dans l'urne.

La présente carte étant établie pour plusieurs scrutins, devra être soigneusement conservée par son titulaire, jusqu'à la fin de la période électorale (élections municipales et élections cantonales).

DÉPARTEMENT: REPUBLIQUE FRANÇAISE  
de la  
HAUTE-GARONNE

Commune de SAINT-SULPICE SUR LEZ  
Canton de Carbons

ÉLECTIONS MUNICIPALES  
ET CANTONALES DE 1945

CARTE D'ÉLECTEUR

Bureau de vote  
Titulaire : M. Bertrand  
Prénoms : Paul  
Née le 5-4-1903  
à Beaumont de Lèze (H. G.)  
Profession : Épicier  
Résidence ou domicile : SAINT-SULPICE SUR LEZ  
Rue en ville N°

(\* ) cinquante ans après cette courageuse décision, on comptera un peu plus de cinq pour cent de femmes parmi les Députés !

**Tous étaient des soldats de l'ombre.  
Beaucoup d'entre eux ont continué dans l'ombre.  
N'est-il pas temps, enfin, de les découvrir ?...**

Faut-il rappeler que la libération de la moitié du territoire national est l'oeuvre exclusive du maquis ? En fixant l'équivalent de dix divisions allemandes, les FFI du Sud-ouest ont assuré la sécurité du flanc droit des Alliés dans leur progression vers le nord en 1944. Eisenhower, Churchill, Patton et de Gaulle ont reconnu que l'action des FFI a économisé l'envoi de 15 divisions anglo-américaines.

Le général Marshall, chef d'Etat-Major général des armées américaines a déclaré :  
**"La Résistance française a dépassé toutes nos prévisions. C'est elle qui, en retardant l'arrivée des renforts allemands et en empêchant le regroupement des divisions ennemies à l'intérieur a assuré le succès de nos débarquements. Sans vos troupes du maquis, tout était compromis."**

